

Théo Varlet

**AURORE LESCURE
PILOTE D'ASTRONEF**

Roman

1943

*édité par la
bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com*

Table des matières

NOTES PRÉLIMINAIRES DE L'AUTEUR	4
I Un jeune phénomène.....	6
II Le carnet d'Oscar Frémiet	24
III « Les Jardins sous la Pluie »	31
IV Un changement d'existence... ..	48
V M ^{me} Simodzuki.....	55
VI Promesses	73
VII Paris-Uraniville	91
VIII En pleine Astronautique	97
IX Baptême de l'espace	118
X Le remplaçant.....	126
XI L'inattendu	133
XII Quatre jours d'astronef.....	149
XII Prise de contact	172
XIV Lacertiens et hominiens	188

XV	Zilgor	202
XVI	« Berlitz leçons ».....	212
XVII	Cinéma.....	224
XVIII	Visite à la fusée	237
XIX	La Cité de Khalifur	257
XX	Chez les « ouaouas ».....	274
XXI	Le film d'Ektrol	283
XXII	La pensée d'un monde	303
XXIII	En liberté	310
XXIV	L'évangéliste	323
XXV	T.S.F.....	334
XXVI	« C'est la lutte. ».....	347
XXVII	Les heures suprêmes	365
XXVIII	Le Secret des Ultra-X	380
XXIX	Colonisation planétaire.....	391
	Ce livre numérique.....	403

NOTES PRÉLIMINAIRES DE L'AUTEUR

Quelques critiques, ignorant l'état réel de la question astronautique, ont qualifié d'« utopiques, impossibles » mes anticipations dans ce domaine.

Tout en réservant pour le romancier d'imagination le droit strict de sortir de la réalité, je tiens à faire observer que des esprits de premier ordre, des savants et des techniciens d'une parfaite compétence, comme M. Robert Esnault-Pelterie, croient et affirment la possibilité et la réalisation prochaine des voyages interplanétaires :

« Ma conclusion est aujourd'hui que, si l'on pouvait réunir les fonds nécessaires, il est infiniment probable que le voyage de la lune et retour serait effectué avant dix ans. »

(R. Esnault-Pelterie, *L'Astronautique*, page 225 –
Lahure,
éditeur, 19, rue de Rennes. 1930).

Sans compter que, depuis la publication de ma *Grande Panne* (octobre 1930) qui a donné lieu aux critiques susdites, la vulgarisation de la question astronautique a beaucoup progressé. Pas un journal, grand ou petit, pas une revue, qui n'aient publié un ou plusieurs articles sur ce sujet...

I

Un jeune phénomène

— Tu arrives seul, Gaston ? s'étonna mon oncle Frémiet, en m'accueillant à la porte de la salle à manger. Et ta femme ? Elle ne vient pas ?

— Aurore ? Si fait, elle va venir. Mais il a fallu qu'elle aille à un rendez-vous d'affaires, avec M^{me} Simo... Simodzuki.

Le nom de la milliardaire m'échappa, bien plus pour justifier l'importance du rendez-vous, que par un sentiment de basse vanité. Et tout aussitôt je perçus que je venais de commettre une indiscretion et une sottise.

Mon oncle hocha d'un air révérencieux et ironique sa longue barbe blanche et sa crinière de « photographe d'art » resté toujours un peu rapin malgré l'âge et la notoriété.

— Saperlipopette ! M^{me} Simodzuki ! Ce n'est pas de la petite bière !

Surgie de la cuisine, où, fin cordon-bleu, elle surveillait les préparatifs du dîner, ma tante avait entendu ma réponse. Elle m'embrassa, s'effarant :

— Mais, Gaston ! c'est une imprudence, de la laisser courir Paris seule en auto, cette pauvre petite, le jour même où elle sort de la clinique...

Je réfutai en souriant l'affectueux reproche :

— Pas le jour même, ma tante, rassurez-vous ; elle est sortie hier, et tout à fait rétablie...

La voix cuivrée de mon oncle appuya, malicieusement :

— Et même si elle risquait une migraine, ce ne serait pas trop payer l'occasion d'entrer en affaires avec M^{me} Simodzuki... Tu sais qui c'est ? Ta femme t'a parlé d'elle ?

— Non. Aurore m'a téléphoné de l'Institut pour m'avertir qu'elle ne repasserait pas me prendre et viendrait directement ici. Elle m'a tout juste dit le nom de cette dame. Une milliardaire, n'est-ce pas ?

— Oui. Et comment ! On parle d'elle, dans *l'Intran* de ce soir. Tu n'as pas lu ?... Alors, prends ce fauteuil, et écoute... Mais d'abord un petit apéritif, hein ?

On s'assit ; ma tante versa le traditionnel vin du cap Corse, et mon oncle se mit à lire :

« La femme la plus riche du monde est une Japonaise, M^{me} Yone Simodzuki, femme d'affaires extraordinaire, propriétaire d'une flotte de navires, d'aciéries, de plantations de canne à sucre, de coton, etc., et qui a réussi à édifier une jolie fortune de 30 millions de livres sterling, soit 3.750 millions de francs.

« Veuve et sans héritiers directs, cette milliardaire philanthrope a déjà fondé au Japon, en Chine et en Amérique un grand nombre d'institutions charitables ou scientifiques, et répandu à pleines mains des sommes énormes pour le soulagement des misères et le bien spirituel de l'humanité. Un filet de ce pactole a commencé aussi de couler sur la France. Lors d'un voyage en Europe, il y a six mois, M^{me} Simodzuki a fait l'acquisition d'une partie considérable de l'île du Levant (îles d'Hyères) attenante à celle qui renferme la colonie naturaliste d'Héliopolis, fondée par les docteurs Durville. Depuis cette époque, d'importants travaux ont été exécutés, comprenant l'établissement d'une puissante station émettrice de T.S.F., dans la propriété

de la milliardaire. Bien que celle-ci, rebelle à toute interview, se refuse obstinément à faire connaître ses projets, nous croyons savoir qu'elle a l'intention, elle aussi, de prêcher la régénération de notre vieille humanité par le retour à la nature. Mais le soin jaloux avec lequel est clôturé le nouveau domaine permet de supposer qu'on va y pratiquer le nudisme intégral. La station de T.S.F. diffuserait une large propagande en faveur de cette doctrine hygiénique.

« M^{me} Simodzuki elle-même, venant d'Amérique, via les Açores, est arrivée avant-hier à Paris, en vue de recruter des adeptes... »

Mais la porte s'ouvrit et Aurore fit son entrée. On courut à elle. Ma tante, qui a la manie des embrassades, la serra sur son cœur. Puis, la tenant à bout de bras, sous la clarté du plafonnier :

— Ma pauvre petite !... Vous l'avez échappé belle ! C'est bien fini, alors, votre blessure ?

Mon oncle également s'approcha, pour examiner la légère cicatrice qui traversait obliquement la tempe gauche, du sourcil à la naissance des cheveux.

— Allons, ma nièce, je vois avec plaisir que cela ne compromet pas votre esthétique... Ni votre activité. À peine sur pied, houp ! au travail... Nous lisons justement (et il brandit le journal qu'il n'avait pas lâché) cet article sur M^{me} Simodzuki. Vous allez peut-être pouvoir nous renseigner sur ses projets de régénérer l'humanité par le nudisme intégral ou autrement ?

Au regard de reproche que me lança ma femme, je compris encore mieux l'étendue de ma gaffe de tantôt. Elle affecta un ton léger :

— Régénérer l'humanité ? Mon Dieu non ! M^{me} Simodzuki ne m'a fait aucune confiance de ce genre. Une simple proposition d'affaire... au sujet des brevets de mon père.

Et, pour détourner la conversation, elle coupa :

— Vous avez des nouvelles d'Oscar ? Il est content de son reportage ? Toujours en Allemagne ?

Le père Frémiet sentit qu'il abordait avec la milliardaire, un sujet indésirable, et il déposa le journal, tandis que M^{me} Frémiet s'empressait de répondre :

— Oui, oui, nous avons reçu de ses nouvelles, presque chaque jour, et il paraissait content. Mais

l'ennui, c'est que nous ne pouvions pas lui écrire ; il était en mission secrète, sous un faux nom, et la police... Enfin, il doit rentrer ce soir, le cher petit. J'espérais qu'il serait là pour dîner avec nous...

Mon oncle s'insurgea, catégorique :

— Ah, non ! Il est déjà huit heures et demie. Tu ne vas pas laisser jeûner indéfiniment tes invités... surtout cette pauvre Aurore, à peine convalescente. En réalité, nous ne savons pas s'il arrivera aujourd'hui, notre « jeune phénomène ». Sa dépêche, datée de Berlin ce matin neuf heures, disait : « Compte rentrer avion ce soir. » Or, j'ai téléphoné au Bourget, il y a deux heures, et on m'a répondu que l'appareil du service régulier de Berlin était arrivé, mais que parmi ses passagers il n'y avait aucun Oscar Frémiet, journaliste... La question est réglée. Assez attendu, Gisèle ; dis à Mélanie de servir. Si par hasard notre jeune phénomène rentre encore ce soir, tu peux être sûre qu'il aura dîné.

Ma tante s'efforça de gagner quelques minutes de plus, en exhibant les cartes illustrées reçues de Berlin ; mais elles étaient d'un laconisme décevant. Pas une allusion au reportage. À une question d'Aurore, le père Frémiet répondit :

— Non, il ne nous a guère fait de confidences avant son départ, et nous ignorons à peu près ce qu'il est allé faire à Berlin. Cela s'est produit tout d'un coup, voici dix jours. Une petite enquête sans importance à Saint-Malo lui avait fourni, par ricochet, une idée. Il n'a rien voulu nous dire de plus, sinon que, de la vérification de cette idée, qu'il allait tenter à Berlin, dépendait son avenir de reporter. S'il a deviné juste, il devient un « as » de sa profession, l'égal des Géo London et des Arthur Dupin... Et il semble avoir réussi. Mais j'attends, pour me réjouir, de connaître les détails. Il nous les dira ce soir, s'il rentre... Et, pour le faire venir, le meilleur moyen, c'est de nous mettre à table.

Ma tante se soumit. On quitta les fauteuils.

— Placez-vous comme d'habitude, mes enfants. Gaston, ici à côté de moi ; Aurore, auprès de votre oncle. Oscar se mettra là au bout.

Un exquis potage aux bisques d'écrevisses fut savouré avec recueillement et presque en silence, à part les justes éloges dus à la maîtresse de maison qui avait mijoté cette recette délectable. Le poulet découpé et les parts distribuées rituellement, le père Frémiet déboucha le châteauneuf-

des-papes, remplit les verres, et l'on but à la santé
« des absents et des présents ».

Ma tante en profita pour réclamer à Aurore le récit de son accident.

— Toujours avide d'émotions, M^{me} Frémiet ma femme ! bougonna le photographe d'art. Mais allez-y, ma nièce. Nous savons tout juste que vous avez été tamponnée en auto...

Aurore s'exécuta.

— Il n'y a pas grand'chose à raconter. Je sortais de l'Institut, avec le professeur Nathan. Par hasard, je n'avais pas la voiture, qui était en réparation. Mon excellent vieux maître me proposa de monter dans la sienne ; il allait chez le D^r Quentin-Dufour, le minéralogiste, rue Lamarck, à deux pas de chez nous. J'accepte. En débouchant sur la place Clichy... j'étais au fond à droite de M. Nathan, qui avait ouvert la glace de son côté... tout à coup une embardée ; j'entrevois sur la gauche un énorme autocar lie-de-vin qui fonce en bolide... le professeur avance la tête, machinalement je me rejette en arrière... un horrible fracas, vitres et carrosserie qui éclatent... et la perte de connaissance. Je me suis retrouvée dans un lit de clinique ripolinée, avec mon cher Gaston penché sur moi, anxieux...

Elle se tut. Ma tante poussa un grand soupir d'effroi rétrospectif. Mon oncle tirait sa barbe blanche et fluviale. Je continuai :

— Le professeur Nathan était mort sur le coup, le crâne perforé par un véritable poignard de verre-cathédrale, arraché au pare-brise de l'auto-car. Un autre éclat avait atteint ma pauvre Aurette à l'arcade sourcilière gauche, et elle était coincée, emboutie dans un angle de la carrosserie, qui s'était repliée en accordéon. Le chauffeur, projeté à terre sans blessure, donna mon adresse, un agent vint me prendre chez moi, en taxi... Ah ! j'ai passé là dix minutes atroces, durant le trajet. Cet homme savait seulement que « mon épouse » avait été transportée à Cochin ; mais il ignorait la gravité exacte de son état. Je m'attendais au pire malheur...

Doucement, je pris la main d'Aurore, pour l'étreindre avec tendresse. La larme à l'œil, ma bonne tante, par des « Ah ! » et des « Oh ! » entrecoupés, préludait à de volubiles apitoiements. Mais mon oncle, qui, malgré son excellent cœur, « détestait ce genre de manifestations », affecta un air bourru pour philosopher :

— Et voilà bien l'ironie du sort, mes petits ! C'est l'explorateur Dumont-d'Urville, je crois, qui avait affronté les cannibales de la Polynésie, les tempêtes, la fièvre jaune, le vomito negro, fait plusieurs fois le tour du monde... un sport plutôt dangereux, en ce temps-là... sans une égratignure, et qui, de retour en France, vers 1840, périt stupidement, comme un vulgaire rond-de-cuir banlieusard, dans une catastrophe de chemin de fer, sur la ligne de Versailles. Vous-même, ma chère nièce, vous avez, il y a deux ans, réalisé sans accroc un raid plus dangereux que vingt circumnavigations, en battant tous les records d'altitude à bord de votre fusée astronautique, un appareil des moins sûrs, où vous risquiez d'être asphyxiée, broyée, flambée, volatilisée...

Il manque parfois de tact, mon brave oncle. Mais, avec son habituelle objectivité scientifique, Aurore parut s'amuser de l'évocation. Elle acheva d'elle-même :

— Et après cela, c'est dans un banal accident d'auto, en plein Paris, qu'il s'en est fallu d'un cheveu...

Ma tante, effarouchée, n'osait blâmer son grand homme de mari. Elle murmura :

— Taisez-vous, Aurette ! Vous me donnez la chair de poule. On ne doit pas plaisanter sur des événements aussi tristes. Sans compter que la mort de ce pauvre M. Nathan va peut-être changer votre situation à l'Institut ?

— Certes oui. J'ai déjà signifié que je reprenais ma liberté. C'est au professeur Nathan que j'étais attachée, non à son successeur.

— Bah, reprit le père Frémiet, vous n'avez pas besoin de votre traitement pour vivre. Avec vos actions de la *Moon Gold*... Elles ont un peu baissé depuis le krach de Wall Street, mais c'est toujours solide... Vous devriez profiter de votre démission pour prendre d'abord des vacances.

— Il est possible que nous allions faire un tour sur la Côte d'Azur.

Je dressai l'oreille. C'était le premier mot que j'entendais de ce soi-disant projet.

— La Côte d'Azur ! Ah ! les veinards ! Se rôtir au soleil de Monte-Carlo ou de Juan-les-Pins, au lieu de mariner dans le printemps pourri de Lutèce... Nous aussi, nous en ferions volontiers autant, si c'était possible !

— Qui vous empêche ?

— Et les affaires ? Il y a la crise, tout le monde fait des économies, je sais bien ; mais si peu qu'elles aillent, on ne peut pas les lâcher...

Une sonnerie impérative et prolongée retentit à la porte de l'appartement.

— C'est lui ! s'écria ma tante, en se levant d'un bond.

La bonne était allée ouvrir. On entendit un « Monsieur Oscar ! » effaré, un pas souple et rapide s'approcha, et « le jeune phénomène » fit irruption, en cyclone.

Petits cris de joie de la mère, bourrades affectueuses du père ; embrassades ; puis, débarrassé de son trench-coat mouillé de pluie, il nous distribua, à Aurore et à moi, un double shakehands et un clignement d'œil amical.

— Ah, te voilà, tante Rette ! Rabibochée, alors, la santé ? Tu ne te ressens plus de ce petit accident ?... Ça va, tonton Gaston ?

Encore que, régulièrement, Oscar Frémiet soit mon cousin germain, la différence d'âge fait adopter pour le protocole cette formule de parenté fictive.

Assailli de questions par sa mère, le jeune homme y répondait avec une condescendance affectueuse, mais avec la hâte d'abrégé. Son père le couvait d'un regard indulgent et secrètement orgueilleux. Je considérais avec une surprise amusée ce grand garçon imberbe, aux muscles de sportif, aux traits décidés et volontaires mais si juvéniles sous les grosses lunettes d'écaille... ce gamin de dix-sept ans à peine, dont je blaguais voici quelques mois encore, la subite vocation de journaliste, et qui venait de « décrocher » une mission digne d'un as de la profession, grâce aux talents précoces et à l'heureuse initiative qu'il avait déployés.

— Alors, mon petit, tu es revenu quand même en avion ? Ton père a téléphoné... As-tu mangé, au moins ?

— Oui, maman, oui, ma bonne vieille. Ne t'affole pas. Je vais te raconter tout ça, en prenant le café avec vous, fit Oscar, en se plaçant à table, tandis que chacun se rasseyait. Il n'y avait pas de restaurant à bord de mon avion de retour... un spécial ; mon copain américain s'était muni d'un solide casse-croûte, que j'ai partagé avec lui ; mais en fait de boisson, rien que du cocktail dans une ther-

mos... Débarqué au Bourget à 20 heures 10 ; filé droit au *Jour*, déposer mon papier... oui, le texte de mon reportage... Et me voilà !... Brrr ! qu'il est chaud, ton café, maman !

— Ne t'étrangle pas, mon petit. Bois d'abord, tu parleras ensuite.

— Ça va. Un vrai journaliste doit savoir tout faire, même parler en buvant du café trop chaud.

« Un vrai journaliste » ! Comme il disait bien cela, le gamin !

Mais il surprit le sourire de biais que j'échangeais avec Aurore, et nous décocha un clin d'œil de malice triomphante.

— Oui, mes petits gars, vous rigolez parce que vous me prenez pour un gosse. Mais c'est vous qui êtes jeunes, malgré votre âge patriarcal et le respect que je vous dois, paraît-il, ainsi qu'à mes nobles géniteurs. Je vous préviens que je vais vous en boucher un coin...

« J'étais à Saint-Malo, il y a douze jours, envoyé aux informations sur le naufrage du yacht anglais *Calypso*. J'avais recueilli tout ce qu'il était possible, et il me restait trois heures à tuer avant le départ de mon train. En parcourant les journaux,

dans un café du port, je tombe sur une feuille locale, *Le Navigateur Malouin*, dont on n'a peut-être jamais vu un exemplaire à Paris, et une information me tire l'œil. La voici. (Il prit son carnet, chercha une coupure, et lut :)

« UNE CURIEUSE TROUVAILLE. – Un baleinier de notre port, le *Cachalot-Blanc*, capitaine Fargusse... » Je passe des considérations sur la pêche à la baleine... « Le 12 février, c'est-à-dire il y a deux mois, le bâtiment naviguait dans les parages de l'Océan Glacial Antarctique dénommés mer de Ross, par 77° 30' de latitude sud et 171° de longitude est, à quelques milles au NE du volcan Erebus et du cap Crozier. Ce jour-là, à 9 heures du matin, l'officier et les hommes de quart ont vu et entendu un bolide passer au-dessus du navire et s'abattre à la lisière de la banquise. Le capitaine, comptant vendre l'aérolithe au Muséum, fit mettre une baleinière à l'eau pour recueillir le météore. Celui-ci demeura introuvable. En compensation, les recherches amenèrent la découverte d'une torpille marine privée de son hélice et enfoncée dans la glace. La trouvaille de cet engin, qui a sans doute erré de longues années sur les mers avant d'aller s'échouer dans ces parages austraux, apporte un

document de prix à l'étude des courants océaniques. Il est curieux de songer qu'elle résulte d'une bizarre coïncidence, et que sans la chute de ce bolide... »

« Et cætera. Vous trouvez peut-être cette histoire simplement curieuse, comme mon confrère de Saint-Malo ? Mais moi, la « bizarre coïncidence » m'a fait tiquer. J'ai voulu voir la pseudo-torpille. Le capitaine du *Cachalot-Blanc* l'avait déjà bazardee à un marchand de ferraille, chez qui je la retrouvai... L'engin, en duralumin et non en acier, possédait, non pas une hélice, mais une tuyère à réaction... Bref, c'était tout bonnement une fusée astronautique.

Le jeune homme fit une pause, pour jouir de notre étonnement, et reprit :

— Depuis les mesures d'interdiction qui ont été promulguées un peu partout, à la suite de la mésaventure du « *Lichen* » et de « *la Grande Panne* », contre la réalisation de nouveaux « raids interplanétaires ou susceptibles de dépasser l'atmosphère terrestre », vous savez que les recherches astronautiques se sont énormément ralenties et ne visent plus, officiellement du moins, qu'à réaliser des

aéronefs ultra-rapides propulsés par réaction et ne sortant pas de l'atmosphère.

Les expériences qui s'exécutent çà et là demeurent des plus modestes. Les fusées sont munies en principe d'un dispositif de télémechanique leur permettant de revenir à leur point de départ, tel un boomerang aux pieds du guerrier qui l'a lancé. Mais la simple possibilité qu'un accident puisse survenir à la gouverne de l'engin a nécessairement empêché d'effectuer des essais à longue distance au-dessus des pays habités.

À Berlin même, où se trouve le seul champ d'astronautique connu en Europe, les fusées sont toujours essayées au point mort. Jamais un lancement n'a, paraît-il, encore eu lieu...

Cela ne m'a pas empêché de soupçonner que la fusée du *Cachalot-Blanc* pouvait provenir de ce terrain. J'ai confié mes doutes au patron du *Jour*, M. Schmitt, qui n'est pas un idiot, par bonheur. Résultat : le surlendemain 26 mars, il y a dix jours, je partais en mission spéciale, avec des lettres de recommandation et des papiers au nom de Jean Vannoz, mécanicien aviateur, né à Lausanne (Suisse)... Tu as rudement bien fait, mon père, de me laisser étudier un peu la mécanique et de

m'envoyer passer plusieurs vacances en Allemagne. Je te revaudrai ça, sois tranquille ; ça et le reste... Bref, à Tegel, banlieue de Berlin, trois quarts d'heure de tramway des Linden, je trouve, au milieu de la forêt, l'aéroport pour fusées, autrement dit le *Verem* : un superbe terrain de quatre kilomètres carrés, avec des hangars en béton, des ateliers de construction, des laboratoires... Aux portes, des factionnaires. Mais mes lettres de recommandation étaient bonnes, et l'ingénieur en chef, Herr Nebel, m'accepta d'emblée...

« Maintenant, je vais vous lire quelques-unes des notes qui m'ont servi à rédiger mon « papier » ; vous en aurez la primeur.

II

Le carnet d'Oscar Frémiet

28 Mars. – Assisté au démontage d'une fusée. Une marque de fabrique ne serait pas plus probante. C'est exactement la « torpille » du *Cachalot-Blanc*. Un cigare mince de deux mètres de long, profilé en ogive comme un zeppelin à l'avant, et muni à l'arrière d'ailettes orientables par un dispositif télémechanique. Entre la base des ailettes est logé le moteur, c'est-à-dire une chambre d'allumage et une tuyère par où les gaz brûlants s'échappent et agissent par réaction. Le réservoir de carburant occupe dans la fusée le second tiers de l'espace intérieur. Le tiers avant est simplement lesté de sable. Mais que l'on remplace ce sable par un explosif, et l'engin devient une arme de guerre formidable.

29 Mars. – Deux essais de fusées, aujourd'hui, offerts coup sur coup par Nebel à de nobles visiteurs. C'est à grand spectacle. Les assistants et l'équipe des trois mécanos de service, dont je fais partie, se

placent à dix mètres du pylône où se dresse la fusée solidement arrimée dans l'enregistreur de recul, avec contacts et dynamomètres pour mesurer la réaction provoquée par le mélange explosif, et la puissance du moteur-fusée. On s'accroupit derrière des sacs de sable, la tête surmontée d'un casque et les yeux protégés par une plaque de verre triplex. Un commutateur actionne le moteur à distance. Une gerbe de feu jaillit en direction du sol. Une lumière éblouissante éclaire les alentours. La chaleur dégagée est intense. Mais le plus inquiétant est le son mystérieux de l'explosion : il traduit bien les forces colossales mises en œuvre : plusieurs milliers de chevaux-vapeur pendant les 50 ou 60 secondes que cela dure. Après, le moteur est rouge.

Il est vrai que le dispositif de refroidissement à air ne peut pas fonctionner au point mort. Mais l'ingénieur Nebel s'abstient de le faire observer aux visiteurs. Et lorsqu'on lui pose la question inévitable :

— Vous ne lancez donc jamais de fusées ?

Il répond, d'un air que je trouve à la fois sournois et goguenard :

— Oh ! Ce n'est pas au point, à beaucoup près. Nous ne tenons même pas encore le bon carburant.

En effet, le produit qui sert à ces expériences est un mélange de benzol et d'oxygène liquide, très dangereux à manipuler. L'aide chargé de faire le plein du réservoir revêt un costume d'amiante incombustible, son prédécesseur ayant été brûlé vif.

J'entends un reporter du *Lokal Anzeiger* objecter :

— Mais l'hydrogène atomique ? Ce corps n'a-t-il pas déjà permis à une Américaine, il y a deux ans, de s'élever à plus de mille kilomètres ?

— Ja wohl, répond Nebel. Mais ce corps est d'une fabrication excessivement délicate. L'Américaine dont vous parlez n'a pu réussir son raid que grâce à des procédés spéciaux pour la préparation et la liquéfaction de l'hydrogène atomique. Ces procédés appartiennent à la Société *The Moon Gold*, qui a refusé jusqu'ici de nous concéder la moindre licence d'exploitation.

— Vous envisagez pourtant la navigation interplanétaire... ?

— Comme une simple possibilité lointaine.

Le but avoué des recherches est de permettre sur terre des vitesses de transport incomparablement plus rapides que n'en donne l'avion. Un modèle de fusée pour voyageurs existe même dans le hangar D. Destinée au service Berlin New-York, qui se fera en 23 minutes... Mais ce n'est encore qu'une simple maquette en bois.

30 Mars. – J'apprends à lire les graphiques. La fusée de ce matin, si on l'avait laissée partir librement, au lieu de la maintenir bloquée sur son pylône, aurait parcouru 5.000 kilomètres. Celle de l'après-midi, 7.500.

31 Mars. – Ces fusées, qui comportent des variantes de montage et qui reçoivent ici une mise au point soignée, ne sont jamais lancées de l'aérodrome ; mais elles « partent » quand même. Leur réglage opéré, on les entrepose dans le hangar C. Lorsqu'il y en a une vingtaine, un camion les emporte nuitamment vers une destination inconnue.

Je tiens ces renseignements d'une sympathique jeune fille, M^{lle} Ida Mieunof, Américaine d'origine polonaise, employée au poste de T.S.F. (car le *Verem* a son poste privé : autre mystère). Entre ses tours de service, M^{lle} Ida aime à venir flâner sur le terrain, où je la rencontre à la *Restauration* (la can-

tine), où nous mangeons à midi. Est-elle vraiment Américaine ? Ses papiers ne sont-ils pas truqués ? Je la soupçonne d'être ici comme moi, en observatrice.

2 Avril. — Je lui communique mon impression : ce champ d'expériences n'est qu'une parade, un trompe-l'œil. Elle me répond :

— Un peu comme dans les fabriques qui produisent des pièces détachées d'un appareil que l'on monte ailleurs ?

Et, sous ses réticences, je crois deviner qu'elle a vu cela en Russie. Que diable est-elle allée faire dans la République des Soviets ?

3 Avril. — M^{lle} Ida est journaliste, comme moi, et opère pour le compte du *Chicago Daily News*. Elle me l'a avoué en dînant ce soir dans un restaurant de Berlin où je l'ai invitée. En bons et loyaux confrères, nous avons fait un pacte : mettre en commun nos informations. Je lui parle de la fusée du *Cachalot-Blanc*. Elle ignorait le fait. En échange, elle me révèle que l'ingénieur Nebel et le professeur Oberth (le grand patron, qu'on voit rarement) parlent entre eux de « là-bas ». Et « là-bas » doit être le vrai champ d'expériences, où on lâche les fusées en liberté. Elle-même, Ida, expédie souvent

des radios chiffrés (où elle ne comprend goutte, affirme-t-elle ; l'employée du Chiffre est une vieille Fräulein revêche et incorruptible). Et aucun soupçon du lieu que désigne l'indicatif M. A. Z. 4.

Nous sommes d'avis, elle et moi, que ce mystérieux « là-bas » est situé dans l'hémisphère austral, en quelque île déserte de cette immense zone de mers infrequentées. Mais où ? Il faudrait disposer de plusieurs postes récepteurs, pour repérer par radiogoniométrie le point d'émission des ondes « M. A. Z. 4. » Ce qui n'est pas à la portée de deux simples journalistes en mission secrète.

5 *Avril*. — Plus de doute ! Le Verem sert à camoufler des expériences d'armement clandestin. Un heureux hasard m'a permis ce soir de surprendre un lambeau de conversation entre Herr Nebel et un visiteur en civil aux allures de junker. Sur mes semelles de crêpe, j'arrivais sans bruit à la porte entrebâillée, lorsque ce visiteur prononça, d'une voix contenue, mais scandée sur un ton autoritaire :

— Et surtout, par de « fuites » ! Il faut que l'Allemagne soit la première nation à disposer en nombre suffisant de ces merveilleux engins de guerre.

Je frappai à la porte, et me présentai de mon air le plus naïf à l'ingénieur. Il alla pour m'interpeller avec irritation ; mais que pouvait-il me reprocher ? Je venais lui remettre mon rapport quotidien ; j'avais frappé réglementairement... Je sentis son regard aigu me scruter... Avais-je entendu ? Et, si oui, avais-je compris, et quelle importance pouvais-je attacher à ce propos ?

III

« Les Jardins sous la Pluie »

Le jeune journaliste referma son carnet.

— Et voilà ! reprit-il. Je n'ai pas attendu d'être appelé à la police, pour vérification de mes papiers. J'en savais assez. J'avais appris : 1° que le *Verem fur Raumluffahrt* est avant tout une façade, pour dépister les curiosités et laisser croire que l'Allemagne étudie les fusées mais s'attarde aux essais embryonnaires ; 2° que le vrai champ d'expériences est situé ailleurs, en un point repérable par les spécialistes de la T.S.F. ; et 3° que le but immédiat de cette activité astronautique consiste à créer une arme nouvelle, plus redoutable que toutes les berthas, puisque sa portée se chiffre, non plus par centaines mais par milliers de kilomètres.

« Bref, mon incident avec Nebel se passait hier soir. En rentrant à Berlin je pris soin de changer d'hôtel, et ce matin j'allai au consulat suisse, pour faire viser mon passeport. Il y avait dix personnes

avant moi, je dus attendre. J'arrivai à Tempelhof trop tard pour l'avion du service régulier Berlin-Paris, mais eus la chance de rencontrer un Américain pressé de rejoindre le paquebot, à Cherbourg, et qui consentit à me céder une place dans l'appareil qu'il frétait... Ce qui me dispense probablement de coucher ce soir dans les geôles du Reich, au lieu de dans mon lit, conclut le jeune homme avec une désinvolture teintée de fatuité.

Et, allumant une cigarette, il huma, paupières pincées derrière ses bésicles d'écaille, la fumée fine du *capstan*... et l'encens glorieux de nos félicitations unanimes. C'était exact : il nous en avait « bouché un coin. »

— Mon pauvre petit ! s'exclama sa mère, effrayée rétrospectivement. J'étais déjà bien inquiète ; mais si j'avais pu deviner à quels dangers tu t'exposais...

— Peuh ! Risques professionnels. Et puis, c'est si passionnant, ce métier de reporter-détective ! J'ai des dispositions extraordinaires, Ida me l'a répété plusieurs fois.

— Aurore lui lança malicieusement :

— Elle est jolie, cette M^{lle} Ida, hein, Scar ?

Oscar rougit violemment, aussitôt sur la défensive.

— Jolie ? Bien sûr. Pourquoi ne le serait-elle pas ? Quand mes photos seront développées...

— Tu n'as pas parlé d'elle dans ton article ? interrogea le père Frémiet, mi-rieur, mi-pensif.

— Non, naturellement. Elle reste encore deux ou trois jours au Verem, et je ne pouvais pas la « brûler ». Pas plus que je n'étais autorisé à mentionner l'indicatif M. A. Z. 4. et le repérage possible du poste « là-bas ». Ça regarde le Ministère de la Guerre, où j'irai demain. Il ne faut pas donner l'éveil à la station émettrice.

Mon oncle était devenu tout à fait grave.

— Mais en divulguant au public français l'existence en Allemagne de ces recherches, ton « papier », comme tu dis, va émouvoir l'opinion, surexciter les passions nationalistes... compromettre un peu plus la cause de la paix, déjà si malade...

— Hé, papa, tu es bon, toi, avec ton pacifisme. Tu veux donc empêcher que la France prenne ses précautions ? Il faut être à égalité d'armement avec l'ennemi éventuel, si l'on veut éviter qu'il vous attaque.

Sentant poindre la fâcheuse « discussion politique », M^{me} Frémiet leva les yeux au ciel avec désolation.

Je ne pus m'empêcher de prononcer, par réflexe :

— Si l'on veut la paix...

— On prépare la guerre ! riposta fougueusement le photographe, parti sur son dada familial. La course aux armements, hein, comme en 14 ? Nous avons vu le résultat. Tu tiens donc à ce que ça recommence, en beaucoup plus grand ? On a déjà, ces années dernières, fait le plein de bombes à gaz, dans tous les pays, pour les déverser par avion chez le voisin. Ça ne te paraît pas encore suffisant ; tu veux qu'on puisse les échanger par fusée-torpille...

— Je ne veux rien du tout ; je constate, riposta le jeune journaliste.

Devant l'air inquiet et navré de ma tante, j'intervins.

— Voyons, mon oncle, ce qui a empêché jusqu'ici la guerre des gaz, dont on sait qu'elle sera effroyable, c'est la frousse réciproque des futurs belligérants : nul n'ignore que, s'il attaque, le voi-

sin riposte, à égalité. Mais laissez une nation... l'Allemagne, puisqu'il s'agit d'elle... disposer à elle seule de cette nouvelle arme terrible : la fusée, ne sera-t-elle pas tentée de s'en servir, à la première occasion ? Tandis que, si la France est en mesure d'anéantir pareillement Berlin à coups de fusées, l'Allemagne y regardera à deux fois avant d'expédier les siennes sur Paris.

— Oui. Mais le jour où elle s'y résoudra quand même... car, que ce soient des fusées, des bombes à gaz ou comme en 14 de vulgaires fusils et canons, lorsqu'il y a un trop grand stock d'armes accumulées, ça finit forcément par partir tout seul... le jour où l'un des pays risquera le coup et où l'autre ripostera à égalité, ce sera l'anéantissement des deux et des autres qui viendront à la rescousse... la fin de l'Europe et de la civilisation, comme le prophétisent des gens bien renseignés, tels que Branly, Langevin, etc. Ta conception de l'équilibre européen... où l'équilibriste doit fatalement finir par se casser le nez, c'est ni plus ni moins la thèse belliciste... Seul, tu m'entends, seul le désarmement, complet et universel...

D'être implicitement traité de « belliciste », je bouillonnai. En dépit des regards suppliants de ma

tante, j'allais riposter avec véhémence. Mais Aurore me devança :

— Mon oncle, dit-elle avec son beau calme souverain, le désarmement complet et universel serait en effet un moyen efficace, et le seul peut-être, d'empêcher les guerres. Mais nous n'en sommes pas là, et de loin. Ce n'est, au mieux, qu'une anticipation. Tant qu'elle ne se sera pas réalisée, il est illégitime d'en tenir compte dans les raisonnements sur la réalité actuelle et sur la conduite présente des individus et des peuples.

Sa sérénité scientifique avait éclairci l'atmosphère. Oscar, d'ailleurs, renonçait à poursuivre la discussion. Il connaissait par cœur les ratiocinations pacifistes de son « vieux » et n'y voyait que rabâchages sans conséquence. D'un air nonchalant et protecteur, il conclut :

— Tu n'as pas le sens des réalités, mon cher papa. Tu sais très bien que personne ici n'est belliciste, pas plus que toi ; mais nous différons sur l'appréciation des meilleurs moyens d'avoir et de garder la paix. Le problème est peut-être insoluble. En tout cas, il nous dépasse. N'en parlons plus. Ce que nous pourrions dire ne servirait à rien. Je crois avoir fait mon devoir de journaliste en publiant

mon reportage. Il est à la composition ; il « roulera » dans quelques heures.

Mon oncle, un défi dans le regard, sa barbe serrée dans son poing, s'apprêtait sans doute à répliquer éloquemment, de sa voix la plus sonore ; mais il hésita trois secondes, et Aurore les mit à profit pour réclamer un peu de musique.

Diversion salubre. On passa au salon. Le programme des radio-concerts offrait à cette heure : « Daventry : Musique moderne. » Oscar accrocha la longueur d'ondes, et le haut-parleur nous versa *Les Jardins sous la Pluie*, de Debussy.

Au bout de quelques mesures, soudain, je me revis à deux ans en arrière... dans cette même pièce, entouré des mêmes assistants, ce soir mémorable où le petit Oscar, alors un enfant, avait interrompu, d'un cri, l'audition de ce même morceau et recueilli avec stupeur, du bout de l'index, sur les lampes du poste, la matière gélatineuse, rouge rubis, variété de lichen cosmique, née dans la longueur d'onde de la Tour Eiffel. Je crus réentendre la voix grêle du collégien : « Oh ! papa ! On dirait de la confiture de framboises. Tu dois goûter aussi... et toi, tonton, et vous, mademoiselle ! »...

« Mademoiselle », c'était à cette époque-là Aurore. Elle est assise à la même place, dans le même fauteuil... Le regard fixé sur elle, perdu dans une sorte de transe, la musique de Debussy me fait repasser en quelques minutes toute l'aventure dont ma vie actuelle est le prolongement¹.

Aurore... Aurore Lescure, la jeune astronaute d'origine canadienne, dont les films d'actualité m'avaient rendu amoureux... sans espoir, croyais-je ! mais n'était-ce pas, au vrai, le signe d'une secrète prédestination ? Le hasard m'a fait passer, au retour d'une excursion en auto, juste à point pour voir la Fusée M. G. 17, qu'elle pilotait, partie quatre heures plus tôt de Columbus (Missouri), s'abattre dans un bois de pins, entre La Ciotat et Cassis (Bouches-du-Rhône). Je me revois, avec mon compagnon, le D^r Tancrède Alburtin, extrayant avec peine de ce gros obus d'aluminium le frêle corps de la jeune fille évanouie... Ah ! merveilleuse rencontre ! Ton cher visage, blême dans

¹ Les événements résumés dans les quelques pages qui suivent ont fait le sujet d'un précédent volume : *La Grande Panne* (Édition des Portiques, 1930, et *L'Amitié par le Livre* 1938, épuisé). [édition numérique du Groupe des ebooks libres et gratuits disponible sur le site de la BNR]

l'ovale du serre-tête de cuir, Aurore, ange tombée du ciel !... Ramenée à Cassis, dans la clinique du docteur. Le lendemain, je la trouve rétablie. Joie de la promenade avec elle, dans la solitude des calanques ensoleillées. Tout de suite en confiance. Je lui avoue que je l'aime depuis des mois, en effigie, à l'écran... Hélas ! elle est déjà fiancée, en Amérique. De sombres combinaisons garrottent sa volonté à elle ; tiennent son père, l'inventeur génial mais dépourvu de sens pratique, dans les rets du businessman Lendor-J. Cheyne, qui exploite et « rationalise » ses découvertes, entre autres celles concernant l'astronautique. C'est ainsi qu'Aurore, docteur ès-sciences, intrépide sportive, est devenue pilote astronaute. À coups de millions de dollars, on a établi un wagon-fusée... une réalisation à l'extrême limite des possibilités alors atteintes par la science... capable de s'élever, avec son unique passagère, à plusieurs milliers de kilomètres d'altitude. Encore deux, trois, quatre ans, et les progrès de la technique permettront d'atteindre effectivement la Lune. Mais : *Time is money !* La *Moon Gold Mines Society Limited*, n'attendra pas jusque-là. C'est tout de suite que son animateur Lendor-J. Cheyne veut éblouir le public et capter des actionnaires. Il décide de bluffer : la fusée

M. G. 17 sera censée avoir atteint la Lune dès son premier raid. On a même pourvu l'astronef de pépites d'or natif qui passeront pour avoir été ramassées par Aurore sur notre satellite, échantillons de placers prestigieux. Toute une campagne de presse est truquée d'avance. À peine Aurore a-t-elle câblé la nouvelle de son atterrissage, que le fiancé Cheyne déclenche les premiers articles annonçant : « La Lune atteinte... »

Mais Aurore répugne au mensonge, refuse de mentir ! Persuadée que les journalistes vont accourir à Cassis pour l'interviewer, elle s'enfuit de grand matin vers Marseille et Paris. J'obtiens de l'accompagner.

Les combinaisons de la finance lui sont étrangères. Elle n'a effectué son excursion dans les espaces que par amour de la science, par goût de ce sport astronautique qui la passionne, et pour être un jour la première représentante de l'humanité à conquérir le sol lunaire. Ce qu'elle a récolté, au cours de son raid, ce sont des poussières météoriques... les germes errants de la vie universelle, chargés d'ensemencer les planètes jeunes, mais qui ne peuvent plus normalement, à l'heure actuelle, atteindre la surface terrestre, empêchés

qu'ils en sont par la résistance de l'atmosphère qui les flambe : étoiles filantes. Recueillis par l'astronaute, amenés jusqu'au sol, et par suite d'une curiosité indiscreète du D^r Alburin, mis en expérience sous une ampoule à rayons X, ces germes ont commencé d'éclore et de proliférer, à la clinique. Ils produisent des végétations rouges, à l'apparence de lichens, qui germent à leur tour et se multiplient, en émettant une poussière de spores reproductrices fines et légères comme un pollen. Nous en véhiculons sur nos vêtements et propageons ainsi dans Paris l'invasion, qui gagne de proche en proche tous les fils et appareils électriques. En quelques jours... tandis qu'Aurore, fuyant les reporters, assiste navrée, au développement dans la presse du bluff sur son voyage soi-disant à la Lune..., Paris est contaminé par le Lichen, scientifiquement dénommé Xénobie par le professeur Nathan, auquel nous sommes allés porter les spécimens météoritiques, de la part du D^r Alburin. Lorsque débarquent à Paris Oswald Lescure, le père d'Aurore, et son fiancé Lendor-J. Cheyne qui compte exploiter en Europe le succès de la *Moon Gold*, l'expansion calamiteuse et toujours plus active du Lichen a bloqué les trans-

ports, arrêté les rotatives... coincé la vie de la capitale, qui dépend de l'électricité...

Jours d'angoisse pour moi ! Je sens qu'Aurore m'échappe, gravitant de nouveau dans l'orbite de son père et de son fiancé... Seul espoir : Cheyne paraît séduit, emballé par les qualités tout « américaines » de Luce de Ricourt, la superbe rousse, sœur de mon ami Géo de Ricourt. La « grande panne » a commencé, dans Paris et en France. Les pays étrangers ont fermé leurs frontières, pour éviter la contagion du Lichen-Xénobie... Vu l'interdiction officielle opposée aux exhibitions astronautes dont il comptait corser la propagande en faveur de la *Moon Gold*, Cheyne entreprend avec Luce de Ricourt une tournée de conférences en province, et Aurore accompagne son père, que le professeur Nathan a fait nommer directeur d'un laboratoire d'études à Éguzon (Creuse) où l'on tentera de tirer parti scientifiquement du Lichen. J'attends à Paris le retour de ma bien-aimée, n'osant aller vers elle, de crainte de la croiser en chemin et de la manquer, dans la totale désorganisation des transports. Elle m'avise enfin de son arrivée : vaincue par l'amour, elle est prête à me sacrifier sa fortune en rompant ses fiançailles avec Cheyne. Mais pendant son voyage d'Éguzon à Paris, le télé-

graphe a joué : sur le quai de la gare d'Austerlitz, le rencontre le professeur Nathan, qui est venu annoncer à Aurore Lescure la mort de son père ! Le matin même, à peine était-elle partie d'une heure, qu'une explosion a détruit le laboratoire, au cours de recherches très dangereuses sur la dissociation de la matière. À cette nouvelle, Aurore tombe dans mes bras. Pauvre petite ! Elle n'a plus que moi au monde... Mais les derniers obstacles ont disparu, qui empêchaient notre mariage...

C'est dans cette maison accueillante où je suis présentement, chez mon oncle et ma tante Frémiet, que j'emmenai ma fiancée, ce soir-là, pour ouater sa douleur par une illusion de tendresse familiale... Tandis que, dehors, le thermomètre baissait et que se déclarait la fameuse gelée des 29-30 octobre, d'où résulta la destruction du Lichen et la fin de la « grande panne »...

Puis, notre mariage et la vie nouvelle avec ma chère Aurore, la vie sans histoire, où je m'estimais comblé par les dieux. Et, en sus du bonheur, la richesse, surabondante pour nos goûts simples : la *Moon Gold* en pleine prospérité distribuant du 8 % à nos 1.500 actions privilégiées ; le traitement d'Aurore (car elle ne supporterait pas l'oisiveté et

je me jugerais criminel de confisquer une intelligence comme la sienne), qui était il y a quinze jours encore secrétaire et collaboratrice du professeur Nathan, à l'Institut ; et j'ajouterais : le produit de mes tableaux, mais depuis des mois il y a la mévente, la crise de la peinture comme tout le reste... et puis, mon ancien amour de l'art a bien diminué...

Les Jardins sous la Pluie se turent. Daventry envoya au monde son « God save the King » et son « Good night everybody » ; l'émission était finie. Tout en bâillant, le sans-filiste, les doigts aux boutons du poste, proposa généreusement :

— On veut autre chose ? Il y a encore, à cette heure-ci... Voyons... Vienne, concert de musique légère... Hilversum, musique enregistrée...

Visiblement, l'envoyé spécial du *Jour*, retour de Berlin, tombait de sommeil. Sa mère allait prononcer peut-être des paroles malencontreuses, en le déclarant fatigué ; mais nous eûmes pitié, Aurore et moi, du vaillant gamin, et nous nous levâmes pour prendre congé.

— Avec tout cela, nous avons à peine parlé de votre nouvelle situation, et de vos projets, mes pauvres petits, déplora ma tante, en nous serrant

dans ses bras l'un après l'autre. Il faudra revenir un de ces soirs...

— Et vous savez, ajouta le photographe, si je peux quelque chose pour vous par mes relations... Mais vous en avez plus que moi dans le monde scientifique, n'est-ce pas, ma nièce ? Vous n'aurez pas de peine à vous refaire une nouvelle carrière, en dehors de l'Institut.

Oscar à son tour s'avavançait, pour le shakehands d'adieu. Il se redressa, et ses yeux embués de sommeil se ravivèrent tout à coup.

— Dis donc, tante Rette. Si des fois tu reprenais ton ancien métier, de pilote astronaute...

Je vis Aurore s'immobiliser, soudain tendue, sur la défensive. L'autre s'étonna.

— Quoi ? Tu as l'air de trouver ma supposition singulière. Il se fait pourtant des préparatifs secrets de voyages interplanétaires, en Amérique ou ailleurs, on en a déjà eu vent, et ça se saura mieux encore, après mon reportage... Enfin, admets que tu repartes pour la Lune, Mars ou ailleurs ?

Aurore affecta de prendre la chose en badinage.

— Soit. J'admets. Et alors ?

— Alors, tu m’emmèneras, veux-tu ? Cette fois-ci, on aura fait des progrès, tu ne partiras pas seule, tu recruterai du monde. Je m’inscris comme premier mécano dans ton équipage... Mécanoreporter. Quel lancement pour moi !... Tu vas me promettre, ma chère petite tante, de m’emmener avec toi.

— Entendu, Scar, concéda ma femme, gaiement, tandis que je souriais avec le père Frémiet de la boutade, dont s’épouvantait déjà la mère de famille.

Mais le « jeune phénomène » avait pris la réponse au sérieux ; et, très grave :

— Merci, Rette. J’ai ta parole. Tope là !

Et il lui secoua la main avec vigueur. Elle se dégagea, un peu gênée.

— Au revoir, à bientôt...

— Bonne nuit, mes enfants, bon retour...

Notre voiture était garée dans la rue Soufflot, à cinquante pas de la maison Frémiet. Tout en marchant à mon côté, Aurore prononça, rêveuse, plus pour elle que pour moi :

— Drôle de gamin ! Est-ce une parole en l'air, inspirée par ses histoires de fusées... Ou soupçonnerait-il quelque chose ?... Mais comment ?

Et elle ajouta, en ouvrant une portière de l'auto :

— Il est quand même regrettable, mon aimé, que tu aies parlé de M^{me} Simodzuki.

— Je suis désolé, mon cher petit, mais tu ne m'avais pas demandé le secret, j'ai senti, pendant le dîner, que tu avais des nouvelles importantes à me communiquer... Dis-moi. Quelle affaire t'a-t-on proposée ?

Et, montant aussi, je refermai la portière de mon côté.

Aurore prit le volant, et me répondit, les yeux dans les yeux :

— M^{me} Simodzuki m'a fait une proposition qui peut entraîner pour nous un changement complet d'existence. Mon acceptation dépend de toi...

Sans me laisser le temps de répliquer, elle nous lança parmi la circulation nocturne du boulevard Saint-Michel. J'ai pour règle de me taire quand ma femme conduit dans Paris.

IV

Un changement d'existence...

Les conventions sociales m'empêchent de dire que la mort du professeur Nathan fut pour moi un bienfait des dieux ; mais j'ai le droit de me réjouir de ce que ma femme ait quitté l'Institut.

Un changement d'existence ! J'y aspire, depuis quinze jours, depuis l'accident où j'ai failli perdre Aurore. Cela me l'a rendue, non pas plus chère, c'est impossible, mais plus précieuse. Et en même temps, cela m'a révélé le défaut de notre existence depuis deux ans.

Heureux ? Oui, je suis heureux... Nous sommes heureux, unis autant qu'on peut l'être, mais il nous manque quelque chose. Notre existence est tombée à la routine, à la platitude bourgeoise. Il était temps qu'une libération nous mît en disponibilité pour autre chose ! Si cette autre chose pouvait nous apporter ce qui nous a manqué jusqu'ici : un but, un idéal commun !

Quand Aurore m'est tombée du ciel, voici deux ans, ce fut l'entrée, dans ma vie, de la plus merveilleuse aventure. Mais il ne s'ensuit pas que ce soit fini, que notre amour n'ait plus qu'à se laisser vivre. Quand on a gagné le gros lot, si on n'est pas un niais, c'est pour s'en servir intelligemment. Je n'admets pas que tout soit dit pour nous avec le bonheur égoïste d'avoir joint nos deux sorts. Il faut que cet amour, qui sert d'exposant à notre valeur individuelle, serve à nous hausser au-dessus de nous-mêmes, dans une entreprise commune, poursuivie en joie parce que nous sommes deux. Je sais : l'entreprise commune tout indiquée, dans la vie, des êtres ordinaires qui s'aiment, c'est d'avoir des enfants. Mais Aurore n'est pas une femme ordinaire. Avec sa science et son exceptionnelle intelligence, elle a un rôle plus haut à jouer dans le monde que de travailler à la repopulation.

Même, j'estimais indigne d'elle ses fonctions si honorables de préparatrice et de secrétaire auprès du professeur Nathan. Comment a-t-elle pu accepter cela pendant deux ans comme son sort normal et légitime, elle qui devrait accomplir de grandes choses ? Je me rongais, je me révoltais sourdement, de la voir engrenée dans ses routines de bureaucrate, partir chaque jour à la même heure pour

l'Institut, avec les mêmes gestes, en me disant :
« Travaille bien, mon aimé ! »

Elle considérait que nous suivions chacun notre voie parallèle, moi dans l'art, elle dans la science.

Et moi, rentré dans mon atelier, je me sens aussi la proie des routines ! Il n'y a plus que des routines qui m'affligent, m'impatientent, me serrent le cœur d'un malaise, d'une monotonie écrasante. Aurore, fonctionnaire de la science ; moi, fonctionnaire de l'art.

C'est que je ne suis plus l'artiste emballé de son art que j'étais il y a deux ans, lorsque je l'ai connue. J'ai perdu la foi naïve, j'ai entrevu, par elle, une nouvelle lumière, qui ne m'est pas destinée...

La peinture a cessé de m'apparaître comme la plus belle des occupations, elle a cessé de donner de la valeur à mon existence, depuis que j'ai compris la beauté souveraine de la science. Je ne suis plus moi-même. Je suis devenu un autre. J'ai subi la contagion d'une personnalité supérieure. Mon admiration pour ma femme s'est étendue à la science. C'est dans la science et non plus dans l'art que je vois désormais le suprême accomplissement. Il ne me reste, de l'artiste, qu'un désir d'aventure, irrassiable.

Évidemment, je ne puis, à mon âge, recommencer des études ; je ne peux pas m'associer aux travaux de ma femme, poursuivre une carrière jumelle, comme le ménage Curie, par exemple, les Flammarion et tant d'autres... Seule, une aventure où la science serait en jeu... Si Aurore n'avait renoncé à sa carrière de pilote astronaute, il me semble que j'aurais éprouvé une joie suprême, de l'accompagner, pour lui être utile, dans ses premiers raids extra-terrestres. J'aurais estimé, alors, avoir servi à quelque chose sur la terre, avoir mis notre amour au service de l'humanité, bien au-dessus de l'égoïsme vulgaire...

Tout cela, je n'ai jamais osé l'avouer à Aurore. Elle se figurerait, peut-être, que je me fatigue d'elle, que son amour ne suffit plus à remplir ma vie... Alors que je l'aime autant et plus qu'au premier jour, qu'elle est pour moi le seul être qui compte...

Nous étions rentrés rue Cortot. Dans l'atelier, assis sur le bord du divan, j'attendais, la gorge serrée, les premières paroles de ma femme. Pourquoi lui avais-je laissé ignorer cette crise capitale de mon esprit ? C'était là une révélation que je ne

pouvais lui faire à présent. Pourvu qu'un malentendu n'en résultât point, à cette heure décisive !

Mais, tout de suite, je compris que l'admirable intuition de son cœur féminin m'avait deviné. S'approchant de moi, elle me prit les mains affectueusement, me força de lever les yeux vers elle, restée debout et me dit avec gravité :

— Mon bien-aimé, jamais nous n'avons, ni toi ni moi, mis entre nous de mensonges ni de réticences volontaires. Mais il y a des points sur lesquels nous hésitons, je le sens, à nous expliquer. Notre vie de naguère résolvait automatiquement ces questions. Les poser était superflu. J'avais accepté de servir la science sous la direction de Nathan... un maître assez grand pour valoir le sacrifice de mes goûts individuels, du désir que j'ai pu refouler depuis deux ans. Il y a six mois, tu le sais, j'ai refusé une proposition qui m'eût permis de le satisfaire ; mais il subsistait, il subsiste toujours en moi... Or, les circonstances sont changées, et une nouvelle possibilité m'est offerte, aujourd'hui, de me livrer à ce que je crois être ma vocation... C'est à toi de décider si je dois accepter, ou y renoncer encore, et définitivement cette fois. Tu n'es pas tenu d'avoir le culte de la science, toi, tu es un artiste...

Je n'osais comprendre... Était-ce bien la grande aventure qui s'ouvrait devant nous... ?

Je me levai, palpitant, mains crispées aux siennes, et prononçai rapidement, avec ferveur :

— Mon Aurore, tu me donnes une preuve d'amour splendide, en offrant de renoncer, pour me complaire, au désir qui est resté en toi, d'être le premier humain à aborder sur un globe autre que la terre... Car je ne me trompe pas ? C'est bien de cela qu'il s'agit ?... Mais, fussé-je même un Michel-Ange ou un Rodin, je n'aurais pas le droit d'exiger pareil sacrifice ! Et je ne suis qu'un simple barbouilleur. Des peintres de mon talent, il y en a par douzaines, par centaines... Non, laisse-moi dire ; c'est la vérité... Je ne vis que dans ton rayonnement spirituel. Je n'aspire qu'à servir la science avec toi, sous tes ordres... Voilà où j'en suis. Et maintenant, parle ! Que t'a proposé M^{me} Simodzuki ?

Un sourire où la tendresse et la béatitude se teintaient fugitivement de malice, témoigna que mon neveu ne lui apprenait rien. Elle reprit :

— Sois donc heureux. On m'offre de redevenir pilote d'une fusée interplanétaire... et de recruter un équipage. Veux-tu m'accompagner ?

On a beau se croire en une heure grave et sublime ; on a beau envisager une héroïque aventure pour la science et l'humanité ; les manifestations de la joie, quand on n'est pas podagre et valétudinaire, réduisent même les plus hauts représentants de la civilisation aux ataviques enfantillages.

Sans qu'elle tentât de résister, j'entraînai ma scientifique épouse, sur un hymne improvisé de triomphe barbare, en un fox-trot éperdu, tout autour de l'atelier.

V

M^{me} Simodzuki

Ma rencontre avec M^{me} Simodzuki eut lieu le lendemain, dans son appartement du Majestic, où elle nous avait invités pour le lunch, en réponse au coup de téléphone d'Aurore lui signifiant une acceptation définitive.

La milliardaire s'avança vers nous, vive et souriante. C'était une femme un peu boulotte, d'une quarantaine d'années peut-être, dont la simplicité de mise et de maintien contrastait avec le luxe fastueux et cosmopolite de la pièce. Ses paupières ne bridaient qu'imperceptiblement, et son teint, doré sous un nuage de poudre, rappelait à peine son origine japonaise.

Elle nous salua d'une inclination, arrêtée devant nous, et elle nous regarda l'un après l'autre un long instant, dans les yeux, sans parler, en femme habituée à jauger les humains. Après quoi seulement, elle nous serra les mains, et d'une voix un peu

chantante mais en un français impeccable, nous dit :

— Aurore Lescure... je vous appelle ainsi, vous permettez ?... Monsieur Delvart... Puisque c'est affaire conclue et que vous acceptez de m'aider, il faut que nous devenions des amis. Nous ne sommes pas employeur et employés, nous collaborons à une œuvre commune, moi par mon argent, vous par vos connaissances et votre dévouement.

Je n'ai gardé presque aucun souvenir matériel du repas qui suivit. Les détails que j'avais pu noter furent balayés par la vague d'enthousiasme qui me souleva quand M^{me} Simodzuki eut commencé à nous entretenir de ses projets. Je serais incapable de dire ce qui nous fut servi par la silencieuse domestique au teint olivâtre et aux cheveux crépus. Je sais seulement que ce ne furent pas des nids d'hirondelle et des ailerons de requins, mais un banal menu de palace. Et je me souviens que je m'étonnai une seconde, assez sottement, de voir notre hôtesse s'attabler à l'européenne, assise sur une chaise comme vous et moi, et user du couteau et de la fourchette, au lieu des baguettes traditionnelles chez ses compatriotes.

Je sais aussi que c'est à ce repas que je vis pour la première fois la secrétaire particulière. Penchée sur sa machine à sténoscrire, elle n'avait pas levé les yeux à notre venue. L'invitant à passer à table avec nous, sa maîtresse nous la présenta :

— Miss Lat Kirjabad, ma secrétaire et amie, ne parle pas français ; vous voudrez bien excuser son silence. D'ailleurs, miss Lat est bouddhiste et mes projets ne l'intéressent pas. Elle croit à la métempsycose et compte bien avoir tout loisir de visiter après sa mort les autres planètes... où elle a déjà vécu, affirme-t-elle. Je dois dire que, par dévouement pour moi, elle se met en contradiction flagrante avec son principe que le nirvana est supérieur à l'action, en fournissant à elle seule plus de travail que tous mes autres employés réunis.

La jeune Hindoue s'inclina gracieusement, et nous toucha la main, en murmurant un : « *How d'ye do ?* » protocolaire. Elle avait de splendides yeux noirs, dont le regard lointain, même en vous fixant, paraissait toujours contempler du haut de Sirius les vaines agitations des hommes.

Les hors-d'œuvre entamés, notre hôtesse commença :

— Je suis milliardaire, comme vous l'ont appris les journaux... c'est même la seule chose exacte qu'ils disent de moi. Je travaille encore, même ici, même en voyage, quatre heures par jour à vérifier l'état de ma fortune et surveiller sa croissance... Car au delà d'une certaine limite l'argent rassemblé sous un même pouvoir individuel tend à s'accroître indéfiniment, de soi-même, par le seul fait de son accumulation. Mon mari avait déjà dépassé le point critique. Veuve depuis dix ans, je n'ai donc pas eu grand'peine à décupler les chiffres qu'il m'avait laissés. Mais, pour quiconque n'a pas une âme mercantile, la simple possession de la richesse ne saurait être le but final de sa conquête. Si j'ai continué à élargir ma fortune, ce n'est pas pour des héritiers lointains, ce n'est pas pour le luxe et l'ostentation. C'est uniquement pour ce que je puisse, avec la finance, réaliser de beau, de grand.

« On me dit philanthrope. Je le suis, en un sens. Je l'ai été, plutôt. Le soulagement des misères de l'humanité m'a paru longtemps un but digne de me retenir. Mais ces misères sont innombrables, et se renouvellent sans cesse. Miss Lat prétend que c'est une nécessité de la vie même, et qu'il serait illégitime de tenter de la vaincre. C'est en tout cas inu-

tile. Y consacrerai-je toute ma fortune, elle ne ferait pas plus d'effet qu'une goutte d'eau dans la mer.

« Puis, à mesure que mes conceptions philosophiques mûrissaient, j'ai songé à servir l'humanité par des bienfaits plus durables, plus spirituellement élevés... par la fondation d'universités, de musées. C'est à ce stade que s'en tiennent les plus évolués de mes collègues, les milliardaires américains. J'ai failli suivre l'exemple de M^r et M^{rs} Dana, et doter le monde d'un observatoire astronomique sans égal... Oui, l'idée me tentait fort. L'astronomie me passionne. Mon observatoire privé de Kiou-Siou possède un télescope qui vient au quatrième rang parmi les plus grands du monde, avec son miroir de un mètre 70. Mais ce n'est en réalité qu'un bibelot de 25 millions. Songez que les gouvernements dépensent chaque année des centaines de milliards pour organiser le maintien de ce qu'ils appellent la paix armée, c'est-à-dire les moyens de réaliser la prochaine tuerie universelle, et que, avec la dixième partie de ce criminel budget, on pourrait monter un télescope de puissance inouïe, qui ferait faire à nos connaissances un bond énorme dans la pénétration des énigmes de l'univers... Et c'est dans leur étude que réside la plus

haute noblesse de l'esprit humain... Oui, j'admire et j'aime la philosophie de mes aïeux, Lat pourrait vous le dire ; je discute volontiers avec elle les spéculations métaphysiques de l'Orient, mais la science de l'Occident, la science rationnelle, me paraît leur complément obligé. Ce sont les deux faces du génie spirituel de l'homme. Je suis convaincue que la Terre a été créée... par Dieu, par le Cosmos, peu importe, ce sont là des mots pour exprimer l'inexprimable... à seule fin de permettre à l'homme de couronner l'évolution organique par la pensée consciente et l'intelligence du Tout dont il fait partie.

« Vous me suivez bien. Par la science, je n'entends pas la vapeur, l'électricité, les avions, la T.S.F. et les autres joujoux dont s'amuse le vulgaire qui croit, par leur moyen, faciliter son existence et s'assurer le bien-être et le bonheur matériel. Tout cela, ce sont des applications sans intérêt supérieur. Pis même, elles sont nuisibles, puisque la bête atavique, qui subsiste en l'homme, s'ingénie fatalement à les détourner de leur rôle pour en faire des instruments de destruction et de mort. La science, ce sont les formules, les lois dans lesquelles se résume la connaissance de l'univers. C'est cette science-là qui est belle, qui est noble,

qui justifie au regard du Cosmos... aux yeux de Dieu... l'existence de la terre et de l'humanité.

« Or, que voyons-nous ? Faute d'être restée au seul pouvoir des sages, dignes d'en user uniquement pour le bien de l'humanité, la science appliquée s'accroît hors de toutes limites, en proportion vertigineusement accélérée. Elle met au pouvoir des mauvais instincts une capacité de « nuisance » infinie, qui puise librement aux énergies secrètes de l'univers, jadis interdites à l'homme et réservée aux manifestations des forces naturelles.

« Supposez la guerre... et elle peut éclater demain, aujourd'hui... c'est la fin de la civilisation, de la culture, le retour à la barbarie, la disparition de tout ce qui fait la valeur de l'humanité, l'anéantissement du résultat de la pensée terrestre depuis les origines.

« J'ai résolu d'employer tous les moyens que me livre ma fortune exceptionnelle... je l'y sacrifierai avec joie jusqu'au dernier dollar... j'ai résolu de faire une tentative pour sauver, sinon l'humanité, du moins la science. Je veux mettre à l'abri de la destruction et de la dégradation quelques cerveaux détenteurs de la pensée humaine... pour lui permettre de reprendre, en des conditions plus sûres,

sa merveilleuse expérience et de la continuer...
AILLEURS ! »

La milliardaire, qui ne mangeait pas, fit alors son premier geste depuis le début, en pointant l'index vers le zénith, d'un élan prophétique et volontaire. Sa voix s'était peu à peu haussée, mais elle n'avait rien d'une illuminée, d'une pythonisse. On sentait, derrière son enthousiasme, la raison lucide et la certitude de vaincre les obstacles, que donne le pouvoir de la richesse illimitée.

Aurore contemplait fixement notre hôtesse. Je haletais, à deviner la suite. Seule, la jeune Hindoue, calme et absente, avait attaqué un plat.

La voix chantante s'éleva de nouveau, sur un ton rapide et concentré :

— Ailleurs. Dans une autre planète, ailleurs que sur cette terre condamnée à voir ses deux milliards d'habitants s'entre-détruire, avec vingt siècles de civilisation, avec toutes les espérances grandioses du futur. Ailleurs, où, grâce à moi, quelques dizaines d'humains... deux ou trois couples, si la catastrophe vient trop vite pour nous permettre d'en sauver davantage... émigreront avec les pénates de la patrie terrestre, avec le feu sacré de la science, et poursuivront, purifiée, l'histoire promé-

théenne. Jadis, dans le monde antique, une ville menacée par une rivale supérieure en forces, à la veille de la destruction envoyait la fleur de sa jeunesse fonder sur d'autres rivages la cité nouvelle, espoir de l'avenir ; et celle-ci, parfois, a survécu, glorieusement continué l'histoire et le génie de la métropole, dont les ruines mêmes avaient disparu. Carthage a prolongé en Afrique l'histoire de Tyr la Phénicienne ; Marseille s'enorgueillit toujours de ses ancêtres les Phocéens... Colonisation à l'échelle du monde antique, alors que la terre était immense pour les lents moyens de communication... Puis c'est la vieille Europe qui a greffé sur le Nouveau Continent tout un avenir de réserve... Mais cet avenir aussi est épuisé : la colonie, pas plus que la métropole, n'échappera. Notre histoire d'aujourd'hui a changé d'échelle. La terre entière, réduite chaque jour en superficie, comme la balzacienne peau-de-chagrin, par le réseau des transports ultra-rapides, par les ondes omniprésentes, la terre entière n'est plus qu'une unique Cité, dans le système solaire. On y étouffe, on y est à l'étroit, on s'y entretue pour pouvoir élargir les coudes. Le génie de la terre va périr, suffoqué, assassiné dans la bagarre. Il faut, pour le sauver, je le répète, lancer un printemps sacré vers un monde nouveau...

Et un monde nouveau, à l'échelle de notre civilisation, il n'en est plus sur notre globe, cela ne peut se conquérir qu'Ailleurs ! »

Cette petite femme en noir, les bras croisés, avait pris une grandeur napoléonienne. Elle conclut, plus calmement :

— Voilà, Aurore Lescure... voilà, monsieur Delvart, la signification réelle du voyage que nous allons entreprendre... Car il est bien entendu que je vous accompagne.

L'émotion m'étranglait. Je balbutiais...

Mais Aurore prononça, rayonnante :

— Madame, j'ambitionnais d'être la première représentante de l'humanité à fouler le sol d'un astre extérieur à la Terre. Mais j'imaginai cet exploit comme purement sportif. Je ne comptais point participer un jour au salut et à la migration de la pensée humaine vers des destins rénovés. Vous me faites un honneur dont j'espère me rendre digne.

L'instant de l'émotion enthousiaste était passé. Miss Lat Kirjabad picorait tranquillement un légume, du bout de sa fourchette. M^{me} Simodzuki, pour nous donner l'exemple, but une gorgée de vin

et mangea quelques bouchées. Après une minute de silence, elle reprit :

— Et maintenant, soyons pratiques. Avant tout, Aurore, une question. M. Cheyne ne s'est pas trompé en m'affirmant que vous seriez capable, grâce à votre expérience passée, de prendre le départ quasi du jour au lendemain, avec un astronef, sans nouvel entraînement ?

— Une huitaine de mise au point, et un ou deux essais « dans l'espace » me suffiront, s'il ne s'agit pas d'un modèle trop nouveau.

— L'appareil que je vous destine est construit sur des plans analogues à ceux de votre M. G. 17. d'il y a deux ans, mais sur un gabarit triple, et il possède un moteur très perfectionné, beaucoup plus puissant... M. Northwel vous expliquera... M. Northwel, c'est mon ingénieur en chef. Au fait, il a été aussi le vôtre. J'ai racheté les brevets à M. Cheyne, qui m'a procuré en même temps les services des principaux membres du personnel de l'ancienne usine astronautique confisquée par le gouvernement américain, lors de la mise en interdit des vols extra-terrestres... Bref, dans ma fusée, que j'ai baptisée *Ad Astra I*, vous retrouverez dans le même ordre les leviers de commande avec les-

quels vous êtes déjà familiarisée. Nous sommes au 7 avril. Le départ pourra donc avoir lieu vers le 15 ?

Aurore réfléchissait. Je ne pus retenir cette exclamation :

— Mais, madame, il y a six ou sept jours de traversée d'ici en Amérique... Car, si je vous comprends bien, c'est aux U.S.A. que vous avez fait construire la nouvelle fusée ?

La Japonaise sourit de ma pétulance.

— En effet, l'*Ad Astra I* a été construite là-bas ; mais elle arrivait avant-hier à Gibraltar, dans la cale de mon yacht *Fusi-Yama*, et depuis cinq heures déjà... depuis votre coup de téléphone de ce matin, elle vogue avec son personnel de spécialistes vers le terrain de départ où elle sera remontée après-demain. C'est à l'île du Levant, 1.000 kilomètres sud de Paris, en face du Lavandou... Eh bien, Aurore ?

— Dans ce cas, le départ d'ici huit jours, comme vous le désirez, devient possible. Mais vous aviez donc prévu... ?

— Je vous dirai tout à l'heure pourquoi là et non en Amérique. J'ai acquis depuis un an la portion

sud-ouest de l'île, et lorsque mes projets d'émigration planétaire ont pris corps, j'y ai fait établir à tout hasard un poste de T.S.F. et un terrain d'atterrissage. Au Levant, nous avons l'avantage d'une tranquillité absolue. Nos seuls voisins sont d'inoffensifs naturistes, qui s'absorbent dans leurs exercices d'hygiène solaire. Car j'ai résolu de tenir secrète notre expédition de reconnaissance, tant qu'elle ne sera pas réalisée. D'abord, il ne faut pas que les moyens d'action que j'emploie pour la sauvegarde de l'humanité puissent être captés par les sectateurs de la guerre et utilisés à leurs fins néfastes. Je veux par ailleurs, autant que possible, garder une avance de quelques mois, le temps nécessaire à obtenir un premier résultat. Et lorsque je déclarerai au monde l'idée que je poursuis, je veux pouvoir dire : voilà ce que permet l'astronautique ; voilà les champs nouveaux qu'elle offre à l'activité humaine, pour la détourner des guerres fratricides... C'est pourquoi aussi je vous recommande à tous deux la discrétion absolue. Pas un mot de votre vraie destination à qui que ce soit, en particulier aux journalistes !

J'acquiesçai. Aurore, en souriant, rappela qu'elle avait eu suffisamment de démêlés avec eux, lors de son prétendu voyage à la Lune, pour se garder

de leurs entreprises. Puis, redevenue sérieuse, elle interrogea :

— Avez-vous déjà fait une ascension à bord de la Fusée, madame ?

— Non. Aucune. Les essais de vol allaient seulement commencer lorsque le pilote... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que vous avez résolu de nous accompagner, mon mari et moi. Il me faudra nécessairement effectuer une ou deux sorties « dans l'espace » avec vous, pour éprouver votre résistance au mal interplanétaire.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Indispensable. Aucun appareil n'est susceptible de donner, à terre, la moindre indication sur ce point... Êtes-vous sujette au mal de mer ?

— Oui, hélas ! Que trop.

— Raison de plus pour ne pas vous aventurer à la légère.

— C'est fâcheux. Je commençais à espérer, après ce que vous venez de me dire, que nous partirions sans avoir éveillé l'attention autour de nous par des sorties préalables de l'appareil... Enfin, s'il le faut, nous courrons le risque au Levant. Il est

trop tard, désormais, pour nous en aller sur la côte lointaine où je comptais faire en toute liberté les essais de la Fusée ; le pilote que vous remplacez réclamait au moins quinze jours de mise au point et de vols réels dans l'espace.

Les questions principales étaient réglées. Il y eut un moment de détente, pour le dessert. Après dix minutes de causerie sur les menaces de la situation internationale, Aurore revint au sujet qui la préoccupait.

— Si vous voulez bien m'accorder cette faveur, madame, j'aimerais savoir par suite de quelles circonstances le pilote que vous aviez choisi...

— Excusez-moi, Aurore. Votre demande est trop légitime. J'aurais dû commencer par vous faire l'historique de mon entreprise.

« Voici. J'avais d'abord songé à racheter l'usine astronautique de la *Moon Gold* confisquée par l'État il y a deux ans. Je supposais que l'interdiction des vols supra-atmosphériques était tombée en désuétude. Mais, renseignements pris, le décret n'ayant pas été abrogé, le veto subsistait, en principe. Ce qui n'empêchait pas le gouvernement d'envisager la réouverture de l'usine pour son compte personnel, se réservant le monopole des

fusées. Ce doit même être chose faite à l'heure actuelle... Il y avait tolérance pour les essais de petites fusées non montées qui s'effectuaient dans un but purement scientifique, sous la direction du professeur Goddard, mais on me donna l'avis officieux de m'abstenir de toute expérience avec des appareils montés, sur le sol et dans le ciel américains. On me laissa néanmoins sans opposition (grâce à quelques greenbacks judicieusement distribués !) construire mes nouveaux astronefs, et j'emportai l'appareil *Ad Astra I* sur mon yacht, avec le matériel et le personnel nécessaires, afin de le lancer d'un autre point du monde.

« Tout en rachetant les brevets sous un prêté-nom à M. Lendor Cheyne, je vous avais fait pressentir par lui, souvenez-vous, Aurore Lescure, mais vous aviez refusé. Il m'a donc fallu enrôler un autre pilote, un as de l'aviation. Il réclamait, je vous l'ai dit, quinze jours au moins de vols réels. Cela ne pouvait passer inaperçu. Je devais donc trouver un pays où l'astronautique ne fût pas mise en interdit. Le plus commode me parut la république nègre de Libéria, sur la côte du golfe de Guinée. En route donc vers l'Afrique. Mais, faisant escale aux îles Açores, mon pilote (il n'avait qu'un vice, mais terrible, le jeu) se prend de querelle,

dans un bouge, avec des matelots portugais, et reçoit un coup de navaja qui le laisse entre la vie et la mort, pour des mois, à l'hôpital. Ceci compromettait gravement mes projets. Je cingle vers Gibraltar, gagne Paris en avion, avant-hier, pour remplacer mon individu. J'apprends par hasard, hier, la mort du professeur Nathan, qui me donne de nouvelles chances auprès de vous. Je vous téléphone, et cette fois vous acceptez... Grâce à quoi nous partirons encore à temps.

La milliardaire se tut, comme si elle avait tout dit. Mais Aurore insista :

— Permettez-moi une dernière question, madame. Je conçois que vous ayez hâte de réaliser votre dessein. Mais pourquoi ce délai si court d'une semaine, et cette date précise du 15 que vous envisagez ? Le péril de guerre n'est pas si imminent...

— Non. Mais c'est entre le 12 et le 18 que la planète Mars et la petite planète Éros se présenteront, à quelques jours d'intervalle, dans les meilleures conditions de rapprochement à la terre, pour nous permettre de commencer par elles notre exploration à la recherche d'un nouveau monde...

La domestique aux cheveux crépus nous servit le café. Mais lorsque j'offris des cigarettes à miss Lat, celle-ci refusa en souriant, et tira de son sac un minuscule chapelet bouddhiste, dont elle ne cessa plus de faire glisser entre ses doigts les grains d'ambre jaune, le regard centré sur le nirvana, tandis que ses lèvres esquissaient la répétition de la syllabe sacrée : AUM.

M^{me} Simodzuki partait le soir même, par le Pullman, pour rejoindre son yacht à Marseille et gagner l'île du Levant. Elle nous eût volontiers emmenés avec elle, mais nous ne pouvions nous engager dans une telle aventure sans quelques préparatifs : deux jours seraient à peine suffisants. Il fut convenu que nous prendrions le rapide du surlendemain soir, pour Toulon, où le launch à pétrole du Fusi-Yama nous attendrait au quai.

VI

Promesses

Les quarante-huit heures qui suivirent, à Paris, je les passai dans une sorte d'état second, une exaltation héroïque dont ne réussissaient pas à me tirer les occupations pratiques nécessitées par notre départ.

Il fallut m'équiper chez Watersons & Sons, le grand fournisseur de l'aviation et des explorateurs coloniaux, me monter un matériel de peinture aussi léger et peu encombrant que possible (car j'étais résolu à travailler « là-haut »), régler ma situation chez mes marchands de tableaux, et faire quelques visites de P. P. C., en prétextant une villégiature sur la Côte-d'Azur.

Ma femme, qui tenait, disait-elle, à quitter l'Institut « en beauté », devait pour son compte personnel, voir un ou deux personnages officiels, et donner à sa jeune remplaçante auprès du successeur de feu Nathan, des indications sur les archives et le laboratoire de ce dernier.

Nous fûmes donc assez peu ensemble, ces deux jours-là.

Les heures de solitude me livraient sans contrainte à une surexcitation vertigineuse. Oubliant que je n'étais qu'un aide subalterne dans l'expédition commandée par ma femme et que je participais presque en surnuméraire à son rôle sublime, je me sentais investi d'une dignité immense, surhumaine, et savourais mon triomphe en me plongeant dans le bain de foule de ce Paris que j'allais quitter bientôt et peut-être pour toujours.

Une impatience nerveuse me corrodaient. Laissant Aurore disposer de l'auto, je m'en allais à pied, mêlé au flot hallucinant des rues... Roulement des autobus, gloussements, grondements et crépitations des moteurs, gémissements et grincements des freins, coups de sifflet des agents, hennissements des motos ; la vie mécanique et ses arrêts, coupés par la ruée disciplinée des piétons, aux carrefours...

Et le problème qui m'avait tourmenté depuis que l'art ne suffisait plus à me satisfaire et à justifier mon existence, me harcelait à nouveau. Tous ces gens qui se hâtaient vers leurs affaires ou leurs plaisirs, ces gens à pied, en taxi, en autobus, et

sous terre dans le métro, les millions de gens qui s'affolent dans Paris et dans toutes les villes de la terre, grandes et petites, quel est leur rôle dans l'organisme de la civilisation ? À quoi pensent-ils ? À ce qu'ils ont fait, à ce qu'ils vont faire, aux moyens de gagner de l'argent. Aucune création, dans leurs cerveaux, susceptible de servir au progrès de l'humanité. Quel est leur but unique ? Gagner de l'argent et être heureux... on sait comment ! Oui, tous ces gens ne sont qu'un matériel humain qui naît, vit et meurt sans avoir contribué en rien au progrès de l'espèce, dans le seul but de subsister et se reproduire. Chacun d'eux, rouage interchangeable, est d'une utilité nulle dans l'évolution. Leur importance globale est tout juste celle d'un bouillon de culture, où naissent de temps à autre les exceptionnels représentants de l'espèce humaine qui la font progresser...

Mais moi, désormais, avec Aurore, j'étais sorti du bouillon de culture, je devenais un de ces représentants exceptionnels de l'humanité !...

En vérité, je « faisais » de la mégalomanie.

Et quelle pitié, dans cet état psychologique, d'accomplir les gestes mesquins dont j'ai parlé plus haut... d'entendre, par exemple, une fois de plus

chez un marchand de tableaux, l'antienne familière : « C'est la crise, cher ami. Plus personne n'achète ; même ceux qui le pourraient ; on a la manie des économies, du bas de laine... » Mais en les écoutant je me revanchais à me dire : « Tu restes, cloporte, et moi je pars... si tu savais où ! »

Ces ironies secrètes m'aidaient à subir la corvée. Après quoi, replongé dans mon rêve, j'imaginai l'héroïque aventure ; je me voyais, dans cet astromoteur lancé parmi l'Infini, sublimes pionniers tendus vers la rédemption de l'humanité, jouant, les premiers de la terre, un rôle positif dans l'histoire sidérale...

— Ne te monte pas trop l'imagination, me conseillait ma femme. Un voyage interplanétaire est chose beaucoup plus prosaïque que tu l'imagines, crois-moi, bien-aimé.

Et elle souriait avec une tendre indulgence, de ma nervosité d'artiste. Mais, tout en admirant, au fond, sa joie calme et recueillie, j'étais presque surpris et quasi scandalisé qu'elle ne partageât pas mon enthousiasme effervescent.

Je le lui déclarai tout net, pendant le quart d'heure de repos qu'elle nous accorda dans un grand café des boulevards, le matin du second

jour, après les trois heures éreintantes passées chez Watersons & Sons, à essayer des vêtements et choisir des accessoires pour elle et pour moi.

— Ah ça ! ma chérie, mais voilà que je suis plus féru de la science que toi ! plaisantai-je. L'idée de M^{me} Simodzuki n'a pas l'air de t'emballer démesurément. Nous allons être les initiateurs d'une migration d'élite ; nous allons préparer le salut du plus pur de la pensée humaine et lui permettre de repartir, sur nouveaux frais pour ainsi dire, vers une évolution ennoblie...

Elle suçà rêveusement une cuillerée de sa glace napolitaine, et répliqua :

— Il est très heureux que M^{me} Simodzuki s' imagine qu'elle va sauver le génie du monde ; car sans cette idée-force, elle n'eût pas entrepris l'expédition à laquelle nous allons prendre part et me permet de réaliser, et avec toi ! la plus grande ambition de ma vie. Mais son espoir est tellement utopique ! Des hommes resteront toujours des hommes, et ne se transformeront pas en anges, du fait qu'on les aura transportés sur une autre planète. Et comment limiter l'émigration à une élite ? En tenant le raid secret ? Voilà encore une illusion ! Cette aimable dame, que je me félicite

d'avoir pour patronne et dont je révère la noblesse d'inspiration, nage en pleine utopie. Effet de ses milliards. On n'échappe pas au pouvoir corrompteur de l'argent. D'autres en deviennent rapaces et méchants. Elle, il l'a rendue chimérique. Elle se figure qu'à coups de dollars on peut empêcher l'inéluctable... que, parce qu'elle le veut, notre départ peut rester secret ! Et d'abord qu'est-ce qu'elle y gagne ? Je ne suis pas de son avis sur l'opportunité de la discrétion. Du moment qu'il est impossible d'accaparer une planète et de se réserver le monopole de la navigation intersidérale, je ne vois pas ce qu'une avance de quelques semaines peut procurer d'avantages aux premiers arrivés. Ensuite, même s'il était souhaitable de garder le secret sur notre expédition, c'est impossible ! Et je crains que cette prétention ne lui attire plus de désagréments que de bénéfice... Mais il serait inutile de lui en parler ; elle ne veut prendre conseil de personne, j'en suis sûre.

La lecture des journaux que nous parcourions confirmait ces craintes. La publication du reportage d'Oscar avait fait grand bruit, et remis à l'ordre du jour la question de l'astronautique, en sommeil depuis deux ans. Ce n'était dans tous les quotidiens que titres de ce goût : « L'astronautique

et ses menaces terrestres... Astroplanes ou fusées-torpilles... Fusées de guerre ou de paix ?... » Tout en louant la sagacité de « notre talentueux confrère » et admettant l'exactitude de ses conclusions, l'*Intran* paraissait voir en lui un enfonceur de portes ouvertes. L'intéressant n'était pas d'aller enquêter sur des terrains d'astronautique déjà connus, comme le *Verem* ; ce serait plutôt de découvrir ceux qui fonctionnent en secret... « Et nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne pense. Nous pouvons dire aussi à mots couverts que ces expériences ambiguës qui se font à l'étranger ne sont pas ignorées des organes de la défense nationale. »

Tout en reconnaissant que l'utilisation guerrière des fusées était une fâcheuse conséquence des lois d'interdiction contre l'astronautique proprement dite, *Le Serviteur du Peuple* affirmait la probabilité imminente de nouveaux raids dans l'espace. L'article révélait que le gouvernement américain, tout en refusant son autorisation à des expériences privées (comment, si elle lisait cela, M^{me} Simodzuki pourrait-elle encore croire possible de garder le secret !) venait de remettre en activité l'usine de la *Moon Gold* à Columbus (Missouri), confisquée lors

de la panique universelle du Lichen. L'article poursuivait :

« Les mesures d'interdiction qui subsistent en principe dans tous les pays n'ont fait que ralentir les recherches, sans empêcher les progrès de l'astronautique. S'il y a des gouvernements décidés à appliquer ces lois, c'est qu'ils entendent se réserver le monopole des constructions et des voyages interplanétaires. Autrement, il serait inouï qu'on ne les ait pas encore abrogées. L'invasion des Xénobies n'était pas un résultat immédiat et forcé du raid de la fusée M. G. 17. Elle a eu lieu uniquement parce que le pilote s'est avisé de recueillir ces germes vagabonds. Pourvu que l'on s'abstienne à l'avenir d'en capter, on peut lancer dans les espaces extra-atmosphériques autant de fusées que l'on veut, sans aucun danger de voir se renouveler la calamiteuse aventure du Lichen. Il fallait vraiment que celle-ci eût entraîné une psychose de panique, pour que cette évidence ne soit pas apparue et que l'on ait pris une mesure aussi radicale pour pallier à un simple inconvénient accessoire et facilement évitable. Cela fait songer à ces clowns, dans les pantomimes, qui tirent au revolver les punaises trouvées dans leur lit !

« Le moment est venu d'utiliser, après l'auto et l'avion, la Fusée. Impossible d'entraver la marche du progrès à la recherche de vitesses toujours plus grandes.

« À coups de banknotes, la réalisation de miss Lescure a anticipé sur les possibilités pratiques. Son vol à 3.000 kilomètres d'altitude, entre Columbus et Cassis, fut une expérience de laboratoire en grand. La prouesse ne s'est pas renouvelée, officiellement du moins ; mais il est plus que probable que, depuis cette époque, la science astronautique a progressé dans l'ombre, ici ou là, et qu'elle serait en mesure, avec ses moyens actuels, de rééditer couramment un exploit du même ordre et de faire mieux encore.

« Inévitablement, il en est de cette découverte comme des autres. Lorsqu'elles sont « dans l'air », comme parvenues à maturité par un travail latent, elles surgissent de divers côtés à la fois, sous une poussée irrésistible. Ou bien, si la réalisation a été effectuée « trop tôt », en un point du monde, comme c'est le cas pour la Fusée M. G. 17, il y a un temps d'arrêt, la science nouvelle piétine, reste en sommeil, la durée du handicap, avant de reprendre sa marche en avant. Souvenez-vous des

frères Wright, qui, en 1903, à Dayton (Ohio), volèrent 30 kilomètres en circuit fermé, sans résultat, pourrait-on dire, deux ans avant que, le premier en Europe, Santos-Dumont décollât sur quelques dizaines de mètres, à Bagatelle.

« Si donc il est trop certain que de divers côtés on étudie activement l'utilisation guerrière des fusées, susceptibles d'être fabriquées en série, il n'en est pas moins fort probable que l'astronautique va soudain réapparaître au grand jour, dans la plénitude de ses moyens, et s'affirmer par quelque réalisation décisive... »

Voilà toute la presse et l'opinion publique en éveil. Il a fait un beau coup, notre « neveu », avec son enquête !

Nous redoutions un peu de le rencontrer, en allant chez les Frémiet, car ses questions indiscretes et son flair professionnel auraient pu nous mettre dans l'embarras. Avec ses père et mère seuls, la version du départ en villégiature dans le Midi passa sans la moindre difficulté.

— Et combien de temps resterez-vous là-bas ? interrogea ma tante.

— Nous ignorons. L'itinéraire même n'est pas encore fixé.

— Envoyez-nous votre adresse dès que vous en aurez une... Ah ! heureux mortels ! comme je vous envie ! soupira mon oncle.

Éludant l'invitation à dîner, nous allâmes manger à nous deux, en partie fine, à la Rôtisserie de l'Abbé-Mitré. Le repas fut d'une gaieté et d'une insouciance inattendues.

Rentrés rue Cortot en heureuses dispositions, vers dix heures, nous décidâmes, sans attendre au lendemain, de faire le bagage. Un de mes premiers soins fut de tirer la malle dans la galerie et de libeller l'étiquette : « Gaston Delvart, en gare, à Toulon. »

Une pile de linge sur les bras, ma femme sortait de la chambre à coucher, lorsque le timbre de l'entrée retentit.

— Allons bon ! Une visite à cette heure ?

J'allai ouvrir. C'était Oscar Frémiet.

Il avait un air quelque peu embarrassé, insolite chez lui, que j'attribuai à sa crainte de nous déranger. Cependant, il reprit vite sa désinvolture, et avisant le profil d'Aurore, qui pointait de derrière le chambranle de la porte :

— Ne t'émeus pas, tante Rette... Ce n'est que moi, tonton... Mille pardons de vous déranger si tard, mais quand j'ai appris que vous partiez en voyage, j'ai tenu...

Je l'aurais volontiers envoyé au diable. Aurore m'adressa un haussement de sourcils résigné. L'autre, d'ailleurs, n'attendit pas d'invitation.

— Vous permettez que je me débarrasse de mon paletot ? Il fait un peu chaud chez vous, et j'ai monté les escaliers Caulaincourt.

Et délibérément il défit son trench-coat et le suspendit au portemanteau voisin de la malle. Je fis subconsciemment la remarque qu'il avait le teint frais et ne paraissait guère incommodé par la chaleur. Mais ce détail ne me revint que par la suite.

Le « jeune phénomène » pénétra dans l'atelier, où nous le suivîmes, sans empressement. Par politesse, Aurore le félicita sur le succès de son reportage. Il s'épanouit.

— Vous avez lu ? Épatant, hein ! J'ai lancé là un fameux pavé dans la mare aux grenouilles. Et ce n'est pas fini, ça ne fait que commencer. Maintenant que l'attention est éveillée sur ce sujet, vous allez voir, les documents vont surgir de tous côtés.

En voici déjà un, dont la publication fera du bruit demain.

Ce disant, il porta la main droite à la poche gauche intérieure de son veston, eut un hochement de tête, se tapota vivement, de l'extérieur, la poche droite, et affectant la surprise et le dépit, s'écria :

— Allons bon ! Je l'ai remis dans mon pardessus, sans m'en apercevoir. C'est comme ça qu'on perd son portefeuille... Excusez-moi.

Il courut jusque dans l'antichambre, et s'en revint un quart de minute plus tard, son portefeuille à la main, l'air plus triomphant que de raison. Dans sa hâte à ouvrir l'objet et à chercher le document en question, une série d'épreuves photographiques s'échappèrent en cascade et s'éparpillèrent sur le divan.

— Oh, ce n'est rien, des clichés pris au *Verem*... Ceux que *le Jour* n'a pas retenus. Il y en a pourtant de curieux... Tenez, voilà Herr Oberth... J'ai réussi à le prendre sans qu'il s'en doute.

Aurore, machinalement, ramassait les deux ou trois épreuves tombées auprès d'elle. L'une des images attira son attention.

— Curieuse physionomie, cette personne. On dirait une Slave ?

Je me penchai, vis un visage de blonde aux traits accusés mais fins, semés de taches de rousseur, aux lunettes à mince monture métallique, sur des yeux étrangement clairs de mystique.

— Quelqu'un du Verem ?

— Du Verem... si on veut. C'est M^{lle} Ida Miounof, dont je vous ai parlé l'autre jour... J'ai eu du mal aussi à la photographier, elle ! J'ai dû opérer par surprise, et quand elle s'en est aperçue, elle voulait me forcer à déchirer la pellicule. Elle était vraiment fâchée.

— Mais vous vous êtes raccommodés, j'espère ? insinua Aurore, d'un ton innocent.

Oscar la regarda, faillit se rebiffer ; puis, sans répondre, il escamota l'épreuve, et sortit enfin la coupure, qu'il nous lut :

« Un radio de l'agence T.O.L. nous apprend que des Indiens Cries, vivant sur les bords de la rivière Saskatchewan, ont remis au gouverneur de la province un engin bizarre qu'ils auraient trouvé dans la forêt, où en tombant il a incendié plusieurs hectares de mélèzes. La description de cet engin dé-

montre qu'il s'agit là encore d'une fusée-torpille, analogue à celle du *Cachalot-Blanc* mais d'un autre modèle et d'une autre provenance. L'Allemagne n'est donc pas seule à étudier cette arme nouvelle. Deux pays au moins s'en occupent. »

Et le jeune journaliste ajouta d'un trait, comme s'il continuait à lire, mais en relevant la tête et fixant Aurore dans les yeux :

— En dehors des gouvernements, il y aurait même des particuliers... des milliardaires... qui s'occuperaient pour leur propre compte d'expériences astronautiques... en faveur de la guerre, ou de la paix, on ne sait...

Je sursautai, à cette allusion évidente. Mais, par bonheur, j'étais en dehors du rayon visuel d'Oscar.

Aurore soutint son regard et parut ne pas comprendre. Elle opposa au coup de sonde l'indifférence et le détachement.

— Tiens ! C'est curieux. Mais on dit tant de choses, chez les journalistes.

Il y eut une lutte de regards, qui dura trois secondes. Je détestai cordialement mon « neveu », et je me ressouvins avec remords de mon indiscretion chez les Frémiet. Pas de doute, le « jeune

phénomène » était sur la piste de nos relations avec M^{me} Simodzuki.

Mais ce n'étaient encore que des soupçons, car il n'osa point pousser plus avant et prononcer le nom, pour les transformer en certitude, comme il eût fait sans doute, plus aguerri dans son métier. La sérénité de ma femme le déconcertait ; il flancha. Jugeant le but de sa visite manqué, il se leva, pour prendre congé.

— Tante Rette, tonton, je vous souhaite bon voyage... Moi aussi, je vais partir, pour une nouvelle enquête... Qui sait ! nous nous retrouverons peut-être bientôt. Le monde est petit.

Et il ajouta sans transition, comme à la cantonade :

— Ah ! ce que c'est passionnant, le métier de détective !

La main sur le bouton de la serrure, il parut se raviser, ou recouvrer de l'audace.

— Ça tient toujours, hein, tante Rette ?

— Quoi donc ?

— Hé, tu sais bien, notre convention, que si tu reprends du service dans l'astronautique, et que tu

aies besoin d'un mécano, tu m'emmènes... Je suis un vrai mécano, ne l'oublie pas.

— Si j'en ai besoin, oui, et si c'est possible, Scar, je ne t'oublierai pas.

— Je saurai d'ailleurs te rappeler ta promesse en temps voulu, conclut-il avec un sourire qu'il cherchait à rendre aimable et anodin.

Et ses pas dégringolèrent l'escalier sur un rythme allègre.

La porte refermée, Aurore me dit, pensive :

— Sais-tu ce que j'ai remarqué ? Son portefeuille était déjà dans son veston lorsqu'il a fait semblant d'aller le chercher dans son pardessus. Je suis persuadée qu'il n'est sorti dans le vestibule, seul, que pour lire notre destination sur l'étiquette de la malle.

Je haussai les épaules avec indulgence.

— Bah ! Ce gamin sait à présent que nous allons à Toulon. Et puis après ?

— Après ? Il se doute de quelque chose... Il a eu sur les lèvres le nom de M^{me} Simodzuki... Et le plus sot, c'est qu'il a réussi à m'extorquer ma promesse.

— Promesse qui ne compte pas, ma chérie ! Tu ne peux être esclave de la vérité et de la droiture au point de te croire engagée...

Elle hocha la tête.

— Cela fait une coïncidence fâcheuse de plus. Comme si ce n'était pas déjà assez que tout ce bruit soudain autour des fusées. N'importe quelle expérience astronautique va devenir suspecte de recéler une entreprise guerrière. Il faudra se garder sérieusement des indiscretions et de la curiosité des journalistes.

Et là-dessus, elle alla reprendre la pile de linge où elle l'avait déposée à l'arrivée d'Oscar, et se mit à ranger la malle.

VII

Paris-Uraniville

Ce voyage, je n'ai rien à en dire, sinon qu'il se passa pour moi dans la même fièvre qui me tenait depuis trois jours. Le pays vers lequel je me dirigeais n'était plus, comme les autres fois où je m'y étais rendu, seul ou avec ma chère Aurore, un but, un paradis définitif au delà duquel il n'y avait rien à rêver ni à désirer. Le Midi représentait cette fois une simple étape, une introduction à quelque chose de nouveau et d'inconnu, d'immense et de surhumain. La première échappée sur la Méditerranée, dans l'aube après Marseille, la baie de Cassis et la majestueuse falaise du cap Canaille à contre-jour, puis le panorama graduant sa beauté croissante, du golfe de La Ciotat et des Lèques à celui de Bandol, n'excitaient en moi qu'un enthousiasme rétrospectif en quelque sorte. Devant les bouts de paysage apparus au vol, sous leur angle propice, « tout composés », pas une fois je ne me suis dit, comme jadis : « Superbe ! Quel dommage

de ne pouvoir m'arrêter ici »... Je pensais simplement : « J'aurais aimé peindre ça, du temps que j'étais peintre ! » Cette féerie-ci était dépassée, sa possession ne valait plus qu'on y couchât son désir... Qu'importaient la Côte d'Azur et ses banales délices, à celui qui voguait vers la découverte d'un nouveau monde inouï !

Après Toulon même, le trajet en mer à bord du launch à pétrole, commandé par le second du *Fusi-Yama*, Mr. Holborn, qui nous attendait au quai du port marchand... cette promenade extasiante, sur les eaux de marbre bleu de la grande rade, où fument, à leur mouillage, les puissants cuirassés, où glissent les joyeuses barques sous l'ocre des voiles latines ; l'exode vers le large limité par la masse boisée du cap Sicié ; le défilé entre la falaise de Gien, ce farouche Escampobariou battu des dénivellations liquides, et l'île du Grand-Roubaud ; les côtes insulaires de Porquerolles, étalant sous le vert moutonnement des pins, des criques pour sirènes seules et des plages d'argent « faites pour la représentation de tous les poèmes d'amour de la terre », comme écrivit Maupassant à propos de l'Estérel... rien dans tout ce spectacle ne parvenait à retenir mon imagination. Mon poème d'amour, c'était la triomphale aventure qui nous appelait,

Aurore et moi, l'aventure dans toute sa plénitude de nouveauté, comme n'en permet plus la terre, parcourue en tous sens et dans tous ses recoins, réduite par les transports rapides et la bêtise égalitaire à une boule dans le creux de la main, la terre pour voyages Cook, aux peuples uniformisés, vêtus de complets vestons et coiffés de casquettes ou de chapeaux melons sous tous les méridiens et tous les parallèles, depuis la Chine et le Groenland, jusqu'à Tahiti et à la Terre de Feu...

Aurore souriait, indulgente à mes lyrismes, du haut de sa joie, plus sereine...

Nous connaissions un peu l'île du Levant, pour y être venus en excursion, du Lavandou, l'année précédente. Mr. Holborn, un Britannique qui parlait bien le français, nous nommait les sites. Ayant longé au nord les falaises de Port-Cros, le launch, au lieu de continuer sa route vers la côte nord de l'île du Levant, où se trouvent le débarcadère du Petit-Avis et l'hôtel de la colonie d'Héliopolis, obliqua vers le sud, pour s'engager dans la passe qui sépare Port-Cros du Levant. Au bas des falaises que domine le vieux fort de l'Arbousier, quelques silhouettes pâles étendues au soleil dans les rochers fauves de l'Aiguade nous révélèrent la pré-

sence des naturistes. Et, la pointe doublée, le sud de l'île nous apparut.

Sur cette côte fréquentée en général par les seuls pêcheurs du Lavandou, un grand yacht blanc était mouillé à proximité du rivage. Bientôt, je reconnus la calanque de Riou-Frey. Mais quel changement depuis l'année précédente ! On y voyait à cette heure une sorte de wharf, des baraquements flanqués d'un énorme tas de barils d'essence, et d'où nous parvenait le ronflement d'un moteur. Par-dessus la calanque, les câbles d'un téléphérique joignaient obliquement la grève au sommet des falaises nord, que dominaient les pylônes d'une antenne de T.S.F.

Mr. Holborn, levant sa manche galonnée d'or, désigna la hauteur :

— Uraniville. C'est là que M^{me} la comtesse vous attend.

Mon œil d'artiste eût dû se scandaliser d'un tel outrage à la beauté naturelle de ce coin naguère inviolé. Mais je savais maintenant ce que signifiait ce massacre du paysage par le décor industriel, et je l'absolvais, puisqu'il était la rançon de ma splendide aventure.

Dépassant le yacht, dont le capitaine nous salua au passage, le launch continua sa course, dans l'enceinte de la calanque, et les parois de roc répercutèrent la pétarade de l'échappement libre, joint au grondement de la centrale électrique voisine du débarcadère. Des coups de sifflet réglaient les manœuvres d'une équipe de matelots, en train de débarquer des caisses, d'une allège accostée au wharf.

Un grand diable à cheveux roux, en salopette de travail, nous accueillit, sur les planches, et se présenta :

— Ingénieur Northwell.

Mais Aurore l'avait déjà reconnu et lui serrait cordialement la main. C'était l'ancien directeur technique de l'usine de Columbus.

Tout en baragouinant, par égard pour moi, un français très compréhensible mais entaché d'un accent atroce, il nous guida jusqu'au wagon du téléférique, une sorte de cabine d'ascenseur où nous primes place tous trois. Un coup de timbre, le démarrage... et le sol de la calanque aux galets rous-sis de soleil parut se dérober, en même temps que le paysage disloquait ses perspectives...

L'ascension s'arrêta sur le plateau. Dans l'enceinte des bois, pins d'Alep et pins parasols, une clairière tout récemment déblayée, de 150 mètres de diamètre, improvisait là, au cœur de la sauvage île du Levant, une cité industrielle, avec un spacieux chalet démontable et deux ou trois hangars en poutrelles d'acier et tôle ondulée. Sous le plus grand, par les vantaux de la porte entr'ouverte, le soleil faisait reluire un appareil de métal.

— Ma nouvelle Fusée ! nous désigna orgueilleusement l'ingénieur, de loin.

Mais déjà M^{me} Simodzuki (« la Comtesse », comme on dit ici) sortait du chalet et s'avavançait vers nous, les mains tendues :

— Mes amis ! Il ne manquait plus que vous. Le montage de l'*Ad Astra* est terminé. Nous allons pouvoir nous mettre tout de suite à la besogne.

VIII

En pleine Astronautique

L'astronef : un obus géant en magnalium (alliage ultra-léger de magnésium et d'aluminium), de deux mètres sur sept, maintenu verticalement par ses patins d'atterrissage (servant aussi, en vol, d'antennes de T.S.F.) étalés et articulés comme des pattes d'araignée.

À la base, sur un mètre cinquante de haut, une carcasse à claire-voie renferme la chambre d'explosion et la tuyère motrice. Plus haut, commence le cylindre plein. Il comprend d'abord, sur un mètre, les soutes à carburant. Puis, sur deux mètres, la chambre des machines, encombrée par les leviers de commande et leurs cadrans, le poste de T.S.F., les périscopes, les gyroscopes de stabilisation automatique, le moteur auxiliaire d'orientation azimutale et de déclinaison, et les bouteilles à oxygène respirable. Enfin, sur deux mètres cinquante, la chambre d'habitation ou habitacle, terminée par une ogive où s'encastrent deux hublots

pour les observations astronomiques, et le trou d'homme, seule entrée du véhicule, où l'on accède par une échelle extérieure.

— Nous ne serons pas au large, à trois dans cette cabine ! remarquai-je, lorsque M^{me} Simodzuki nous fit visiter l'appareil, sous la conduite de l'ingénieur Northwell.

À quatre, même debout, on y tenait à peine. La présence des caissons circulaires renfermant la provision d'eau, les vivres et les accessoires d'exploration, masques respiratoires, armes, etc., et du capot d'échelle permettant de passer à l'étage inférieur, réduisaient à un mètre vingt environ de plancher disponible les deux mètres de diamètre de l'habitacle.

— On n'y sera en principe que deux à la fois, expliqua notre futur pilote ; il faut toujours quelqu'un de quart dans la chambre des machines. D'ailleurs, on peut s'asseoir sur les caissons, et il y a en outre deux couchettes.

Celles-ci, des cadres métalliques superposés comme dans un wagon-lits, étaient en temps normal appliquées l'une contre l'autre et reléguées à la voûte en un bloc rectangulaire qui ne gênait pas la circulation.

Éclairage électrique. Quant au chauffage, sitôt dans l'espace, le soleil s'en chargera. Le cylindre comprenant l'habitable et la chambre des machines a ses parois extérieures noircies sur une moitié, pour absorber les radiations calorifiques ; sur l'autre moitié, le magnalium, à nu et poli comme un miroir, les renvoie. Il sera donc facile de maintenir dans les deux pièces une température convenable, en tournant vers le soleil une portion plus ou moins grande de la surface noircie, à l'aide du servomoteur d'orientation.

Je n'ennuierai pas le lecteur en rapportant ici tout l'entretien où furent discutées en termes techniques les possibilités exactes du nouvel appareil. L'ingénieur et Aurore s'en donnaient à cœur joie, couvrant de formules à la craie un tableau noir, dans le salon du chalet démontable. La comtesse semblait suivre les calculs avec facilité ; mais j'avoue que je n'y compris pas grand'chose. Voici ce que j'ai pu noter.

L'astronef pèse environ une tonne à vide, et deux tonnes et demie en ordre de marche, avec le plein de carburant dans les soutes, et trois passagers comptés ensemble pour 180 kilos. Quant au moteur, un nouveau dispositif, « d'activation élec-

tronique », inventé par l'ingénieur Northwell, donne à l'*Ad Astra I* une énorme supériorité sur la M. G. 17 du premier raid Columbus-Cassis.

— En appliquant mon système, déclarait l'ingénieur, je suis parvenu, la température des gaz étant toujours de 5.000 degrés, à faire passer leur vitesse d'éjection, de 6.000 mètres par seconde à 12.000, ce qui, d'après la formule du travail $mv^2/2$, porte le rendement, non pas au double, mais bien au carré. Grâce à ce supplément d'énergie disponible, nous ne sommes plus, comme il y a deux ans, à la limite extrême des possibilités de réalisation. Au lieu du petit « zinc » d'apprentissage qu'était la M. G. 17, les ressources financières illimitées mises à ma disposition par M^{me} la comtesse m'ont permis d'établir l'astravion de grand raid. Nous disposons, avec l'*Ad Astra I*, d'une marge de sécurité considérable, qui réduira de beaucoup la durée du trajet interplanétaire. Ainsi, avec la M. G. 17, il n'eût été possible, visant la planète Mars, de lancer la fusée que pendant une dizaine de minutes, juste pour la soustraire à la gravitation terrestre, et il eût fallu la laisser ensuite courir sur son erre... continuer par la vitesse acquise... ce qui eût exigé une trentaine de jours de trajet. À cette heure, on peut, une fois opéré « l'arrachement » initial, maintenir

le moteur en marche pendant vingt minutes encore, à l'accélération 5 G, ce qui réduit à douze jours la durée du voyage Terre-Mars... Il en résulte aussi des facilités nouvelles d'atterrissage, supprimant l'emploi si délicat du parachute...

Les huit jours qui nous restent avant le départ vont permettre à Aurore de se familiariser avec l'*Ad Astra I*, et surtout de m'initier à la manœuvre, pour me mettre en état de la relayer et de prendre mon tour de quart. Puis, il faudra encore essayer la Fusée dans l'espace, voler une heure ou deux pour vérifier le bon fonctionnement de tous les organes, contrôler la dépense de carburant à tous les régimes, et éprouver la résistance des passagers à cet inquiétant « mal des espaces ».

On peut devenir passable chauffeur d'automobile sans rien connaître au fonctionnement théorique du moteur. Je n'avais pas besoin, heureusement, d'acquérir des notions approfondies de dynamique pour remplir mon rôle de mécanicien en second. Les périlleuses manœuvres du départ et de l'atterrissage étant réservées au chef-pilote, il suffit que je sois à même de surveiller la marche de l'appareil pendant les heures où Aurore prendra du repos.

Chaque jour, en général avant le lunch, qui avait lieu dans le cottage d'Uraniville, je m'exerçais avec elle et l'ingénieur, et je fus bientôt en état de répondre à leurs « colles » de façon satisfaisante. L'après-midi, je subissais un cours de triangulation, complété le soir par des exercices pratiques, sur Vénus ou Mars, dont il me fallait mesurer le diamètre apparent et calculer la parallaxe et la distance.

Au coucher du soleil, on regagnait le yacht, et après le dîner on se réunissait dans le salon de musique, avec la comtesse, l'inévitable secrétaire miss Lat, personnage muet égrenant son chapelet bouddhique, l'ingénieur, le capitaine et parfois Mr. Holborn, pour causer ou écouter la T.S.F.

Dès le second soir, l'entretien roula sur la planète qui serait le but du voyage. À la prière de M^{me} Simodzuki, l'ingénieur Northwell mit au point la question en ces termes :

— La Lune a toujours été considérée, vu sa proximité, comme la première étape d'un raid extra-terrestre. Mais elle est à éliminer, pour nous qui disposons des moyens matériels d'aller plus loin. La Lune est un astre mort. Pas d'atmosphère, c'est scientifiquement démontré. Aucun avenir de

colonisation. Et il est étrange qu'un metteur en scène de cinéma ait osé, en 1930, nous montrer les personnages du film *Une femme sur la Lune*, s'y baladant sans le moindre masque respiratoire, comme sur la terre. C'est abuser de la crédulité du public et négliger les règles les plus élémentaires de la vraisemblance.

« Laissons donc la Lune de côté.

« Vient ensuite Vénus. Vénus est la sœur jumelle, la réplique de la Terre. Des années de neuf mois, voilà la seule différence un peu importante. Même grosseur à très peu près, même durée de rotation diurne, une atmosphère au moins aussi importante que la nôtre, et sans doute plus chargée de vapeur d'eau, ce qui tempère la chaleur plus forte due à une proximité plus grande du soleil.

« Vénus serait donc une planète de colonisation tout indiquée. Mais, pour notre premier voyage de reconnaissance, impossible de songer à Vénus. Son éloignement actuel l'interdit. Elle est en train de graviter de l'autre côté du Soleil et, par suite du décalage entre sa vitesse de translation et celle de la Terre, elle ne repassera que dans une quinzaine de mois à une proximité suffisante pour permettre le voyage : 42 millions de kilomètres.

« Reste Mars, qui se trouve actuellement à 52 millions, distance encore acceptable pour nos moyens d'action...

— Oui, mais douze jours de trajet ! objecta Aurore. C'est bien long.

— Attendez, ma chère, sourit la comtesse. L'ingénieur a mieux à nous offrir.

Northwell reprit :

— Par une heureuse coïncidence, nous avons également, beaucoup plus près, ces jours-ci, et dans la même direction approximative, un autre petit monde, moins connu, moins important, mais pas si négligeable que cela pour des colonisateurs : la petite planète Éros. Bien que classé comme astéroïde, Éros n'en a pas moins 4 ou 500 kilomètres de diamètre, ce qui donne une superficie deux fois égale à celle de la France. On peut y loger pas mal de monde. Pour nous comme pour les astronomes, Éros est la plus intéressante des petites planètes, en ce que son orbite très elliptique chevauche sur celle de Mars et l'amène plus près de la Terre que tous les autres corps célestes, la Lune exceptée. Éros passera dans 12 jours à sa distance minima du soleil et de la Terre : 17 millions de kilomètres seulement... 40 fois environ la distance de la

Lune... trois fois moins loin que Mars, soit un trajet de 4 jours.

« Il se peut, toutefois, il est à craindre, qu'Éros n'ait pas d'atmosphère... Mais encore ! ce n'est pas certain. On n'est pas plus renseigné là-dessus aujourd'hui que lors de sa découverte en 1898. Et les petites planètes ont déjà valu tant de surprises aux astronomes ! Ce sont des corps si mystérieux, qui soulèvent tant de problèmes, qui posent de si troublantes questions !

« Il existe plusieurs milliers de petites planètes, une poussière d'astres qui circulent en majorité dans une zone restreinte, jalonnant l'orbite de la planète qui *devrait*, d'après la loi dite de Bode, exister à la distance 2,5 entre Mars et Jupiter ; mais il y a aussi un certain nombre de ces astéroïdes qui suivent des ellipses divergentes, s'écartant les unes jusqu'au delà de Jupiter, ou s'approchant, comme Éros, plus près de la Terre que Mars.

« Des explications variées ont été proposées pour justifier cette répartition insolite. On a voulu voir dans ces corps les éléments destinés à former une planète lors de la constitution du système solaire et qui n'ont pas réussi, pour une cause quel-

conque (l'attraction perturbatrice de Jupiter ?), à s'agréger en un seul globe. Ou encore on a supposé que l'hypothétique planète existait jadis, mais que le choc d'une comète l'aurait fait éclater en fragments, dont les uns suivent encore à peu près l'orbite primitive, et dont les autres se sont dispersés à des distances variables et sur des trajectoires nouvelles. M. Émile Belot, enfin, le grand cosmologue, a émis la plus récente de ces théories : les petites planètes seraient de même formation que les comètes...

« En réalité, on ne sait rien, on « nage ». Un détail caractéristique et troublant épaissit encore le mystère : à savoir, l'éclat variable de ces petits astres. D'un jour à l'autre, et même d'une heure à la suivante, une petite planète varie de luminosité et passe de la 6^e grandeur, mettons, à la 8^e, comme si sa rotation venait de tourner vers nous un côté de pouvoir réflecteur moindre. Et la brusquerie de ces variations oblige à croire que ces astéroïdes sont, non pas des globes sphéroïdaux comme la terre et les autres planètes, mais bien des polyèdres, des blocs irréguliers, avec des angles, des cassures, des faces brillantes et d'autres sombres.

« À elle seule, cette énigme mériterait d'y aller voir...

La comtesse l'interrompt.

— C'est entendu, mon cher Northwell. Mais, ne considérant que l'intérêt de notre croisière, le fait est qu'Éros va se trouver, entre le 15 et le 25, approximativement dans notre ligne de vol. En partant dans six jours, le 18, nous aurons la possibilité, au bout de quatre jours de route, de débarquer sur ce petit monde, si nous constatons que, pour une cause ou pour une autre, il serait insoutenable de subir toute la durée du trajet jusqu'à Mars.

— Ce qui est malheureusement trop possible, prononça ma femme, d'un air soucieux. Et il ne s'agit pas que d'air respirable et de vivres. Il faut savoir jusqu'à quel point nos organismes s'adapteront aux conditions exceptionnelles que leur impose le voyage dans un astronef. Je doute que des êtres humains soient capables de supporter pendant douze jours l'absence totale de gravitation.

— Expliquez-vous, Aurore, reprit la comtesse. Vous m'avez déjà parlé de cela et j'y ai réfléchi depuis, mais je ne saisis pas bien. Tant que nous ne sommes pas entrés dans la sphère d'attraction

d'une autre planète, nous subissons la gravitation de la Terre, il me semble ?

— Non, madame. Et c'est précisément l'erreur que commettait Jules Verne dans son immortel roman *De la Terre à la Lune*, lorsqu'il situe la perte de pesanteur des passagers aux abords uniquement de la « zone neutre », c'est-à-dire dans les parages où l'attraction de la Terre contrebalance celle de la Lune. Non, c'est tout le temps de leur trajet que Barbicane et ses deux amis n'eussent plus rien pesé... à condition que le lancement brutal de l'obus par la Columbiad ne les eût pas pulvérisés, comme c'était infaillible... Seconde erreur, disons-le en passant, de ce précurseur scientifique, qui a été pour une fois mal inspiré, en adoptant le canon comme mode d'envol. L'amortisseur à eau et à ressorts qu'il imagine ayant une course de quelque trente centimètres, ne pouvait remédier à rien ; il eût fallu le faire agir sur plusieurs dizaines de kilomètres.

« Mais, revenons-en à notre perte de poids. Tant que le moteur fonctionne, accélérant la vitesse de la fusée, il se passe le même phénomène que pendant un démarrage rapide du Métro... ou, mieux, d'un ascenseur en montée : les voyageurs ont la

sensation de peser plus que leur poids normal. Mais lorsque l'accélération est devenue suffisante pour arracher l'appareil à l'emprise de la gravitation terrestre, et que, le moteur cessant de fonctionner, le véhicule, lancé, commence à courir sur son erre... eh bien, alors, la pesanteur cesse d'exister à l'intérieur de la fusée. Les passagers sont comme en chute libre ; ils ne se sentent plus peser. Je me souviens de l'impression extrêmement pénible que j'en ai éprouvée pendant les quelques heures de mon raid, il y a deux ans. C'est ce que j'appelle, par analogie avec le mal de mer, le mal des espaces. Or, c'est en vol seulement que peut être appréciée la résistance de chacun à ce mal. Moi, je suis renseignée sur la mienne. J'estime que je tiendrais quatre jours et plus, l'accoutumance aidant. Mais vous, madame ; mais mon mari... C'est pourquoi j'estime qu'il y a nécessité absolue de faire un ou deux essais avant le départ...

La comtesse s'y résigna, mais avec peine. Par son inévitable publicité, une sortie dans l'espace risquait, en effet, de dévoiler brutalement le secret des préparatifs, et il convenait, pour ces essais, d'attendre le plus tard possible, jusqu'à l'avant-veille du départ.

Ce qu'il fallait craindre, à ce point de vue, ce n'était pas tant la traînée de feu laissée par les gaz de l'échappement : sa visibilité ne dépasserait guère une dizaine de secondes ; au bout de ce laps de temps, la fusée aurait acquis une vitesse de 300 mètres par seconde et serait déjà parvenue à 1.500 mètres d'altitude, de sorte qu'à moins de la tenir précisément dans le champ d'une jumelle, elle échapperait alors complètement aux regards. Le véritable danger était le bruit, un fracas épouvantable, plus fort que le tonnerre de vingt moteurs d'avion. On l'entendrait de toute l'île, chez les naturistes et jusqu'au phare situé à l'extrémité est, à 8 kilomètres d'Uraniville ; on l'entendrait en mer dans un rayon de 5 ou 6 milles, et voire même jusqu'à la côte des Maures.

Bien entendu, l'audition de ce bruit ne révélerait pas nécessairement qu'il s'agissait d'un envol d'astronef ; mais elle exciterait la curiosité publique alors que nous prenions par ailleurs tant de soin de la déjouer.

L'emplacement choisi par M^{me} Simodzuki pour y établir son camp d'Uraniville était à lui seul une première garantie de discrétion. Nulle part ailleurs que sur l'île du Levant, peut-être, dans toute la

France, on ne fût arrivé aussi facilement à empêcher l'accès de l'installation.

La brousse impénétrable formait, autour du plateau, la meilleure des clôtures. À moins de se frayer un chemin à la hache ou au sabre d'abordage, il était impossible de franchir la zone de brousse, large de plusieurs centaines de mètres, entourant la clairière. Les ajoncs épineux et surtout les tue-chèvres aux terribles dards ajoutaient leurs barbelés à l'enchevêtrement compact des bruyères arborescentes, des romarins et des cistes. En dehors du téléphérique, le seul chemin d'accès menant au nord vers le Petit-Avis et le camp naturaliste, était gardé jour et nuit par un matelot en armes, pris dans l'équipage du *Fusi-Yama*, où tous les hommes étaient des Japonais, loyaux serviteurs et dévoués à leur maîtresse.

Par mer, impossible également d'arriver à la calanque en suivant la côte. Au bas de la falaise à pic, ou revêtue elle aussi de brousse dense, les rochers littoraux formaient des éboulis infranchissables. Un seul moyen : à la nage, ou en barque. Mais en faisait bonne veille, sur le yacht, et la nuit venue, un projecteur explorait périodiquement les eaux avoisinantes.

Les pêcheurs du Lavandou eux-mêmes avaient dû se résigner depuis des mois à voir cette calanque transformée en un domaine privé où il leur était interdit de venir comme naguère s'abriter en cas de gros temps du nord, ou débarquer à l'occasion pour faire la bouillabaisse. Leur mécontentement s'était vite atténué, d'ailleurs, en présence de l'aubaine que leur valait le nouvel état de choses. Les gens de la milliardaire, en particulier depuis l'arrivée du yacht, leur achetaient leur pêche, à des prix miraculeux. Nonobstant les noms révolutionnaires de leurs barques : *Danton*, *Marat*, *Robespierre*, et leurs opinions politiques avancées, ils devinrent bientôt fanatiques de « M^{me} la Comtesse » et ne jurèrent plus que par elle.

Pour eux, la richissime étrangère était en train tout bonnement de se faire bâtir une villa pourvue de tout le confort moderne, et ce n'étaient certes pas leurs indiscretions qui pouvaient mettre les journalistes sur la piste de la vérité.

L'éveil était donné, cependant. Plusieurs fois par jour, de soi-disant promeneurs, voire de paisibles naturalistes bizarrement affublés de jumelles ou d'appareils photographiques, étaient arrêtés à la frontière du domaine, sur le sentier du Petit-Avis,

par la sentinelle de garde, qui leur faisait rebrousser chemin. D'autres observateurs, juchés sur les collines avoisinantes, tentaient de voir à la longue-vue ce qui se passait dans la clairière d'Uraniville, mais aucune de ces crêtes ne la dominait suffisamment pour permettre de plonger le regard par-dessus la lisière des pins.

D'autre part, les journaux et la T.S.F. nous montraient l'opinion publique plus chatouilleuse et plus inquiète chaque jour depuis notre départ de Paris. Loin de s'atténuer, l'émotion suscitée par le reportage d'Oscar Frémiet, allait croissant, dans la presse. À la suite du *Jour* et de l'*Intran*, les gazettes de toute nuance politique avaient entamé une campagne contre la fusée, arme de guerre. Les trouvailles de torpilles volantes se multipliaient, réelles ou imaginaires, sous les latitudes les plus variées. On prétendit même en avoir vu s'élever dans la nuit, çà et là. Les révélations se précisaient. On accusait successivement tous les États, grands et petits, d'avoir entrepris l'étude et la fabrication de ces engins terrifiants. Par suite de la méfiance réciproque des peuples, il régnait sur l'Europe une tension soudaine et générale.

En France même, quelques jours avaient suffi à secouer l'indifférence quasi anesthésique opposée depuis des années par le peuple à des menaces de guerre trop souvent renouvelées. Le frisson d'épouvante qui avait passé, en 1930-31, lors des révélations sur la prochaine guerre, publiées dans quelques journaux et dans *la Patrie Humaine*, de Victor Margueritte, se renouvelait, à cette occasion, encore plus intense. Tous les quotidiens contenaient des articles de ce genre :

« Déjà, avec des bombes élektron, lewisite, phosgène et autres, un millier de pilotes et deux ou trois centaines d'appareils aériens pouvaient suffire, en quelques heures, à anéantir les grands centres et obtenir la décision. Poussant les choses à l'extrême, on a pu dire qu'une quelconque république d'Andorre, menée par des agités et opérant par surprise, pouvait réduire à merci un grand peuple : la France, l'Allemagne ou l'Italie. Contre l'aviation et ses bombes incendiaires et à gaz, les armées permanentes, malgré tous leurs perfectionnements de motorisation et d'armes automatiques, sont une institution aussi vétuste, aussi périmée que ce le serait d'avoir pour toute défense contre des tanks et des mitrailleuses, un corps de

hallebardiers du Vatican, avec leurs costumes et leurs partuisanes dessinés par Michel-Ange.

« Aujourd'hui, quand l'arme nouvelle sera au point (ce ne sera pas long... et qui peut dire si ce n'est pas déjà réalisé, en un pays quelconque d'Europe, d'Asie ou d'Amérique ?) ; quand les deux ou trois milliers de fusées-torpilles seront construites et disposées sur leurs trépieds de lancement, garnies de carburant et d'explosif, il n'y aura même plus besoin d'un millier de pilotes résolus et dévoués. Il suffira d'une douzaine de mécanos, à la disposition d'un dictateur, demi-fou peut-être (et, qui sait, même ! d'un simple particulier, richissime et mégalomane !) pour que soit donné, en un moment de psychose, l'ordre fatal... Et, moins d'une demi-heure plus tard, les deux ou trois mille fusées-torpilles, en les supposant expédiées par l'imaginaire république d'Andorre à sa gigantesque rivale d'outre-océan, les États-Unis par exemple, arroseraient New-York, Chicago, Philadelphie, San Francisco, la Nouvelle-Orléans, tous les grands centres... Un cataclysme adapté à l'échelle du progrès moderne qui, dans les quelques années nous séparant de la guerre 1914-18, a fait plus de chemin que dans le XIX^e siècle tout entier ; un cataclysme sans précédent dans l'histoire de l'huma-

nité, annihilerait en une heure les ressources d'un pays de 120 millions d'habitants et la moitié de sa population urbaine... »

Cette effervescence de l'opinion était aussi fâcheuse que possible pour nous. On pouvait s'attendre à ce que les journalistes rebutés dans leurs tentatives contre le secret entourant Uraniville, la missent à profit pour se venger, en réclamant une enquête, ou voire même en alertant la Marine.

Déjà, le 13 avril, des journaux de la région provençale, suivis le 14 par ceux de Paris, publiaient des échos de ce genre :

« L'ÎLE MYSTÉRIEUSE. – Il serait peut-être curieux de savoir ce que dissimulent au juste certaines installations de riches étrangers (ou étrangères) qui, non contents d'acquérir une partie du territoire national et de s'y pourvoir d'une station de T.S.F. privée, s'y enclosent comme dans un fief gardé par des matelots armés. Il est certes légitime de prétendre avoir la paix chez soi, mais la Presse a des devoirs d'information, et nous n'avons pas l'intention d'y faillir, pour notre part. Un tel désir de secret autorise toutes les suppositions. Que se passe-t-il derrière ce barrage terrestre et maritime ? Qui sait si un Néron au petit pied ne s'y

prépare pas quelque fête grandiosement destructrice, dont la science actuelle peut fournir les moyens au premier venu suffisamment nanti de pécunes. Si vraiment M. X. (ou M^{me} Z.) n'a rien à cacher de répréhensible, il (ou elle) ne manquera pas d'accorder une interview à notre prochain envoyé. »

Enfin, le 15, *Le Grand Varois* parlait d'une sensationnelle affaire d'espionnage, toute prête à éclater. Elle se rattachait à une autre, de propagande bolcheviste, qui venait d'occasionner plusieurs arrestations à l'Arsenal de Toulon. Finalement, le journal se demandait s'il n'y aurait pas corrélation entre ces deux scandales et ce qu'il appelait « l'intolérable mystère d'une île provençale »...

IX

Baptême de l'espace

Le 16, à 10 heures du matin, l'*Ad Astra I* fut sorti de son hangar et amené sur son châssis au centre de l'esplanade. Nous embarquâmes tous trois, la comtesse, puis moi et enfin Aurore, par le trou d'homme donnant accès à l'habitacle. Mais, cette fois, il convenait d'être tous réunis, et, le panneau refermé, nous descendîmes dans la chambre des machines.

Crûment éclairée par des ampoules à nu, la cellule de métal résonnait sous les pas et au moindre attouchement. Trois petits matelas, parallèles, occupaient le plancher.

— Veuillez vous étendre, ordonna Aurore... Vous là, madame, et toi ici, Gaston.

Elle-même prit la dernière place, devant le tableau de bord où s'alignaient, sous des cadrans et des lampes de contrôle, les leviers à poignée d'ébonite que j'avais appris à connaître.

La comtesse demanda :

— Quel est le programme de cette première sortie, ... capitaine ?

— Voici, madame, répondit Aurore. Sortir de l'atmosphère à l'accélération 2 G, et continuer pendant cinq minutes à 3 G, jusqu'à 1.500 ou 2.000 kilomètres d'altitude. Pendant ce temps, nous aurons l'impression de peser d'abord deux, puis trois fois notre poids habituel. Ce ne sera qu'un peu gênant. L'épreuve réellement pénible viendra en second lieu, avec le mal des espaces, lorsque je laisserai l'appareil courir sur son erre... en chute libre. Si tout va bien, si personne n'est trop gravement incommodé, je ferai ensuite des essais de communication radiophonique avec Uraniville, et, comme nous aurons pris du retard sur la rotation de la terre et dévié dans l'ouest, nous reviendrons en vol plané au zénith du Levant, pour atterrir. En tout, nous resterons partis une heure... Attention. Vous y êtes ? Bien calés sur vos matelas ?... Je donne les gaz. Dans trois secondes je mettrai l'allumage. Une... deux...

Démarrage vertical, en foudre... Écrasé sous mon propre poids, perdu dans l'échappement furieux de cent locomotives lâchant leur vapeur en

grand... au centre d'un interminable coup de tonnerre. L'astronef tremblait sous la poussée des milliers de chevaux-vapeur qui l'accéléraient vers le zénith. On eût dit que le moteur rugissait dans mes oreilles mêmes. Il y eut une reprise, plus violente encore ; la sensation d'écrasement augmenta. Je n'avais pas fermé les yeux. La stabilité du spectacle que je contemplais me stupéfiait. Aucune impression de mouvement, pas la plus légère oscillation ne décelait la montée fulgurante : rien que cette pesanteur démesurée. Je tournais le dos à la comtesse, mais je voyais ma femme incrustée en quelque sorte dans son matelas. Les mains sur les leviers, il lui fallut un effort visible pour avancer la tête jusqu'aux oculaires du périscope. Au cadran du chronomètre, l'aiguille des secondes sautillait, par saccades, avec une lenteur infinie. Du fond de mon écrasement, je la suivais du regard, sans pensée, attendant la délivrance promise... Encore deux minutes... Ce titanesque grondement de tonnerre m'avait-il rendu sourd à tout jamais ?... Encore une... Encore dix secondes... cinq...

Sous les doigts d'Aurore, la manette de l'allumage se releva, puis l'admission des gaz. Le tonnerre du moteur se tut, laissant un silence subit, angoissant.

Je vis remuer les lèvres de ma femme, mais sa voix ne me parvint pas. Le brutal renversement de mes sensations accaparait ma conscience : dans un éperdument, je crus que le matelas se dérobaît sous moi.

— Nous tombons ! m'écriai-je.

Et j'eus un sursaut qui me souleva, positivement. Je flottai au-dessus de ma couchette, comme par un phénomène de lévitation spirite.

Aurore parla de nouveau. Et, cette fois, j'entendis :

— Ne bougez pas ! Nous sommes en chute libre. La pesanteur terrestre a cessé d'agir sur nous. Un mouvement inconsideré risque de vous projeter contre les parois.

Un malaise m'envahissait : cette constriction et ce vide dans la poitrine que l'on éprouve dans une cage d'ascenseur qui se dérobe sous vous, lors d'un démarrage en descente rapide. Mais la sensation se prolongeait indéfiniment, avec un fâcheux début de nausée.

Derrière moi, la comtesse haletait. Je me retournai. Elle était très pâle.

Avec sollicitude, Aurore l'interrogea :

— Vous souffrez, madame ?

— Oh, je vais m'habituer, j'espère, répondit ma voisine entre ses dents serrées, avec un pli volontaire du front. Ne vous occupez pas de moi.

— Fermez les yeux, tâchez de vous laisser aller. Si cela s'aggrave, prévenez-moi... Et, toi, Gaston, c'est supportable ?

— Oui, suffisamment jusqu'ici.

— Bien. Profitons des minutes qui nous restent... Doucement. Retiens-toi à ton cadre, et approche-toi de moi, pour regarder au périscope.

Je n'y mis pas encore assez de prudence, car, emporté par la contraction de mes muscles, j'allai donner de la tête contre l'épaule d'Aurore. Finalement, je réussis à appliquer les yeux aux oculaires, et le champ de l'espace extérieur, loin au-dessous de la fusée, m'apparut.

— Un énorme paysage d'avion ! m'exclamai-je, sans réfléchir.

— Oui, mais il y a une différence. Nous sommes à plus de quinze cents kilomètres d'altitude. On distingue la sphéricité de la terre !

C'était exact. En avion, la terre, à quelques kilomètres au-dessous, se creuse toujours dans la

cuvette de l'horizon. Ici, elle s'éloignait assez pour devenir la terre planétaire, bombée par le centre. Au lieu du développement cartographique d'une simple vallée ou d'un département, c'était ici tout un grand morceau d'Europe et de Méditerranée qui s'étalait, dans un recul prodigieux... un cercle bordé par les côtes de Provence et de Languedoc, la Corse, les Baléares, la Catalogne, les cimes neigeuses des Pyrénées... L'Île du Levant était déjà loin dans l'est de notre à-plomb.

Mais le simple effort intellectuel de regarder accroissait mon malaise. Pour éviter la nausée complète, je dus interrompre cet examen et m'étendre à nouveau sur ma couchette, où je m'abandonnai, les yeux fermés. J'entendis vaguement Aurore circuler dans la chambre des machines, échanger des répliques par T.S.F. avec le poste d'Uraniville, monter à l'habitable...

Des minutes coulèrent... je glissai à l'inconscience...

Soudain, la voix d'Aurore, toute proche, me réveilla :

— Attention ! M^{me} Simodzuki a perdu connaissance. Sa respiration s'est arrêtée, son cœur bat à peine. Son organisme ne tolère pas le mal des es-

paces... Il nous faut redescendre, Gaston. Soutiens-la sur son cadre, pendant que je mets en marche pour l'atterrissage ; nous allons repeser.

Le tonnerre du moteur, mais moins fort que précédemment ; la sensation d'être à nouveau lourd « regarnit » mes membres, abolissant l'affreux malaise, m'appliquant sur ma couchette ; je retrouvai ma respiration régulière. Puis l'astronef s'inclina pour regagner, en vol plané, le zénith d'Uraniville. Accroché d'une main à un anneau de la paroi, je retenais de l'autre la comtesse, inerte, l'empêchant de rouler dans la cabine... Le moteur stoppa une minute... reprit par brefs intervalles... l'appareil se redressa...

Quand il se posa sur le sol de l'esplanade, M^{me} Simodzuki était toujours sans connaissance. Il fallut que l'ingénieur Northwell, apparu au trou d'homme dès l'ouverture du panneau, m'aidât, avec deux mécaniciens, à la sortir et à la descendre par l'échelle extérieure, pour la transporter sur un divan du chalet.

Miss Lat se trouvait là, par bonheur. À défaut de médecin, elle possédait ses diplômes d'infirmière, et il lui fut possible de soigner scientifiquement sa

maîtresse. Mais elle ne mit pas moins de deux heures à la ranimer.

Tout en pratiquant la respiration artificielle sur sa patiente et lui administrant des piqûres de caféine, miss Lat adressa en anglais quelques phrases à Aurore, sur un ton de reproche. C'était un verdict, que ma femme me résuma : une nouvelle aventure du même genre serait fatale à la comtesse, en provoquant un arrêt du cœur par inhibition réflexe du grand sympathique. C'était miracle qu'elle en fût réchappée cette fois-ci.

Quand M^{me} Simodzuki eut recouvré ses sens, elle pressentit bientôt la vérité, à l'expression de nos visages. Avec angoisse, elle interrogea Aurore. Celle-ci hésitait à parler. Mais la secrétaire, en dix mots nets et incisifs, la renseigna.

En silence, la comtesse promena autour d'elle un regard d'une désolation infinie, et, se roidissant, héroïque, pour refouler ses larmes :

— C'est bien, mes amis. Vous partirez sans moi... À vous de voir s'il est utile de me remplacer par un autre passager. Je vous donne carte blanche... Pour l'instant, laissez-moi seule avec Lat, je vous prie. Je vais essayer de prendre un peu de repos.

X

Le remplaçant

Dans l'après-midi, la comtesse put regagner le yacht, mais nous restâmes à terre jusqu'à 18 heures, suivant notre programme de travail. L'offre de nous accompagner dans la fusée, qu'Aurore fit à l'ingénieur Northwell, ne parut guère le séduire, et elle n'insista pas. Nous étions dans notre cabine, attendant la cloche du dîner, quand un matelot frappa à la porte.

— Madame Delvart, c'est un journaliste parisien, qui vient d'arriver en canot à moteur. Il affirme vous connaître, et voici un pli de sa part.

Ça y est ! Évidemment le jeune phénomène, qui nous a repérés...

Aurore s'approcha de moi pour me mettre sous les yeux le texte du billet, tout en lisant elle-même :

« Chère petite tante Rette,

Je t'avais prévenue que je viendrais au bon moment te rappeler ta promesse de m'emmener comme mécano si tu reprenais du service dans l'astronautique. Or, j'ai pu contempler, ce matin, du camp naturiste où je suis par hasard en villégiature, le superbe feu d'artifice tiré par la fusée que tu pilotais. Donc, le grand jour approche. Donc aussi, c'est l'heure de t'exécuter. Si tu ne pars pas avec moi, tu ne partiras pas, sois-en assurée. En tout cas, tu as un intérêt crucial à me recevoir, pour causer un peu.

Présente mes meilleures amitiés à tonton Gaston, et crois-moi plus que jamais

Ton neveu respectueux et dévoué

Scar. »

— C'est bien. Vous pouvez introduire ce monsieur, dit calmement Aurore au matelot.

Et celui-ci sortit pour exécuter la mission.

J'étais abasourdi.

— Du chantage ! rien que cela ! Il va fort, notre neveu !... Comment a-t-il pu savoir... ?

Ma femme restait pensive et sans indignation. Elle murmura :

— Au fait, pourquoi pas ? À défaut de Northwell, nous ne pourrions trouver de meilleure recrue que ce jeune débrouillard, pour occuper la place de M^{me} Simodzuki...

— Comment ! Tu emmènerais ce morveux ! Tu lui céderais, alors qu'il cherche à nous intimider ?

— C'est là un détail. Le fait est que nous n'avons guère le loisir de chercher quelqu'un d'autre, pour compléter notre équipage... Et d'ailleurs, si je ne l'emmenais pas ? Il arriverait sûrement, comme il nous en menace, à empêcher notre départ, dans les circonstances actuelles...

Elle ne se trompait pas. Lorsque le jeune phénomène eut été introduit dans la cabine, il avoua sans détour que ses dispositions étaient prises, au cas où nous refuserions de l'emmener. Avec un sourire de gosse qui prépare un bon tour il nous dit :

— Vous êtes renseignés sur l'état de l'opinion publique... et elle a des raisons pour être plus montée encore à Toulon qu'à Paris. La Marine, de plus, est obsédée par une grave affaire d'espionnage. Elle n'hésiterait pas à y rattacher vos expériences, si on lui signalait leur nature, et vous seriez bel et bien mis dans l'impossibilité de les

poursuivre. Ce qui serait peut-être fort heureux pour vous, car vous ne savez pas, vous ne pouvez pas vous imaginer à quels périls matériels vous vous exposeriez, à prétendre désormais partir sans moi. Vous avez des ennemis que vous ne soupçonnez pas. Je vous préserverai d'eux.

Et comme je ricanais, incrédule, il reprit avec une apparente conviction :

— Je te jure, Tonton, que je parle sérieusement. À coup sûr, c'est avant tout parce que j'ai le plus grand désir de partir... de m'octroyer un reportage ultra-sensationnel, que je suis venu m'imposer à vous ; mais ce n'est pas ma seule raison : en vous accompagnant, je le répète, je vous préserve d'un danger plus terrible que la simple menace d'une arrestation...

— Qui ne serait pas maintenue, tu le sais parfaitement...

— Je le sais. Mais l'appareil n'en serait pas moins mis sous séquestre, et votre départ raté... Alors, c'est dit, on m'enrôle ?

Je devançai la réponse d'Aurore.

— Oh, oh, mon ami ! Nous avons d'autres moyens de parer à ta tentative de chantage. Nous

pouvons, par exemple, te retenir à bord jusqu'à notre départ...

— Séquestration arbitraire ? Une sale histoire pour M^{me} la comtesse !... Si vous me retenez à bord, j'ai laissé à Toulon, en mains sûres, un pli cacheté qui sera transmis à l'Amirauté demain à huit heures. Et je n'ai pas besoin de vous dire ce qui s'ensuivrait... Au contraire, si vous me donnez votre parole de m'emmener, j'userai de votre T.S.F. pour lancer un radio, texte convenu signifiant que tout est franc ici. La lettre, de son côté, ne partira pas... Et c'est moi qui partirai avec vous.

J'étais furieux, à la fois outré de tant d'impudence et convaincu de la nécessité de céder. Aurore avait déjà pris son parti. Elle répliqua :

— Enfin, voyons, Scar, comment as-tu su ?

— Comment j'ai su ? Ça, je ne le dirai pas. Secret professionnel. Mais c'était élémentaire, pour un journaliste de ma trempe. Vous avez beau être enclos ici, gardés comme dans un camp retranché, vous n'êtes pas novices au point de croire qu'on peut empêcher un secret de filtrer quand on a un équipage de trente hommes, et des mécanos... Sans compter le va-et-vient des pêcheurs... Je

vous ai déjà fait comprendre que le métier de détective, c'est passionnant pour moi. Et il y a quatre jours que je suis arrivé au camp naturiste... Alors, c'est dit, Rette ? Tu m'emmènes ?

Dans une bouffée de colère, je lançai à ma femme :

— Comment oserait-on se fier à lui ? Il est bien capable de nous trahir...

Mais Aurore m'apaisa :

— Du moment que j'accepte de le prendre avec nous, Oscar n'a plus aucune raison de nous trahir. Nos intérêts deviennent les siens. Il tendra au contraire à faciliter notre départ... Oui, Scar, c'est dit, on t'emmène.

— Merci, chère petite tante ! s'écria joyeusement le gamin. Tu me comprends toi, au moins ; tu me rends justice... Je voudrais pouvoir t'expliquer, je t'expliquerai plus tard... À ce propos, il faudra que tu me donnes la permission, dans votre intérêt comme dans le mien, d'aller demain matin au camp naturiste.

Aurore parut ne pas remarquer qu'il rougissait, embarrassé, comme pris entre deux sentiments contradictoires.

— Bien, mon ami, tu agiras pour le mieux. Je te ferai remettre un sauf-conduit pour aller et revenir par le sentier du Petit-Avis.

— Well... Et à quand le départ ?

— Après-demain. Demain, vol d'une heure, pour expérimenter ta résistance au mal des espaces... Il importe donc que nous obtenions encore au moins deux jours de tranquillité.

— Ça va. Je peux vous en gagner trois ou quatre, pour ce qui est de la presse, en détournant provisoirement les soupçons. Je ne pense pas que la Marine soit plus renseignée.

— Eh bien, Scar, je vais te présenter tout de suite au capitaine, et tu lui remettras ton message, pour qu'il le fasse partir par radio. Puis nous verrons M^{me} Simodzuki. Tu dîneras avec nous, et tu coucheras à bord.

XI

L'inattendu

La matinée du 17 s'ouvrit sous un ciel nuageux, qui agaçait les nerfs. Dès 8 heures, profitant du launch qui menait à terre l'ingénieur Northwell et les mécaniciens, nous gagnâmes Uraniville, Aurore et moi. Oscar nous accompagnait.

J'ai déjà noté, à propos de la défense contre les intrus, qu'on pouvait, de là-haut, rejoindre par un chemin le port du Petit-Avis et le camp naturiste. Ce chemin, partant de derrière les hangars, s'enfonçait tout de suite dans la brousse ; 600 mètres plus loin, sur la crête où il rejoignait un autre sentier montant de Riou-Frey, se tenait le matelot de garde.

Ce fut par cette voie que le jeune journaliste se rendit au camp d'Héliopolis. Je lui donnai un pas de conduite jusqu'à la bifurcation. Quand la sentinelle eut vérifié son permis signé de la comtesse, je le laissai continuer seul et m'en revins à l'esplanade.

À 10 heures, la note d'orgue aérienne d'un ronflement de moteurs nous fit lever la tête : un hydravion de la Marine arrivait du nord-ouest, droit sur nous. Au-dessus de la clairière, il décrivit une boucle, comme pour inspecter les lieux. Il passa si bas que l'on distinguait les traits de l'observateur penché au bord de la carlingue, jumelles braquées. Puis il s'en retourna par où il était venu.

Cette circonstance aggrava encore l'énervement dû à l'atmosphère orageuse. Je me demandai si Oscar ne nous trahissait pas. Mais Aurore combattit cette supposition, et la mine du jeune homme lui-même, quand il reparut, un quart d'heure plus tard, bouleversé, montra bien qu'il était aussi inquiet que nous, et désireux de voir le départ s'effectuer sans entrave.

Il nous annonça que des gendarmes venaient d'arriver au Petit-Avis.

Je m'efforçai de plaisanter :

— Des gendarmes ? Pourquoi donc ? Les naturalistes ont fait du scandale ?

— Non. Il doit s'agir de l'affaire d'espionnage. Un complice, peut-être, s'est réfugié au camp.

S'il prenait fantaisie à ces gendarmes d'explorer aussi Uraniville !... Jusqu'à midi, la peur nous tennaille, de les voir déboucher du sentier. L'air inerte est devenu complètement étouffant. On respire une véritable angoisse. Mais l'heure du lunch arrive sans que rien se soit produit.

Le vol d'essai est prévu pour 15 heures. De crainte d'un retour offensif de l'hydravion, la Fusée, en ordre de marche, trou d'homme ouvert, reste dans son hangar. On l'en tirera au dernier moment.

Les mécaniciens gagnent leur cantine, proche du téléphérique ; les matelots rentrent à bord ; nous allons au chalet, rejoindre M^{me} Simodzuki. Tout en mangeant sans appétit et écoutant les propos languissants, je considère par la fenêtre l'esplanade déserte, sous le ciel de plomb, et je remarque pour la première fois qu'un visiteur malintentionné pourrait, si la brousse n'était impénétrable de l'extérieur et si nous n'étions bien gardés, s'introduire dans le hangar de la fusée, en se glissant par le sentier de l'Avis, qui aboutit par derrière, où il y a une petite porte... Je me figure même, à un instant, voir une forme fugitive... Je dois être hagard. Aurore, placée en face de moi, me considère avec

inquiétude. Mais je lui tais ma vision et je secoue mon absurde hantise... Ce sont ces histoires d'espionnage et le temps qui me détraquent la cervelle...

À une heure et demie, l'orage éclate. Décision soudaine : on va en profiter pour avancer le vol, qui passera peut-être inaperçu dans la pluie et les roulements du tonnerre. L'ingénieur court à la cantine et tire de leur sieste les mécaniciens, qui arrivent au pas gymnastique sous les premières gouttes. En deux minutes, halée par son treuil électrique, la Fusée, sur son chariot de départ, se trouve à l'air libre, au centre de l'esplanade.

Adieux hâtifs, sous le début d'averse. Northwell nous serre la main :

— Bonne chance. À tantôt.

Miss Lat, qui craint l'eau comme une chatte, grille de se mettre à l'abri. La comtesse, émue comme s'il s'agissait d'un grand départ, donne l'accolade à Aurore. Ne pouvant participer à l'excursion, elle prendra sa revanche en assurant elle-même la liaison par radiotéléphonie avec l'appareil.

— Dans une quinzaine de minutes, Aurore, quand vous aurez arrêté le moteur mettez-vous à l'écoute.

Et à Oscar, pour qui elle s'est prise d'une soudaine affection, elle dit d'un ton enjoué qui cache mal son attendrissement :

— Soyez plus heureux que moi, avec le mal des espaces.

— Oh, je surmonterai, madame, n'ayez crainte. Un bon journaliste...

Et, comme impatient de prendre possession de l'engin, avec prestesse le jeune reporter escalada le premier l'échelle extérieure de la fusée et disparut par le trou d'homme.

À mon tour, je gravis les échelons et mon neveu m'aida à m'introduire dans l'habitacle, opération assez malaisée. À peine Aurore nous eut-elle rejoints qu'Oscar lui demanda, d'un ton où je crus discerner de l'inquiétude :

— On descend dans la chambre des machines, hein, Rette ?

— Oui, pour cette fois il s'agit de surveiller ta résistance au malaise...

Bizarre ! Cette réponse parut le soulager. Avait-il donc peur de la solitude ? Craignait-il de flancher ?

Mais je n'eus pas le temps de m'étonner. Aurore avait donné la lumière et revissé le hublot. Elle nous fit descendre par l'étroite écoulille et nous nous alignâmes tous trois sur les couchettes, comme lors du premier essai avec M^{me} Simodzuki.

— Prêts ?

— Prêts !

— Alors... go !

Déflagration en tonnerre du moteur... écrasement sous le poids fictif de l'accélération : je retrouve les sensations déjà familières. Les minutes passées dans le typhon du départ me semblent déjà moins longues que la première fois.

Enfin, le silence... et la perte de poids : la Fusée court sur son erre... Le malaise nauséeux commence. Ma femme interroge :

— Pas trop pénible, Scar ?

— Euh, non, pas trop... mais je suis encore tout étourdi...

Et il jette un long regard vers le panneau de l'habitacle.

Rassurée, Aurore coiffe le casque de la T.S.F. et « accroche » le poste d'Uraniville.

— Allô, madame, vous m'entendez ?... Oui, sans incidents... Oui, je vous écoute... Que dites-vous ? Répétez, je vous prie... C'est terrible !

Blême, sous la lumière crue des ampoules et les reflets blafards des tôles métalliques, Aurore consulte d'un coup d'œil le chronomètre et se tourne vers nous.

— Voilà, fait-elle d'une voix étranglée par l'émotion. Les gendarmes sont arrivés. Ils cherchent une espionne. On parlemente avec eux, mais la comtesse s'attend au pis. En tout cas, si nous redescendons au Levant, plus question de départ demain. Il nous faut prendre une décision immédiate. Je propose de partir tout de suite pour de bon !!

— Oui, oui, partons ! lancé-je d'enthousiasme.

— Et toi, Scar ?... Comment ! tu hésites ?

Pour un motif inconnu, Oscar flanche. Les yeux rivés sur le panneau de l'habitacle, il bégaye :

— Mais... mais pourquoi ne pas redescendre ailleurs qu'au Levant, dans un endroit désert quelconque ?

— Parce que, réplique Aurore impatientée, si nous redescendons n'importe où, nous ratons quand même le départ. Nous venons de dépenser du carburant ; il faudra encore freiner par le moteur, à l'atterrissage et une fois au sol il ne nous restera plus dans les soutes une provision suffisante pour effectuer le voyage complet jusqu'à Éros... Et où nous ravitailler ailleurs qu'au Levant ?... Non ! Nous sommes tous trois résolus à partir ; la moitié du lancement est effectuée, il suffit pour le compléter de remettre le moteur en marche sans perdre un instant.

À contre-cœur Oscar se rend. Quittant du regard le trou de l'écoutille, il prononce la formule traditionnelle des départs vers les aventures désespérées.

— À Dieu vat !

Très vite, Aurore nous avertit :

— Je vais remettre en marche, accélération 5 G, pendant un quart d'heure. Calez-vous bien dans vos cadres ; nous allons peser, encore plus que tantôt.

Puis, le doigt sur l'allumage, elle lança dans le micro :

— Allô, madame, c'est décidé. Nous prenons le départ définitif. Si la chose est encore possible, je tenterai de communiquer avec vous dans vingt minutes.

L'effroyable tonnerre du moteur, à plein régime... l'écrasement de l'accélération 5 G m'incrutant dans ma couchette avec mon poids quintuplé... Des minutes de semi-inconscience assourdie, étourdie, abandonnée au rugissement de l'élan qui s'exaspère et nous arrache un peu plus, chaque seconde, à la gravitation terrestre... Par coups d'œil intermittents, j'entrevois, profilé sur la paroi miroitante, le visage d'Aurore qui, sereine et tendue, surveillant le chronomètre, du fond de son écrasement tient les mains levées sur les régulateurs...

Et, brutal, le silence. Encore tout vertigineux, j'émerge du laminage, tout aussitôt remplacé par l'angoisse de la perte de poids...

Nous voilà en vol libre, définitivement soustraits à l'attraction terrestre lancés dans l'infini, vers la conquête d'un monde nouveau...

Mais je n'éprouve pas l'héroïque ivresse que je devrais ressentir. La nausée du mal des espaces est nuisible aux grands sentiments. Derrière mon dos,

j'entends Oscar qui retient ses soupirs lutte contre le malaise. Sur son matelas comme regonflé, ma femme vérifie le cap, déclenche les gyroscopes de stabilisation automatique, qui entonnent un léger ronronnement continu, puis « attaque » le poste d'Uraniville, proclamant, triomphale :

— Allô, madame... Nous vous saluons. Tout va bien à bord. Nous faisons route vers Éros. Altitude : 58.000 kilomètres. Vitesse : 48 kilomètres-seconde.

Cette fois, le haut-parleur est branché, et la voix de la comtesse résonne dans la cabine :

— Allô, chers amis, mon cœur et mon esprit vous accompagnent !... Ici, les gendarmes ont perquisitionné dans les hangars et dans le chalet. Northwell est arrêté. Lat a réussi à me téléphoner : je suis accusée de recéler une espionne dangereuse, une envoyée des Soviets, qui serait venue ici, du camp naturiste, ce matin... Ah ! ils ont trouvé la station de T.S.F. ; ils entrent ; je suis...

La voix se tait, brusquement coupée. Mais un autre bruit, un bruit confus et d'abord incompréhensible qui s'est mêlé à elle depuis quelques instants, révèle enfin sa nature, dans le silence. C'est un remue-ménage dans la chambre supérieure.

Des coups heurtent les parois et le plancher de l'habitable ; on dirait que quelqu'un, rendu maladroït par le manque de pesanteur, se démène là-haut !

Figée de stupeur, Aurore a levé la tête. Je regarde Oscar, qui s'est dressé, l'œil au panneau de communication... Il sait qui est là-haut ! Et cela explique sa conduite étrange de tout à l'heure !

D'un bond de clown, il jaillit vers l'échelle, cramponné aux barreaux, plus pour enrayer son élan que pour se hisser, tandis qu'à l'ouverture apparaît un visage de femme... un visage de blonde aux traits accusés mais fins, semés de taches de son, aux yeux étrangement clairs de mystique, derrière des lunettes à mince monture d'or... Ida Miounof !... Elle glapit, avec un fort accent étranger :

— Vous n'avez pas le droit !... Je vous interdis de m'emmener... Je suis attendue, j'ai une mission urgente à remplir. J'exige que vous me déposiez à terre !

Le premier instant de surprise passé, Aurore s'était ressaisie. Avec un altier sang-froid, elle fit face à l'intruse et riposta :

— D'abord, mademoiselle, je suis pilote ici et capitaine ; c'est moi qui commande à bord de cet astronef. C'est moi qui attends de vous une explication. Vous vous êtes introduite ici par fraude, et dans quel dessein ? Votre présence inattendue et injustifiée risque de compromettre le succès de notre voyage et de nous mettre tous en péril... Oui, ne fût-ce que par la surcharge de votre poids : tout est calculé à un kilo près... Mais tant pis pour vous ; votre sort est lié au nôtre désormais. Il ne fallait pas venir.

Le visage aux lunettes d'or, qui s'était écarté une seconde pour livrer passage à Oscar, réobstrua l'ouverture, haletant de fureur et d'un début de malaise. On perçut un : « Voyons, Ida ! Je vous en prie ! » chuchoté mais que la sonorité des parois métalliques apporta jusqu'à nous. Et une main masculine passée au cou de l'énergumène s'efforça de l'entraîner en arrière. Cette violence acheva de l'affoler. Elle se cramponna d'une main au bord de la trappe et de l'autre pointa un revolver sur ma femme, en hurlant, hystérique :

— Je vous ordonne !... Je vous ordonne !...

Je m'élançai. Mais Oscar avait réussi enfin à écarter de l'écouille la démente. On entendit

l'arme, arrachée à son poing, cogner contre la cloison.

Durant cette scène de cauchemar, seule Aurore avait gardé son calme. Elle lança un avertissement :

— Attention à ce pistolet ! Il suffirait d'une balle partant au hasard pour crever les parois et nous vider de notre air en deux minutes.

Je franchis la trappe afin de prêter main-forte. Mais il n'en était plus besoin. Entre les bras du jeune reporter, la donzelle étouffait de rage et grinçait des dents, mais elle était maîtrisée et ne se débattait plus qu'à peine.

Je bouillonnais, mais cette vue me déconcerta. Situation grotesque et tragique : nous étions à trois, presque nez à nez, dans ce minuscule habitacle, sur un mètre carré de plancher. L'apostrophe cinglante que je m'apprêtais à lancer se mua en simple reproche :

— Mais nom d'un chien, Scar ! Quelle fichue idée tu as eue de nous imposer cette maboule de passagère clandestine... qui refuse de l'être, à peine partie !

Très embarrassé, mon neveu n'en menait pas large.

— Mais, tonton, il ne s'agissait pas de départ ! Elle ne se serait même pas trouvée au bord, pour le vol d'essai prévu, s'il avait eu lieu à 15 heures... Et puis, tu sais, c'est ma fiancée, Ida Miounof... Je t'expliquerai plus tard... Allons bon ! voilà qu'elle se trouve mal !

Une réaction se produisait, chez Ida. Le mal des espaces agissait sur elle avec d'autant plus de violence que sa crise de fureur l'avait épuisée. Son exaltation tombée, un sanglot convulsif lui agita la poitrine : larmoyante soudain, elle bégaya quelques mots, réclamant de l'air, et s'abandonna, inerte. Fardeau sans poids, Oscar l'appliqua, plus qu'il ne la déposa, sur la couchette inférieure. Lui-même tirait péniblement sa respiration, et, sans plus de vergogne, il s'allongea sur les caissons. Quant à moi, le cœur me tournait, je me sentais un immense désir de repos. Ce n'était plus le moment des hostilités ; une trêve s'imposait.

Aurore surgit de l'écoutille. Elle était pâle, mais se dominait merveilleusement.

— Quelle ironie ! fit-elle avec un sourire amer. Nous sommes les pionniers d'une œuvre de paix,

et nous inaugurons le voyage par une dispute !... Mais ce n'est pas l'heure des reproches, ni même des explications. Clandestine ou non, Ida Miounof est une passagère de l'*Ad Astra*... Oscar, tu vas rester avec elle et la soigner, si tu en es capable. Surveiller la respiration. Au cas où le cœur faiblirait trop, une piqûre de caféine. Voici un nécessaire, seringue et ampoules. Tu sais t'en servir ? Du reste, je remonterai d'ici une heure, voir comment vous allez tous les deux.

— Merci, tante Rette, tu es bien gentille, répondit Oscar, d'une voix languissante. N'en veuille pas trop à Ida. Je t'expliquerai...

Sans mot dire, Aurore me fit descendre avec elle dans la salle des machines, où je m'installai sur l'un des cadres. Ah ! elle était loin, la lyrique aventure que j'avais imaginée ! Le mal des espaces (et nous en avions pour plus de cent heures !) me vidait le corps et les membres, me dissolvait dans une sorte de somnolence vertigineuse. Bien que ne pesant plus, le moindre geste me coûtait une énorme fatigue. Je sombrai vite dans une torpeur inerte où je ne percevais plus que les battements de mon cœur, scandant à des intervalles qui me

paraissaient démesurés, le ronron monotone des gyroscopes de stabilisation.

XII

Quatre jours d'astronef

Les efforts de ma femme pour tenir mon attention en éveil furent inutiles. Durant le premier jour, je ne lui fus d'aucune aide. Héroïque et sereine, domptant son malaise par une volonté inépuisable, elle assura seule la conduite de l'astronef.

Je la voyais, du fond de ma somnolence, aller et venir, surveiller les cadrans gradués, mettre en mouvement le servo-moteur, pour réchauffer la température qui avait baissé, en exposant davantage au soleil le côté noirci de l'appareil ; régler la régénération semi-automatique de l'air respirable et l'appoint d'oxygène frais ; regarder au périscope, effectuer des mesures micrométriques, noter ses observations sur le journal de bord... À un moment, elle s'en alla dans l'habitacle et me parut y rester indéfiniment... Reviendrait-elle ? N'allait pas s'assoupir, elle aussi, comme les deux autres, là-haut, qui ne remuaient plus... comme moi ? Et j'envisageai avec une étrange ataraxie ce qui se

passerait, si la fusée, privée de direction, manquait Éros et allait se perdre dans l'Infini... La mort m'était indifférente. Je voyais même quelque chose de sublime dans le sort qui m'attendait : voguer indéfiniment dans ce tombeau de métal devenu un astre vagabond... faisant sa partie dans l'harmonie sidérale que je me figurais entendre parmi le ronronnement des gyroscopes...

Mais l'organisme humain a des ressources d'adaptation insoupçonnées. Il s'accoutume aux circonstances les plus insolites.

De longues heures plus tard, je fus rappelé à la vie par la conscience d'une sorte de chaleur lumineuse et revigorante. Aurore venait de me faire boire quelques gouttes de cognac. Penchée sur moi, les traits tirés de fatigue, elle me souriait affectueusement.

— Mieux, mon chéri ?... Oui, je vois, la crise est surmontée. Tu n'as pas trop souffert ?

— Non, pas du tout. J'étais plutôt anéanti... comme intoxiqué... Mais toi ? Il y a combien d'heures que tu veilles ? Quelle heure est-il ? Quel jour ? As-tu des nouvelles du Levant ?

— Nous sommes au 18 avril, 12 heures. Il y a 22 heures et demie que nous avons pris le départ.

Plus rien reçu par la radio. Depuis l'arrestation de M^{me} Simodzuki, le poste du Levant a cessé d'émettre, et c'est le seul de la terre dont les ondes ultra-courtes et dirigées à notre intention, puissent nous atteindre.

Je baissai la voix :

— Et les autres, là-haut ?

— La Russe... car c'est une Russe, décidément... est fort malade, mais son cœur résiste et, malgré ses accès de prostration mentale, il n'y a rien à craindre pour elle, je pense. Oscar s'en tirera également, bien qu'il souffre beaucoup. Le pauvre garçon, très déprimé, m'a fait quelques confidences, d'où j'ai pu comprendre que nous avons en M^{lle} Miounof une espionne de première grandeur... c'est elle que les gendarmes venaient chercher au Levant... émissaire du Guépéou, et chargée, entre autres missions, de surprendre les secrets de notre appareil, pour le compte des Soviets. Elle semble avoir pris sur notre neveu un empire absolu. Il m'a avoué en pleurant et me demandant pardon, qu'il l'avait lui-même introduite à Uraniville... le matelot de garde a cru bénévolement que le permis était valable pour un couple... et cachée dans les buissons voisins du hangar de la

fusée, où elle s'est glissée subrepticement quelques minutes après midi, sitôt les mécaniciens partis au lunch. Elle comptait avoir jusqu'à 14 heures pour examiner la fusée en détail, mais, surprise par la soudaine arrivée de Northwell et de son équipe, elle n'a pas eu le temps de sortir de l'appareil, et s'est dissimulée, en sandwich entre les deux couchettes remontées contre la voûte. Oscar, se doutant de la chose, est entré le premier par le trou d'homme et l'a bien vite prévenue qu'il s'agissait d'un simple vol d'essai et qu'elle pouvait rester cachée... Elle lui reproche maintenant de l'avoir entraînée dans une aventure qui va la retenir un temps indéfini loin de ses chères occupations et lui attirer vraisemblablement la disgrâce de ses chefs. Il est bien ennuyé, notre neveu ! Mais nous avons moins sujet que lui encore de nous réjouir. C'est une fâcheuse compagnie que les circonstances nous ont infligée en cette petite personne, et je prévois que nous n'en avons pas fini avec elle.

— Bref, c'est la Femme Fatale, pour Oscar. Crois-tu donc qu'elle va l'être aussi pour nous ?

— Matériellement, non. Le supplément de poids qu'elle représente réduit notre rayon d'action et nous rendrait peut-être difficile d'atteindre Mars,

mais nous avons déjà décidé de ne pas dépasser Éros. La réserve d'air respirable est largement prévue, et la consommation jusqu'ici est inférieure au programme. Même sur Éros, s'il n'y a pas d'atmosphère, nous disposons de quinze jours d'oxygène pour les masques respiratoires...

— Et les vivres ?

— Oh, ils dureront plus que l'air.

— Alors, que crains-tu de cette femme ?

— Rien de précis ; mais j'ai l'intuition qu'elle nous causera de sérieux ennuis...

Je me sentais suffisamment valide pour prendre mon tour de quart et permettre à ma femme de se reposer. Je lui demandai ses instructions. Elles étaient simples. Pour le moment, l'astronef faisait route sans exiger aucune manœuvre. Sauf incident imprévu, mon rôle se bornerait à vérifier notre bonne marche, en relevant la position d'heure en heure. Et, avant de se coucher Aurore tint à me voir opérer.

— Montre-moi que tu as profité de mes leçons ! eut-elle la force de badiner.

Je me penchai au périscope...

La Terre ! Quelle étrange impression, de voir pour la première fois flotter dans l'espace infini le globe de la Terre, comme une simple planète ! L'image que j'avais sous les yeux ressemblait à une petite lune en premier quartier. Mais, avec le grossissement de la lunette, on distinguait le voile bleuté de l'atmosphère, les bandes nuageuses des tropiques, les mers vert-foncé, un continent, l'Asie, d'un jaune plus lumineux...

Refoulant ma torpeur mentale, j'effectuai l'observation. À l'aide de la vis micrométrique, j'amenai les fils en tangence aux deux bouts du diamètre terrestre, lus sur le vernier : $5' 10''$, effectuai le calcul de la parallaxe, et annonçai avec une fierté d'astronome improvisé :

— Distance : quatre millions 155.000 kilomètres... Sur 17 millions. Nous sommes au quart du trajet.

— Et notre vitesse ? Compare avec mon « point » noté il y a une heure et réfère-toi au barème que j'ai affiché là.

— C'était : $6' 4''$... Soit $54''$ de décroissance. Ce qui donne 42 kilomètres-seconde... C'est merveilleux de compter par kilomètres-seconde et par millions de kilomètres en un jour !

Aurore sourit.

— Merveilleux pour toi, pour nous, qui usons les premiers de ces vitesses nouvelles dans l'histoire de l'humanité. Mais c'est le progrès inévitable. L'auto, avec ses cent à l'heure, fait vingt fois la vitesse du simple piéton. Le record de l'hydravion : 600 à l'heure, représente 100 mètres par seconde. L'obus de la Bertha couvrait un kilomètre et demi par seconde. Nous allons donc trente fois plus vite. Mais ce n'est qu'une fois et demie la vitesse de la Terre sur son orbite. Les bolides atteignent 60 ou 80 kilomètres-seconde. Nous sommes passés de l'échelle des distances terrestres à l'échelle des distances interplanétaires ; il faut bien que les vitesses suivent la même progression... Dans quelques années, ce sera devenu aussi banal de compter par dizaines de kilomètres-seconde en navigation interplanétaire, que ce l'est aujourd'hui pour les aviateurs de compter par centaines de kilomètres à l'heure...

À 13 heures enfin, ma compagne consent à se coucher (se coucher ! c'est un leurre, dit-elle, quand on ne pèse pas ; mais l'habitude associe le sommeil à la position horizontale) et s'endort. Me voici seul à veiller, dans cet obus de magnalium.

Le bien-être passager procuré par le cognac s'est dissipé ; le mal des espaces me tourmente à nouveau. Par crainte de retomber dans ma léthargie, je monte à l'habitacle, afin de mesurer le diamètre d'Éros.

En débouchant de l'écouille, je vois, sur son cadre, la Russe endormie. Sans ses lunettes, elle a un air enfantin et naïf, avec ses taches de son et ses traits menus, comme réduits par la souffrance. Oscar, à côté d'elle, flotte en l'air, ne touchant à la banquette circulaire que par un coude. Une cuvette, entre eux, dénote suffisamment leur condition de malades... de pitoyables loques.

À la vue de l'espionne maléfique et de mon neveu, ce nigaud ! une velléité de rancune me traverse. Mais, sans compter que le mal des espaces nous a tous réduits à une sorte d'égalité, je sens trop bien, à cette heure, notre isolement loin de la terre. Entre les quatre passagers de la fusée, une indulgence réciproque s'impose, une fraternité d'humains exilés de leur planète, embarqués dans cette aventure qui m'inspire tout à coup une sorte d'effroi secret...

Mais occupons-nous d'Éros. Par le hublot, à l'œil nu, c'est une étoile de quatrième grandeur. À la lu-

nette, c'est un disque tout petit, très brillant... La mesure me donne moins que le nombre de secondes prévu au barème.

Je redescends, ou plutôt je repasse par la trappe, gêné par mon impondérabilité, flottant comme dans ces rêves où on « lévite » dans l'espace... ces rêves, à ce que j'ai lu, qui seraient une lointaine réminiscence atavique du temps où les ancêtres de l'homme vivaient dans les eaux, à l'état de poissons.

Mais je suis loin, ici, d'être heureux comme un poisson dans l'eau !

Dans la chambre des machines, Aurore repose paisiblement. Son cher visage atténue l'impression pénible que je ressens, d'être seul éveillé à bord.

Je remonte, une heure plus tard, et, surprise ! Cette fois-ci, le disque d'Éros est obscur, et je trouve plusieurs secondes d'arc en trop. Je suis décidément une mazette, en fait d'observations astronomiques !

L'effort que j'ai dû faire pour circuler m'a fatigué. Je me laisse aller rien que pour un instant... n'importe où, sur les caissons, et je ferme les yeux. Une sorte de fièvre teintée de pensées semi-délirantes. J'éprouve l'impression d'avoir pris une

drogue. Cela me rappelle la fois où j'ai expérimenté, avec le peintre Arbel, le hachich, et où j'avais l'illusion de voguer dans les espaces infinis. Je ne me doutais pas, alors, qu'un jour ce serait la réalité pure ! Et, ce ressouvenir aidant, je me figure que je rêve, que je continue cet ancien rêve de hachich...

— Gaston ! Tu dors ! Réveille-toi !

C'est Aurore qui me secoue. J'ai dormi, en effet, plus de six heures ! Elle ne m'adresse aucun reproche, mais je sens que j'ai commis une faute grave contre la discipline du bord. Le mal des espaces, oui ; mais je m'étais engagé à veiller. C'est comme si un officier de quart s'endormait sur sa passerelle, sous prétexte de mal de mer.

— Il serait temps de manger un peu, propose ma femme, qui avoue pourtant n'avoir aucun appétit.

Nous sommes au 18 avril, 20 heures... soit 30 heures depuis le départ. Notre lunch d'Urani-ville est loin. Mais la seule idée de nourriture m'écoeure. Par acquit de conscience, je m'efforce de grignoter une banane, mais je ne réussis pas à aller jusqu'au bout. Aurore également y renonce. C'est l'anorexie complète. Allons-nous ainsi jeûner quatre jours entiers ? La perte de poids perturbe singulièrement les fonctions organiques !

Et, tandis que ma femme reprend sa veille active, je retombe dans un état soporeux : mon attention se dérobe, fuit, s'évade en des rêves confus, une sorte de léger délire, qui ne serait pas désagréable sans le malaise respiratoire et la nausée, par à-coups...

Les heures passent, interminables et vagues.

Monotonie de ce voyage de quatre jours ! Cent heures ! Quatre jours et quatre heures !

L'auto, elle, nous met en contact avec le paysage qu'elle déchire et pourfend, et nous rend sensible sa fuite éperdue. En paquebot, en chemin de fer, même les yeux fermés, il y a le roulement du train, le battement des machines et la trépidation de l'hélice ; et dans une cabine d'avion, la chanson du moteur. On sent qu'on se déplace, qu'on approche du but.

Ici dans l'espace inhumain, dans le vide,... dans ces lacunes séparant les granules disséminés de matière que sont les planètes,... ici dans l'espace infini, sans repère, le déplacement de ce wagon, malgré sa vitesse inouïe, est aussi insensible pour ses passagers que pour les habitants de la Terre le double mouvement du globe sur son axe et autour du Soleil...

Ni jour ni nuit ; la lumière crue des lampes électriques, dans cet astronef plus étroit, inconfortable et désolant que le pire des sous-marins. Le temps s'est arrêté. Seuls, les chronomètres du bord affirment sa perdurance.

On sait qu'on se déplace, que le trajet s'effectue, que les minutes, les heures, ne s'écoulent pas en vain ; mais on ne le sent pas. C'est l'immobilité apparente et le silence de mort, sauf le ronron léger et continu des gyroscopes.

L'exultation que j'escomptais par avance, de l'envol surhumain vers un monde nouveau : littérature ! Il y a, en réalité, pour le voyageur interplanétaire, l'ennui démesuré, et le malaise, l'écœurement ou la léthargie du mal des espaces...

Devant mon apathie, mon entorpeurement, Aurore renonce à me confier les tours de quart convenus. Elle veille sans discontinuer... et sans fatigue, affirme-t-elle.

Le 19 et le 20, toujours même état chez moi et même situation là-haut, pour les deux malades. Seule, Aurore est parvenue à manger deux bananes et boire une tasse de thé.

Le 21, à une heure (encore treize heures !) grande nouvelle, qui me sort de mon apathie : Éros

n'est pas rond ! et il tourne de guingois sur son axe. C'est pour cela que mes essais de mesure, l'autre jour (et Aurore n'a pas été plus heureuse depuis) ne valaient rien : je prenais entre les fils du micromètre tantôt un grand diamètre et tantôt un petit.

Je fais l'effort de passer dans l'habitable, pour regarder au hublot. Mais nous sommes encore trop loin ; tout ce que je peux distinguer d'Éros, à la lunette, c'est la forme générale. On dirait un pépin de grenade, dont la partie taillée en coin est sombre, rugueuse et déchiquetée, et le bout en calotte sphérique rougeâtre et marqué d'un point brillant.

Un coup d'œil, en passant, aux malades. La Russe paraît souffrir moins. Notre visite a réveillé Oscar, qui descend avec nous dans la chambre des machines. Il s'affirme dispos ; mais, heureusement pour lui, la perte de poids le dispense de garder un équilibre qui est également stable en toutes positions ; sinon il flageolerait sur ses jambes. Et le mal des espaces rend à ce fier journaliste une timidité d'écolier. Arrivé en bas, il me prie d'excuser sa fiancée pour la scène violente de l'autre jour.

— Tu comprends, mon oncle, lorsque cette pauvre petite a entendu que l'essai d'une heure se transformait en grand raid interplanétaire, elle s'est affolée...

Mais je coupe :

— Oui, nous nous en sommes aperçus. Mais je suis au courant. C'est fini. N'insistons pas.

— Vous n'allez plus lui en reparler, ni toi ni Rette, j'espère, quand elle sera sur pied ? Elle est un peu vive...

— Puisqu'on te dit que la paix est conclue !

Et Aurore ajoute :

— Ce que j'attends d'elle, c'est qu'elle collabore loyalement avec nous à l'exploration d'Éros.

Pour montrer sa bonne volonté personnelle, Oscar resta en bas la plupart du temps, au cours de ces dernières heures, et s'intéressa à la marche de la fusée, sollicitant des explications, qu'il notait, sur la manœuvre des différents appareils, moteurs et autres.

L'approche de la délivrance secouait aussi ma torpeur. La Russe elle-même se ranimait, là-haut, mais refusait de quitter sa couchette. Elle me répondit d'un ton assez civil, lorsque je m'informai

de sa santé, en allant à l'habitacle, pour observer Éros.

Encore une heure. Encore 150.000 kilomètres. Vu à l'œil nu par le hublot de l'ogive, le mondicule vers lequel nous nous dirigeons offrait déjà une surface polygonale à peu près large comme un tiers de la pleine lune. À la lunette, on discernait la rotation de l'astre, qui amenait vers nous la partie en calotte sphérique. Au centre de cette étendue rougeâtre, Aurore me fit remarquer une pastille étincelante.

— On dirait du verre ou du métal... une ville, peut-être. C'est dans les environs de ce point que je vais nous poser.

Comme on voit beaucoup mieux par les hublots de l'ogive que par le périscopes, notre capitaine a laissé l'astronef courir sur son erre le plus longtemps possible avec sa pointe dirigée vers le but. Mais il faut maintenant lui présenter le culot, pour freiner. Le retournement complet s'effectue en cinq minutes, à l'aide du servo-moteur. C'est très curieux : on voit changer l'inclinaison des parois, comme dans un virage de train ou d'avion, mais on ne le sent pas, puisqu'on pose sans peser à l'endroit quelconque où l'on est. L'habitude seule met

un haut et un bas dans ce petit monde à part qu'est l'intérieur de la fusée.

Vingt minutes à l'accélération 5 G, cela va faire un rude contraste, pour des gens qui ont cessé de peser depuis quatre jours ! Les transports astronautiques infligent de barbares secousses à leurs passagers. Mais c'est inévitable, tant que l'on en sera au stade embryonnaire et qu'on ne disposera pas d'énergie en quantité suffisante pour maintenir tout le temps une accélération, même minime, laissant au voyageur l'illusion de peser au moins une fraction de son poids.

Oscar avait regagné l'habitacle, pour se coucher auprès d'Ida, sur les caissons. Je restai seul à côté d'Aurore, qui gouvernait la manœuvre, les mains aux leviers, les yeux au périscope. Elle lança :

— Prêts ?

Une double réponse :

— Prêts... Prêts.

Et éclate le tonnerre du moteur, le hurlement titanesque des énergies libérées... Les minutes infernales commencent, où l'on reste la pensée émietlée, perdu dans cette sensation de pesanteur énorme qui vous plaque sur le matelas, vous y in-

cruste... subissant la contre-accélération du freinage, la « retardation » qui enraye à présent la course de la fusée, qui résorbe seconde par seconde les kilogrammètres de l'élan acquis, pour le réduire finalement à rien et aborder sans heurt sur Éros...

Aurore seule voyait au périscopie le sol de l'astre inconnu monter à notre rencontre. Impossible d'échanger un mot. Je m'abandonnais, dans l'assourdissement du tonnerre, dans l'angoisse de l'écrasement, indifférent à la catastrophe peut-être imminente...

À petits coups de manette, Aurore diminua les gaz. Nous avions commencé à freiner trop tôt. Le tonnerre décrût, se réduisit à un grondement de moteur d'avion... se tut, tandis que parallèlement s'allégeaient mes membres... Une dernière reprise, ponctuée de crescendos et de silences... Notre pilote, mains crispées aux leviers, regard tendu sur le périscopie, guidait la fusée vers son point d'atterrissage...

Un choc léger... l'astronef secoué sur ses amortisseurs, comme un avion qui atterrit un peu brusquement... C'est tout. On est posé.

Toutes les manettes mises au repos, ma compagne se lève, et annonce :

— Nous voilà sur Éros. Il faudra nous accoutumer à la faible gravitation de ce petit monde. Nous ne pesons plus que deux ou trois kilos chacun.

Deux ou trois kilos, c'est peu ; mais c'est quand même un beau soulagement après l'impondérabilité de la « chute libre », quand on a encore en soi la nausée de n'avoir rien pesé pendant plus de cent heures !

Je me ranime, je revis. Mon cœur bat avec plus d'assurance et de régularité. Mes poumons se dilatent, aspirent à s'emplir. Vais-je pouvoir, après la claustration dans cette atmosphère artificielle, respirer enfin un air libre ?

Derrière ma femme, avec une légèreté et une aisance de gestes merveilleuses, je monte à l'habitable.

Nous rejoignons Oscar, qui est déjà au hublot. Mais on ne voit pas grand'chose. L'appareil s'est posé presque d'aplomb sur ses patins, dans un creux. Nous avons eu de la chance, d'ailleurs : quelques mètres plus loin, il eût culbuté sur le flanc des monticules de sable rouge qui bouchent la vue. Mais voici un mauvais signe : éclairées par

un soleil torride, ces dunes de sable rouge se découpent sur un ciel noir et constellé... aussi noir que le vide des espaces interplanétaires...

— Donc, pas d'air, nous avertit Aurore, en arrêtant le geste d'Oscar qui s'apprêtait à dévisser les écrous du trou d'homme. Si l'on voit les étoiles, c'est que l'écran atmosphérique qui les cache sur terre, le jour, en diffusant la lumière du soleil, n'existe pas ici... Je vais d'ailleurs m'en assurer.

Elle appuie sur une valve, prévue à cet effet, qui met en communication un manomètre avec l'extérieur. L'aiguille tombe à zéro.

— C'est bien le vide complet, dehors. Nous allons être obligés de prendre les masques respiratoires pour sortir.

C'était à prévoir, et pourtant la déception est rude. Ida, qui nous observe, de son cadre, grinche d'un air sarcastique et fielleux, comme si elle rendait Aurore responsable de ce manque d'atmosphère :

— Vous voyez... capitaine ! C'était bien la peine de m'emmener de force ici ! Avant huit jours, vous allez devoir repartir pour la terre.

La réflexion achève de gâter la joie de l'arrivée... Subir à nouveau, et si vite, les affres du mal des espaces !... Mais Oscar, dans la résurrection de la pesanteur recouvrée, verse l'optimisme :

— Bah ! On a quand même le temps de voir pas mal de choses, en huit jours.

Une sortie avec masques devient une véritable expédition. Avant de l'organiser, Aurore considère nos mines défaites et suggère :

— Voici quatre jours que nous jeûnons. Avant de nous aventurer au dehors, il convient de nous restaurer.

Je m'aperçois alors que j'ai faim. Oscar aussi constate que la pesanteur recouvrée lui a rendu l'appétit. Ida, rechignée, avoue qu'elle mangera volontiers.

Un lunch s'improvise. Pendant que chauffe l'eau du thé, je distribue : bananes, chocolat, biscuit de mer.

— Dommage que nous n'ayons pas une bouteille de champagne pour boire à Éros ! regrette le jeune reporter qui mastique avec entrain.

La collation nous a revigorés. Même la Russe, dont la triste figure s'est teintée de rose, a quitté sa couchette et se tient debout sans difficulté.

Tout en tirant des coffres les masques respiratoires, ma femme l'interroge avec sollicitude :

— Vous sentez-vous en état de nous suivre, Ida ?

Mais l'autre lui décoche un regard rogue :

— Ne vous occupez pas de moi. À présent que je suis ici, par votre faute, je me débrouillerai toujours.

Et, les mâchoires contractées, elle reçoit de mes mains l'appareil respiratoire, que son fiancé l'aide à boucler sur son dos.

En cinq minutes, nous sommes tous quatre harnachés de notre barda d'exploration : la bouteille d'acier, réservoir d'oxygène, le sac de caoutchouc du détenteur, et le masque pendu sur la poitrine ; sac tyrolien avec eau et vivres pour un jour... Seule, Ida, passagère imprévue, est en simple costume de sport, calot et pull-over de laine jaune à raies violettes. Oscar est affublé, comme Aurore et moi, d'un costume d'aviateur et casque de cuir ; et il porte, de plus, un kodak en bandoulière.

Aurore passe en revue nos équipements.

— Chacun a son revolver ?... Bien. Prenons aussi des lampes de poche, dans le cas où la nuit nous surprendrait.

Le soleil, en effet, décline rapidement. Depuis l'atterrissage, en vingt minutes à peine, il s'est abaissé de plusieurs degrés vers l'horizon. L'ombre de l'astronef sur le sable rouge s'allonge à vue d'œil.

Avant d'ajuster les masques étanches qui allaient nous priver de la parole, notre capitaine nous donna ses dernières instructions.

— Nous sommes à proximité de ce qui m'a paru être une ville constituée de bâtiments métalliques et entourée d'une sorte de parc. Mais, bien entendu, si cette ville est habitée, ce n'est pas par des organismes tels que nous les connaissons sur la terre, puisque nous sommes dans le vide. Nous partirons en reconnaissance de ce côté. Puis nous agirons suivant les circonstances... Nous avons pour huit heures d'air dans nos réservoirs.

— Et la fusée ? demandai-je. Ne laissons-nous personne pour la garder ?

— Contre qui ?...

— D'ailleurs, fit Oscar, nous avons des bottes de sept lieues, sur ce mondicule. En trois minutes de galop nous serions de retour, s'il survenait quelque chose.

— Et maintenant, reprit Aurore, il faudra sortir rapidement, par ordre... Oscar d'abord, puis Ida, puis Gaston, et moi. Il s'agit de perdre le moins d'air possible.

Ce furent les derniers mots prononcés. Chacun ajusta son masque, ouvrit l'alimentation d'oxygène, et le panneau du trou d'homme se rabattit...

XII

Prise de contact

Sans s'embarrasser de descendre un à un les barreaux de l'échelle extérieure, le jeune Frémiet, d'un coup de jarret, s'élança, et par une longue parabole, qu'il mit plusieurs secondes à décrire, s'en alla prendre pied sur la pente de la dune, à vingt-cinq mètres.

Il était encore en l'air que, coup sur coup, Ida, puis moi, catapultions à sa suite.

Dans la durée de mon vol plané, j'eus le temps de faire cette réflexion : « Le record du saut à pieds joints ! » et d'ajouter cette plaisanterie de rapin : « Nous n'avons plus aucune gravité ! Et il en faudrait, pour se présenter dignement aux habitants du patelin, s'il y en a ! »

Deux bonds de plus : nous voici au sommet de la dune, d'où l'on découvre le panorama... Dans ma surprise, je hèle machinalement Aurore, qui s'at-

tarde à refermer le hublot. Mais ma voix ne franchit pas le masque.

Gesticuler, c'est très bien, mais cela ne vaut pas la parole, pour communiquer ses impressions au voisin. Le constructeur de nos masques respiratoires n'a même pas songé à les munir d'un dispositif idoine : téléphone ou tuyau acoustique ! Et nos yeux, derrière les grosses lunettes de mica, expriment mal les réflexions que nous suggère le spectacle aperçu du haut de la dune.

Le désert moutonneux de sable rouge nous entoure. D'un côté, à l'opposite du soleil, vers l'est, c'est une étendue indéfinie où se dressent çà et là quelques ruines de bâtiments écroulés. Je crois distinguer aussi le tracé rectiligne d'une large route, que suit un rail aérien sur pylônes... Vers l'ouest, le désert est une simple bande de deux kilomètres de largeur. Au delà, mes yeux éblouis par le soleil qui baisse dans le ciel noir et constellé, entrevoient une forêt, d'où surgit un amas cyclopéen de coupoles d'acier qui fulgurent, à contre-jour...

Aurore nous a rejoints. Elle nous montre la « ville », et, d'un geste, exhorte : « Rester groupés, ne pas courir. De la prudence ! »

On lui obéit. Mais les facilités de la faible pesanteur nous inciteraient plutôt à galoper par bonds de dix mètres. Marcher posément exige un effort. Même ce sable mou fait l'effet d'un tremplin élastique.

Tout en avançant, de front sur un rang, on se passe la jumelle de main en main, avec des hochements de tête, commentant les découvertes successives. La forêt n'est pas une vraie forêt. Ses troncs sont des pylônes de modèles hétéroclites : poutrelles de métal, mâts de ciment ou autres, auxquels s'entrelacent des lianes apparemment végétales, chargées de fruits cristallins qui étincellent au soleil. Mais, en guise de voûte de feuillage, c'est un réseau de fils métalliques entrecroisés... Puis, nouvelle découverte :

Il y a du monde !

À la lisière de la forêt de pylônes, sont apparus quatre petits êtres bizarres. Nous sommes assez près maintenant pour les distinguer à l'œil nu. On jurerait des humains presque nus, à peau très blanche. Ils gesticulent et semblent même pousser des cris, mais nous n'entendons rien, pas plus que nous ne pouvons communiquer nos réflexions, puisque nous sommes dans le vide. Et nous nous

entre-regardons, immobilisés par un même étonnement : Dans le vide ! Comment respirent-ils ? C'est absurde ! C'est fou !

Mais notre chef lève l'index : « Attention ! » ; puis l'agite négativement au-dessus de sa gaine à revolver, d'un geste qui signifie : « Surtout, ne pas tirer ! »

Et l'on avance posément vers ces êtres mystérieux, analogues à nous, mais qui n'ont pas besoin d'air pour vivre !

Comment signifier des intentions pacifiques à des gens d'une autre planète ? Agiter le rituel mouchoir blanc ? Mais si le blanc est une couleur de mauvais augure, comme l'Arthur-Gordon Pym d'Edgar Poe put le constater à son détriment chez les sauvages des mers antarctiques ?...

Vus à dix mètres, ces habitants d'Éros sont des pygmées anthropoïdes, d'un type élevé en apparence et qui rappelle le type sémite, d'une pâleur d'albinos, et à tignasse blanchâtre. Sur leurs corps bien proportionnés quoique un peu trapus, la plupart ont pour seul vêtement une ceinture en plaques de fer blanc. Certains complètent cette ornementation par des lambeaux d'étoffe, rouge, bleue, verte ; ce sont des femelles, dont plusieurs

sont presque belles, sous leur crasse. Mais leur faciès à tous sans exception est stupide, et ils se tiennent indifféremment à quatre pattes ou debout. Ce ne sont certes pas ces sauvages-là qui ont construit la ville aux coupoles métalliques qui se dresse là derrière.

Ils sont à présent une douzaine, et il en arrive toujours. Mais pourquoi ne dépassent-ils pas la limite des derniers pylônes ? Le désert de sable rouge serait-il tabou ?

Ils semblent animés d'intentions accueillantes, et cependant ils restent là sous le treillage des fils métalliques, à danser, gesticuler.

Nous y voici. Sous les pylônes, des parallélogrammes de verdure moussue alternent avec des allées de ciment. Une avenue plus large forme chemin de ronde, bordé vers l'extérieur par un gros câble de métal nu hérissé de dents... Diable ! si c'était un barrage électrique !... Évitions de le frôler en passant par-dessus... Mais, chose bizarre, à l'instant de le franchir, je me heurte à une résistance élastique, comme si là devant moi, entre le désert et le parc, se dressait une cloison invisible.

J'hésite une seconde ; mais d'un solide coup d'épaule, Oscar enfonce l'obstacle fluide, et

passé, tirant à sa suite Ida. Je profite de l'exemple et entraîne pareillement Aurore... Mais voici qu'en pénétrant sous le réseau des pylônes, nous sommes entrés aussi dans un charivari brutal : les cris des sauvages retentissent à nos oreilles, et en même temps un souffle m'effleure la joue... « Regarde ! » fait Aurore, de son bras levé... Ici sous les pylônes, entre les lianes et les fils du treillis métallique, le ciel est bleu !

Ici sous les pylônes, il y a de l'air !... De l'air à deux pas du vide, sans cloison matérielle ?...

Mais on discutera plus tard cet étonnant phénomène. Nous avons rejeté nos masques respiratoires, et à l'apparition de nos figures analogues aux leurs, les indigènes d'Éros se pressent autour de nous, en une ovation redoutable. Leurs ceintures de fer-blanc qu'ils agitent en se tortillant mêlent un tintamarre de casseroles aux acclamations aboyantes qui nous assourdissent. On dirait des chiens. L'impression d'entendre une meute déchaînée est si forte qu'Oscar les baptise d'emblée : « les ouaouas ». Ma femme, plus scientifique, les nomme : des hominiens.

Nos tentatives pour leur adresser la parole se perdent dans le tumulte. Renforcée à chaque ins-

tant de nouveaux arrivés, la horde vociférante se bouscule pour nous mieux voir, et menace de nous étouffer sous son grouillement d'où s'exhale une puissante odeur de bouc. Sans intention malveillante de leur part, nous sommes en danger. Il va falloir les repousser par la violence. Déjà les plus petits de ces êtres, des enfants absolument nus, s'agrippent à nous, nous bourrent de minuscules coups de poing, nous emprisonnent dans leurs grappes de bras, de jambes, de corps... Oscar et moi ne réussissons plus à préserver de leurs atteintes Ida et Aurore... Je tâte mon revolver...

Mais un strident coup de sifflet transperce le tumulte. Par-dessus les têtes des pygmées blancs, je vois sur l'avenue arriver au galop une équipe d'autres hominiens. Ceux-ci, un peu plus grands que nos sauvages, sont vêtus à l'uniforme d'un maillot vert avec caleçon de clinquant jaune qui les fait ressembler à des lutteurs de foire. Six d'entre eux charrient sur leurs épaules une litière, d'où une voix aiguë et sibilante, toute différente du rauque aboi des hominiens, lance furieusement ce qui doit être des ordres, des vitupérations, des menaces. J'entrevois une longue forme grêle, emmitouflée d'une cape rouge vermillon, qui saute à bas

de la litière et fait tourbillonner à la ronde sa matraque...

Opération de police efficace. À l'instant nous voici dégagés. Nos sauvages admirateurs s'esquivalent, pris de panique, en hurlant de détresse. Pas un ne résiste ; tous les hominiens nus à pagne de fer-blanc se laissent rouer de coups bénévolement par les « lutteurs » en maillot vert et caleçon jaune. Tout à fait comme des chiens. Sous la matraque du grand escogriffe en cape rouge, trois ou quatre s'abattent, le crâne ouvert, et leurs camarades les emportent vers les profondeurs de la forêt de pylônes.

Nous soufflons enfin.

— Ces messieurs des brigades centrales pratiquent la manière forte ici comme chez nous, gouaille Oscar.

Mais Ida frémit d'horreur et d'indignation.

— C'est abominable ! Ces argousins, maltraiter ainsi de pauvres prolétaires !... Moi, s'ils me touchent...

Et elle porte la main à la gaine de son revolver.

— Pas un geste de menace ! ordonne ma femme avec autorité. Vous voulez donc nous faire massacrer ?

Cependant, les sauvages disparus, les hominiens en maillot vert et caleçon jaune, qui tiennent de longues baguettes, leurs seules armes apparentes, se sont rangées à quatre pas. Le personnage de la litière, qui nous tournait le dos jusque-là, nous regarde en face, et son aspect m'arrache un « Ah ! » de stupeur.

— Quès aco ? fait Oscar, estomaqué.

— Oh ! l'affreuse bête ! s'écrie la Russe.

— Un saurien théromorphe... une variété d'iguanodon ! constate Aurore, souverainement intéressée.

Impossible de le prendre, comme les autres, pour un quasi humain. Ce personnage de haute taille, qui me dépasse de la tête (et je mesure un mètre soixante-quinze), habillé d'une vaste cape rouge vermillon, sous laquelle une sorte de gilet rembourré lui enveloppe frileusement le torse, comme un plastron de prévôt d'armes, c'est un lézard. Il ne s'agit pas de métaphore, de ressemblance animale comme nous en voyons parfois chez nos contemporains. Non. À la lettre, c'est un

lézard, un grand lézard dressé sur ses pattes de derrière et sa queue formant trépied. Sa tête triangulaire de lézard, sans oreilles et sans poils, qu'une fraction de seconde j'ai prise pour un casque, est bien une tête vivante à peau naturelle, grenue, verte et sèche, que font jouer des muscles. Ses pieds sont cachés dans des bottes, mais on voit ses bras et ses mains de lézard. C'est un lézard. Mais pas une bête. Un lézard doué d'une intelligence qui se reflète sur ses traits mobiles et fait briller les yeux ronds, à l'iris d'or et à la sclérotique noire, dont il nous inventorie.

C'était d'une bouffonne incongruité, comme si un sage vieillard, revêtu d'un maillot clownesque d'entrée comique, eût regardé par les trous de ce masque animal...

J'étais partagé entre une folle envie de rire et la crainte de fâcher cet être intelligent...

Soudain, il baissa la tête, son front apparut tout entier, et je vis avec horreur qu'il possédait un autre œil, au sommet du crâne. Ce troisième œil, sans iris ni sclérotique, offrait une énorme pupille noire où passaient de vagues irisations... les signaux, peut-être, d'une pensée en mouvement ?

Aurore semblait fascinée par la curiosité scientifique. Elle murmura :

— Le troisième œil pinéal... Comme chez les sauriens de l'époque secondaire... Il n'y a plus à présent que le *Hatteria punctata*, de la Nouvelle-Zélande, qui en possède encore un, capable de fonctionner...

Il y eut une minute de suspens tragique.

Les acolytes du saurien nous encadraient, attendant le bon plaisir de leur maître...

Allait-il les lancer sur nous ? Et alors, comment réagir ? La non-violence ? Ou la lutte à mort ?

La Russe avait tiré son revolver de la gaine.

Oscar venait de prendre discrètement trois ou quatre clichés de la scène. Du coin de la bouche, il proposa :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On se débîne ? Ils n'ont pas d'armes à feu, rien que ces baguettes. Un temps de galop, puisque nous sommes devenus plus agiles que des kangourous, et nous les semons. Qu'en dis-tu, Rette ?

Ma femme n'eut pas le temps de répondre, ni la Russe de braquer son revolver, comme elle en avait l'intention. Le Lézard s'était décidé. Il poussa

une stridulation modulée de chuintements ; et, sans violence aucune mais avec ensemble, ses gardes du corps, du bout de leurs baguettes, nous touchèrent rapidement les coudes et les genoux.

L'effet fut surprenant.

Les muscles déjà bandés pour la riposte, je m'attendais bien à une attaque mais pas du tout à sentir, au contact de cette longue badine, mes coudes et mes genoux s'ankyloser instantanément, comme par l'injection d'un fluide subtil et glacé. Mon bras pendit, inerte. Mes jambes se raidirent. Il en fut de même pour mes compagnons, et le revolver s'échappa de la main d'Ida. Nous étions bel et bien prisonniers. La paralysie nous garrottait, aussi efficacement que des liens matériels.

Un cri de rage s'échappa de la gorge de la Russe ; mais un simple effleurement de la mystérieuse baguette sur son cou lui ôta la voix.

— Fichus ! murmura Oscar, sans bouger.

C'était bien mon avis. On ne pouvait que se résigner passivement, et attendre la suite.

Une fois encore, le Lézard dirigea sur nous son triangle d'yeux, puis se désintéressa, et, après avoir sifflé un ordre, remonta dans sa litière, que

les porteurs hominiens enlevèrent, filant au trot par l'avenue, sous les pylônes. En deux minutes, on les perdit de vue.

À notre tour, encadrés par les huit « lutteurs » restants, nous nous mîmes en marche avec peine et avec lenteur, sur nos jambes aux genoux ankylosés, comme des vieillards. Qu'allait-on faire de nous ?

En dépit de la situation angoissante, ma femme gardait sa sérénité. Son exemple agissait sur nous. Au lieu de gémir, on observait, chemin faisant. Oscar hasarda l'opinion que la forêt de pylônes et le treillage métallique étaient une gigantesque antenne de T.S.F.

— Je crois plutôt, dit Aurore, que cet appareillage sert à empêcher l'évasion de l'atmosphère locale. Ces fils sont sous tension, et leur réseau forme écran. Nous avons perçu la résistance, en arrivant du désert.

Les carrés de mousse : des cultures, ainsi que les lianes entrelacées aux poteaux, et produisant des grappes de fruits inconnus, à formes géométriques, pareils à du verre coloré. Juchés sur des échelles, ou grimpés aux pylônes, des hominiens nus, à pagne de fer-blanc... nos sauvages de tantôt...

s'occupaient à la récolte de ces végétaux étranges. Deux policiers en maillot vert et caleçon jaune, les surveillaient. C'était évidemment à cette besogne que la curiosité les avait arrachés pour venir nous contempler. L'autorité absolue du maître saurien et ses coups de trique les avaient renvoyés à leur travail. Sur notre passage, ils se bornaient maintenant à tourner furtivement les yeux vers nous, de loin.

— Un effroyable esclavage règne sur ce monde ! nota tout haut le jeune journaliste qui préparait son article sur notre arrivée.

Et il ajouta un juron à l'adresse de « ces salauds de lutteurs » qui lui avaient paralysé le bras et le mettaient dans l'impossibilité d'écrire un mot... pour combien de temps ?

Nous approchions de la ville, et on distinguait entre les derniers pylônes, des façades blindées d'acier nickelé. Sur la droite, un gratte-ciel décapité et ouvert en deux comme par l'explosion d'une torpille, montrait par la brèche béante un hideux amas de débris tordus, oxydés. Ces décombres avaient l'air d'être là depuis des siècles.

Quatre « lutteurs » armés de baguettes, gardaient l'entrée de la ville. Plafonnée d'un treillage

métallique continuant celui des pylônes, la rue allongeait une perspective de façades blindées, revêtues d'un poli inoxydable, intactes, alternant avec des ruines crevées, marmitées et réduites à l'état de ferraille. Le tout dégageait une impression de délabrement, de vétusté, d'antiquité. Au fond, se dressait la masse cyclopéenne du monument à coupoles d'acier que nous avons aperçu du haut des dunes rouges, et derrière lequel se cachait maintenant le soleil.

La solitude, dans cette ville de métal, était presque complète. Sur les 1.500 mètres de la grande rue, nous ne rencontrâmes pas vingt habitants, hominiens pour la plupart, et deux ou trois sauriens en cape rouge, à pied. Ils semblaient pressés, et nous honorèrent à peine d'un regard. À droite et à gauche, s'embranchaient des rues non moins désertes.

La nuit tomba, soudaine, sans crépuscule, aussi brutale que si l'on eût fermé un commutateur. Au ciel, entre les fils du réseau métallique, les étoiles brillèrent, reflétées vaguement sur les façades et la chaussée. Aucun éclairage artificiel ne s'allumait dans la ville, mais nos gardes semblaient y voir comme en plein jour. Devant le palais aux cou-

poles (la « Mosquée », selon Oscar), une place, immense et vide, fut traversée en diagonale ; un portail à glissière s'ouvrit, pour nous livrer passage, et, après avoir monté péniblement un escalier et suivi un corridor, nous fûmes poussés tous quatre dans une salle obscure. La porte se referma, des verrous claquèrent...

Nous étions définitivement prisonniers sur Éros.

XIV

Lacertiens et hominiens

La vague lueur des étoiles, qui entre par une fenêtre à gros barreaux, ne permet pas d'y voir suffisamment pour se diriger dans ce cachot. Mais on ne nous a ni fouillés ni dépouillés, et nous avons gardé nos équipements au complet, sauf Ida qui a perdu son revolver. L'ankylose provoquée par les baguettes des « lutteurs » s'est dissipée en partie, ce qui nous permet de plier le bras. Nous tirons les lampes de poche, et, n'en allumant qu'une à la fois, pour ménager les piles, nous explorons la pièce.

Vaste, cinq mètres de côté au moins, elle a plutôt l'air d'un débarras que d'une prison, et contient un bric à brac de divans et de tables entassés dans les coins. Les murs et le sol sont de ciment dénudé ; ils possédaient un revêtement qui a disparu. Des fils de métal sous isolant ont peut-être abouti à un téléphone ou à des lampes ; une sorte de radiateur électrique devait servir au chauffage, mais il est privé de ses fils de courant. Il ne subsiste rien

des aménagements intérieurs, à l'exception d'un robinet à eau et d'un évier, qui fonctionnent.

La porte est de métal épais, solide et bien fermée ; on entend par derrière plusieurs hominiens, nos geôliers, rire et jacasser dans leur idiome guttural et aboyant.

La fenêtre, vitrée, laisse voir le ciel nocturne, quadrillé par les mailles du réseau métallique qui maintient l'atmosphère de la ville, et à sept ou huit mètres en contre-bas, la grande place, qui s'étend, noire, déserte, lugubre. Mais des barreaux inébranlables et serrés défendent l'ouverture. Impossible de songer à une évasion.

Pendant l'exploration des lieux, nos commentaires sont restés sobres et banals, par crainte de nous ôter réciproquement le peu de courage qui nous reste. Mais la Russe n'a pas ce scrupule. Ses interjections rageuses se sont multipliées, à mesure que son larynx recouvrait sa souplesse. Lorsqu'elle le sent en forme, elle se débarrasse de son équipement, qu'elle jette sur un des sofas, et, campée devant Aurore, les bras croisés, grince de sa voix agressive :

— Si c'est tout ce que vous avez à me montrer, sur votre fameux Éros, un cachot de ciment, ça ne

valait vraiment pas la peine de m'obliger à subir quatre jours d'incarcération dans une boîte d'aluminium !... N'est-ce pas, Oscar ?

Elle prononce : O-scar, en mettant sur la première syllabe un vigoureux accent tonique, autoritaire et possessif.

Tout en se délivrant lui aussi de son barda, Oscar acquiesça d'un « Euh » vague. Sa toquade pour la Russe ne l'empêche pas de s'apercevoir qu'elle se rend insupportable. Il est visiblement ennuyé d'être pris à témoin par elle contre nous.

Cette tiédeur a le don d'exaspérer la pétulante donzelle. De plus en plus à cran, elle lâche pèle mèle tout ce qu'elle a gardé sur le cœur.

— Oh, toi ! Tu ne tiens pas à te compromettre. Tu admires ta chère tante Rette, notre vaillante capitaine qui nous a fourrés dans ce pétrin en nous empêchant de nous défendre tout à l'heure contre les séides de ce lézard... Tu trouves toujours qu'elle a raison, même contre moi ! Tu es un joli fiancé ! J'ai déjà vu comment tu prenais mon parti, lorsque tu as laissé madame Aurore décréter le départ pour Éros, sans t'y opposer ! Tu savais pourtant que j'étais dans la fusée, trop malade d'abord pour comprendre ce que vous disiez... Tu savais

que j'avais une mission, que je ne pouvais m'absenter plusieurs jours sans m'exposer à la disgrâce de mes chefs... Oui, de mes chefs ! Car je suis une bolcheviste, si vous voulez le savoir, sales bourgeois que vous êtes... une vraie, une pure ! Et si je ne m'étais abstenue, par affection pour ce jeune ingrat qui me renie à cette heure, vous ne seriez pas ici, vous deux, les Delvart ! Au lieu de me documenter simplement sur votre fusée et les secrets de son fonctionnement, pour les livrer à de plus dignes, j'aurais saboté l'appareil avant votre départ, comme c'eût été mon devoir, et il aurait à cette heure explosé avec vous, ou vous seriez en train d'errer, privés de direction, dans les espaces interplanétaires. Ce ne sont pas les représentants de la société capitaliste,... et encore moins d'une infâme exploiteuse comme votre comtesse, qui sont destinés à coloniser un nouveau monde, où ils importeraient leurs vices et leurs absurdités sociales ; ce rôle libérateur est réservé au communisme, qui représente le véritable avenir de la civilisation !...

Elle prenait sa revanche de ses quatre jours de passivité dans la fusée, la féroce petite sectaire ! Sûre de l'impunité, elle nous injuriait en face, dans la montée rapide d'un nouvel accès d'hystérie.

Maladroitement, Oscar s'efforça de l'apaiser.

— Voyons, Ida, ma petite Ida, calmez-vous... calme-toi !...

Les traits convulsés, les yeux hagards, elle le repoussa d'un geste furibond, et reprit d'une voix qui s'étranglait :

— Toi, tu m'embêtes ! Tu n'es qu'un sale bourgeois comme eux deux ! Fiche-moi la paix !... Vous m'avez emmenée de force, eh bien ! vous vous en repentirez ! Je représente l'avenir du monde ! J'ai derrière moi la force irrésistible de 150 millions de prolétaires qui ont triomphé de leurs oppresseurs et qui sont en train de conquérir la terre !... Si on ne nous massacre pas, si nous recouvrons la liberté sur cette planète, j'y accomplirai mon devoir... ma mission... et vous verrez, capitaine Aurore, je vous donnerai du fil à retordre, à vous et au capitalisme... vous verrez, ah ! vous verrez... Ahh !...

Sa phrase s'acheva en un hurlement inarticulé, et elle s'abattit sur le sol, tordue par la crise de nerfs.

Impassible, Aurore avait écouté sans mot dire ; et moi-même, devant cette trop évidente malade, je ne me sentais pas non plus le courage d'adresser le moindre reproche à notre neveu, dont le boule-

versement faisait peine à voir. Je l'éclairai, tandis qu'il soulevait sa fiancée, chez qui s'amorçait la réaction des larmes, et la transportait sur un sofa. Puis, leur laissant ma lampe allumée, je retournai auprès de ma femme, et, pendant les dix minutes que la crise mit à se résoudre, j'échangeai tout bas avec elle, dans l'ombre, quelques réflexions aussi peu rassurantes que dénuées d'aménité pour la Russe.

J'ignore si celle-ci avait l'intention de nous faire des excuses ; mais lorsqu'elle se rapprocha de nous, d'un pas faible et appuyée sur le bras d'Oscar, Aurore prit la parole comme si rien ne s'était passé :

— Mes amis, dans la situation où nous sommes, c'est-à-dire devant l'inconnu, les projets ne serviraient pas à grand chose. La nuit qui vient de commencer ne durera pas longtemps. Pas plus de trois heures, à ce que j'estime. Nous avons sur Éros des journées de six heures, au lieu de 24. Il va falloir vivre à un rythme accéléré. Dans l'ignorance absolue de ce qui nous attend, le mieux serait de manger d'abord, puis de nous installer des couchettes avec ces meubles et de dormir, pour re-

prendre des forces et pouvoir affronter les événements, quels qu'ils soient.

— Tu as là une bonne idée, Rette, opina le jeune Frémiet, avec un entrain affecté. Pour ma part, j'ai une faim de cannibale... Et vous, Ida ?

— Oh, moi, je ferai comme on voudra, répondit d'un ton de petite pensionnaire bien sage l'énergumène de tantôt.

La collation prise dans la fusée avant de sortir n'avait fait qu'aiguiser notre appétit. À la clarté d'une lampe, on tira les provisions des sacs, on s'assit sur un sofa, et on mangea en silence. Puis, d'un commun accord, nos deux couples se dressèrent des lits de fortune dans des coins opposés de la salle.

Je ne réussis pas à m'endormir tout de suite. Une mélancolie m'accablait. C'était donc ça, la belle aventure ? Nous étions venus conquérir une planète sans atmosphère, inhabitable en dehors d'une ville hideuse, à moitié en ruines. Nous avons subi les affres de la traversée interplanétaire pour nous faire jeter en prison par des simili-hommes esclaves de sauriens pensants !...

Mais l'obscurité, le silence aidant, je finis par glisser au sommeil, comme mes trois compagnons.

Il faisait déjà grand jour quand nous fûmes réveillés par de gros rires et des voix aboyantes, derrière la porte. La relève de nos geôliers, sans doute. Ce qui nous rappela aussitôt à notre condition de captifs. Mais ces trois heures de repos nous ont rassérénés. Même Ida paraît de bonne humeur, et on se dit bonjour sans rancune.

— Après tout, opinè-je, notre mise sous clé est une mesure de précaution bien naturelle. Imaginez que des citoyens lézards s'amènent un beau soir dans Paris par la porte Dauphine...

— Avec des gens raisonnables, sentencie Oscar, il y a toujours moyen de s'entendre. Ces buildings blindés prouvent que nous n'avons pas à faire à des imbéciles.

Et Aurore :

— Ils prouvent aussi que le fonctionnement de l'intelligence est à peu près le même ici que chez nous. On finira bien par faire comprendre à ce lézard ou aux lacertiens ses frères, que nous n'avons pas de mauvaises intentions.

— Sérieusement ? interrogea Ida, très correcte. Vous croyez que sur Éros ce sont les lézards qui détiennent l'intelligence, et non pas les hommes nos semblables ?

Sur le même ton de discussion courtoise, ma femme lui répond :

— Le fait me paraît évident. Pourquoi voulez-vous que le roi de la création sur toutes les planètes soit nécessairement et uniformément l'Homo Sapiens, comme sur la terre ? Les ressources de la nature sont plus variées : la diversité dans l'unité. J'admets que, tous les corps du système solaire étant faits des mêmes matériaux arrachés à la Nébuleuse primitive, la vie se soit manifestée ici et là par des évolutions organiques homologues, équivalentes... Mais la pensée... le miracle psychique de chaque planète, a dû faire son apparition plus ou moins tôt, en profitant des circonstances, à un niveau différent de la série animale. Sur cette planète-ci, la possibilité s'est produite plus tôt que chez nous, et ce sont les sauriens lacertiens qui en ont bénéficié, au lieu des mammifères bimanés. De sorte que, lorsque les hominiens sont apparus, l'intelligence étant déjà accaparée, ils sont restés bloqués dans la conscience inférieure.

— Vous avez beau dire, reprit Ida pensive, je vois là une injustice à réparer. Même si les sauriens ont confisqué l'intelligence, il ne s'ensuit pas qu'ils aient le droit d'exercer sur nos semblables

une tyrannie atroce. La solidarité humaine nous ordonne d'intervenir... Qui sait même si ces êtres que vous appelez des hominiens, ne sont pas tout simplement des hommes comme nous, les descendants d'hommes terrestres, que les ancêtres de ces sauriens-ci... leur civilisation doit être très ancienne et avoir au moins égalé la nôtre... auraient rapportés d'une expédition astronautique et réduits en esclavage ? Et alors, raison de plus pour nous de les rédimer, de leur rendre la conscience qu'ils ont perdue et le sceptre de l'intelligence... Oui, ce serait une belle tâche !

Elle s'emballait, donquichottesque, la petite Russe aux yeux trop clairs de mystique, et je ne pouvais me défendre, malgré tout, d'une certaine sympathie pour elle...

Mais la discussion fut interrompue par l'entrée de deux hominiens en maillot vert et caleçon jaune. Ils portaient chacun un plateau garni.

Notre petit déjeuner !... Peut-être en même temps aussi le lunch et le dîner. Qui sait à quelle cadence ils vivent, sur Éros ? S'ils font un, deux ou trois repas par journée de trois heures ? Mangent-ils même tous les jours ?...

En tout cas, cette attention est d'heureux augure. Si ces êtres prennent soin de nous alimenter, c'est qu'ils n'ont pas l'intention de nous mettre à mort.

Nous nous penchâmes tous quatre sur les victuailles.

— On nous offre deux menus, semble-t-il, jugea Aurore. L'un végétal, l'autre carné.

Les végétaux : d'abord un plein saladier de tronçons filandreux, verts et pareils à des bâtons d'angélique confite. Oscar essaya d'en croquer un, malgré la forte odeur de térébenthine qu'ils exhalaient.

— Hum ! C'est sucré, peut-être nutritif, mais pas très engageant ; il faudra s'habituer à ce relent chimique.

À côté, des grappes de fruits à formes géométriques de cristaux et aux couleurs de l'arc-en-ciel, paraissaient plus tentants. J'y goûtai, ainsi qu'Aurore. Cela craquait sous les dents, comme si la pulpe, à saveur d'herbe prononcée, eût été remplie de grains de sable.

Rebutés, nous passâmes au menu carné.

Le second plateau offrait également deux sortes de mets : des gaufres d'une matière gélatineuse, jaune, semblable à de la colle-forte en plaques. Le goût n'était pas répugnant : neutre et fadasse plutôt ; mais la consistance caoutchoutée rendait la mastication laborieuse. Je déclarai :

— Ce doit être de la viande synthétique !

Et c'en était, comme nous ne tardâmes pas à l'apprendre...

Ida, de son côté, avait trempé le doigt dans la sauce d'un vaste bol où fumait une sorte de ragoût, d'aspect appétissant.

— Pas mauvais ; on dirait presque du porc... De quel animal cela peut-il bien provenir ? Nous n'avons vu aucun troupeau sous les pylônes...

Cependant, nos geôliers, qui suivaient tous nos gestes, lorgnent le pseudo-porc avec une prédilection indubitable. Voyant que nous restons indécis, l'un d'eux s'approche d'Ida pour l'encourager, lui montre la viande et se frotte l'estomac en poussant un « ouaoua ! » hilare. L'autre, plus persuasif encore, pêche un fin morceau et le lui présente du bout des doigts...

Elle se recule avec un grand cri. Et nous restons tous béants de dégoût et d'horreur. Inutile d'être grand clerc en anatomie pour reconnaître dans ce fin morceau une main... une main d'enfant... une main de jeune hominien ! Les animaux de boucherie, sur Éros, pour les gens de la ville, ce sont donc les sauvages du dehors ?

Notre geôlier, pour achever de nous convaincre, termine sa démonstration cannibale, en détachant délicatement de la menotte cuite un pouce, qu'il suce comme un pied de mouton, avec d'abjects grondements de délice...

Plus question de toucher au menu, après cela. Mais nous eûmes toutes les peines à obtenir des deux « lutteurs » qu'ils remportent les plateaux intacts. Ces hominiens paraissaient d'un niveau intellectuel très inférieur à celui des Papous. Ils ne comprenaient aucun geste et se bornaient à les répéter, par pure manie imitative, ainsi que les derniers mots de nos phrases. Ida fut contrainte d'utiliser le début d'ascendant qu'elle paraissait obtenir sur eux.

— Allons, c'est fini, enlève ça, camarade... tavaritch !

Ils se retirèrent enfin, répétant comme une espèce d'aboiement :

— Ta'arrick... ca'arrade...

La Russe exhala son indignation.

— Qu'est-ce que je vous disais, hein ! Il faut que notre présence ici serve à quelque chose. Il faut tenter de régénérer ces pauvres brutes, nos frères de race, qui sont réduits au dernier degré de l'avi-lissement.

— Moi, je veux bien, concéda Oscar ; mais ça ne sera peut-être pas très commode.

— En attendant, fis-je remarquer, s'ils n'ont que ce genre de fricot à nous offrir, nous allons d'ici peu avoir faim.

Et on se partagea six bananes et quatre biscuits, dernier reste des provisions emportées de la fusée.

XV

Zilgor

Nous étions encore sous l'impression de cet incident abominable, lorsque la porte se rouvrit. Un saurien en cape rouge parut, qui nous adressa un petit discours dans son langage sibilant, mêlé de souffles rauques et d'aspirations chuintantes, et nous fit signe de le suivre. Était-ce le lézard de la veille ou un autre ? Nous n'étions pas encore à même d'identifier individuellement ces êtres, pas plus qu'un blanc moyen ne reconnaît un nègre dans une foule de noirs. Les quatre « lutteurs » qui l'accompagnaient n'eurent pas à intervenir. Sans attendre l'injonction de leurs baguettes, nous suivîmes docilement le saurien, entraînant Ida qui aurait voulu faire de la résistance. Par une suite de corridors et d'escaliers vétustes, où l'on voyait des cages d'ascenseurs vides de leurs cabines, nous débouchâmes dans une salle, deux fois grande comme notre prison, mais bien entretenue et chauffée à une température presque incommo-

dante : au moins 30°. Comme l'indique leur gilet rembourré, les sauriens sont très frileux.

Ils étaient devant nous une vingtaine, alignés sur un rang, qui nous examinaient de leurs yeux latéraux.

Ces lézards-ci portaient tous une toge verte, et ils paraissaient d'une condition supérieure à notre mentor en cape rouge, qui leur parlait respectueusement, presque à genoux. Avec un léger murmure de réflexions étonnées, ils se rapprochèrent de nous en demi-cercle, dix à droite et dix à gauche pour mieux nous voir.

Nos relations ultérieures avec ces êtres nous ont rendu familières leurs physionomies, et un peu la partie de leur psychologie analogue à la nôtre. Mais en dépit de leur faciès animal et de l'horreur instinctive que nous causait, au début, leur voisinage, nous eûmes tout de suite l'impression d'être en face d'esprits transcendants. Ces lézards habillés et dressés dans une attitude humaine, avaient des visages aux traits mobiles, décelant une vie intellectuelle intense. Leurs petits yeux ronds et sans cils, dont les paupières ne clignaient jamais,ardaient un regard fixe et impassible... un regard de surhommes, très savants et archicentenaires.

L'aventure prenait subitement toute sa grandeur cosmique. Nous représentions en cet instant le génie des hommes et de la Terre, devant cet aréopage, élite d'une civilisation planétaire, au moins rivale de la nôtre. Il s'agissait de faire bonne contenance.

Ce n'était pas commode. Sauf Aurore, qui affrontait l'examen de tous ces yeux avec une noble dignité, nous restions ahuris au milieu de ces vingt sauriens pensants, dans une situation ridicule et sans issue.

Avec des gestes curieux, délicats et dégoûtés, de leurs petites mains de lézard aux ongles correctement taillés, ils tâtaient nos vêtements, palpaient nos membres, effleuraient notre peau, d'un contact froid et sec qui horripilait. Ils nous posaient des interrogations qui entr'ouvraient leurs lèvres minces, laissant voir la langue rose, pointue et frétilante, les arcs cornés remplaçant les dents sur les gencives. Ils nous regardaient longuement, de leurs yeux latéraux d'abord, puis de leur œil frontal aux profondeurs fluorescentes. Après quoi, les visages se tournaient les uns vers les autres, et des réflexions s'échangeaient, soit par la parole, lorsque les interlocuteurs ne se voyaient pas l'un l'autre

mais souvent aussi, lorsqu'ils étaient front à front, en baissant simplement la tête, par un échange muet des fluorescences de leur troisième œil dont le rôle télépsychique se révélait ainsi.

Le dernier à s'acharner fut un long personnage, qui essaya sur nous, de toute évidence, une collection d'idiomes variés, parmi lesquels je reconnus le dialecte « ouaoua ». Il parut tort dépité de son insuccès. Nous crûmes un instant qu'il y renonçait. Mais il n'en avait pas fini.

Sur son ordre, un appariteur lacertien en cape rouge vint disposer devant nous un appareil en forme de lentille à échelons, comme une « optique » de phare. Cet instrument semblait provenir de la vitrine d'un cabinet de physique où il aurait dormi depuis des siècles.

Cependant, les dix-neuf autres « académiciens », comme les appelait déjà Oscar, vu leur costume vert, se rangèrent à nouveau sur l'estrade, laissant une place vide à leur centre, et les quatre ou cinq autres lacertiens présents (des capes rouges... il n'y avait plus un seul hominien visible) se postèrent au fond de la salle.

De bouche en bouche, sur un ton interrogatif, courait le mot : « Zilgor ? »... Soudain, jaillie d'un

invisible haut-parleur, mais vaporeuse et comme née spontanément dans l'atmosphère, s'esquisse la musique d'un hymne grandiose, à la fois mélancolique et triomphal... Et un nouveau venu paraît au centre des Académiciens, tous si profondément inclinés qu'on ne voit plus que leur troisième œil.

De taille un peu plus élevée que ses collègues, mais vêtu comme eux, ce président de l'aéropage lacertien se distinguait par un crâne d'un jaune métallique, et si développé que sa tête semblait pencher sous le poids de son cerveau. Triangulant le front qu'on eût dit lamé d'or, les yeux normaux et l'œil sans iris, noir et fluorescent, nous scrutaient d'un regard quasi insoutenable. On oubliait que leur possesseur n'avait rien d'humain. Ces yeux seuls existaient, lui tenaient lieu de face, et ils irradiaient une majesté spirituelle si énorme qu'on se sentait psychiquement écrasé devant eux.

Je regardai mes compagnons. À ma gauche, Aurore, émerveillée, dans une attitude recueillie et respectueuse, contemplait l'apparition. À ma droite, Oscar prenait fiévreusement des notes. Plus loin, la Russe redressait sa petite taille, en révolte contre l'intimidation qui la gagnait. Ces lézards intelligents, Zilgor comme les autres, ne représen-

taient pour elle que d'odieux tyrans, oppresseurs des hominiens, et la haine lui donnait la force d'affronter l'être de génie qui incarnait la pensée centrale d'Éros.

Un nouvel examen commença, selon un cérémonial singulier. Chacun de nous était, d'un geste, attiré par le linguiste (il s'appelait Styal) devant l'appareil en forme d'« optique » de phare.

Après quoi, Zilgor, comme s'il eût voulu considérer le sujet à travers cette sorte de loupe composite, dirigeait sur elle son troisième œil. Manœuvrée par Styal, la lentille médiane modifiait sa courbure, se contractait et se dilatait comme un diaphragme iris. La mise au point effectuée, le linguiste se retirait derrière la lentille, à côté de Zilgor, et celui-ci prononçait quelques mots sibilants sur un ton interrogateur.

Ce fut Oscar qui subit le premier la bizarre épreuve. Il crut poli et réglementaire de se présenter.

— Vous avez devant vous, messieurs les lézards, bonimenta-t-il, s'efforçant de crâner, le nommé Oscar Frémiet, correspondant du *Jour*, le plus important quotidien de Paris et d'Europe... Je dis : Oscar Frémiet.

Comme un phonographe docile, le linguiste répéta, d'un bout à l'autre, très intelligiblement. Une rumeur de curiosité parcourut la rangée des Académiciens... Mais, sous le regard de Zilgor, la verve de mon neveu s'était tarie. Après deux ou trois essais bégayants, au bout d'une minute il ronchonna :

— Ah non, assez ! Il finirait par m'hypnotiser, le zigzag Zilgor. Zut ! J'y renonce... À vous, Ida, tâchez de leur raconter quelque chose.

Ce fut le tour de la Russe. Elle se nomma, sèchement, sans fioritures, et le linguistephonographe redit les mots après elle. Mais quand Zilgor l'interpella en langage lacertien, elle se redressa, rétive et hargneuse :

— Hé ! c'est idiot, votre système ! Comment voulez-vous !... Puisque je ne vous comprends pas !

Et quitta l'appareil.

Je l'y remplaçai. Devant la lentille où s'énormisait, monstrueux, en fluorescences palpitantes, l'œil psychique de Zilgor, je ressentis une impression étrange, comme si une pensée étrangère... une antenne pénétrante... fouillait mon cerveau, à tâtons. Refoulant le trouble qui m'en-

vahissait, je réussis à prononcer mon nom. Mais, les syllabes « Gas-ton-Del-vart » répétées, ce fut tout. Le malaise mystérieux redoublait, la chaleur étouffante de la salle m'incommodait jusqu'au vertige, et les interrogations de Zilgor ne firent que bloquer davantage mon mécanisme cérébral. Dans cet examen interplanétaire, je m'étais laissé piteusement recaler comme les deux premiers candidats... Ma femme serait-elle plus heureuse ?

Son nom prononcé par elle et redit par Styal, elle eut l'inspiration de reprendre, avec lenteur, comme si elle s'efforçait de « réaliser » intensément chaque idée :

— Nous sommes des habitants de la Terre... c'est-à-dire la planète éclatante qui se lève ces jours-ci un peu avant le soleil... Nous sommes venus, nous humains de la Terre, sur votre planète, que nous appelons Éros.

Si ce n'était ma chère et admirée femme, je trouverais sans doute baroque l'idée de donner ces explications à des gens qui ne peuvent pas comprendre le français. Mais Aurore est digne des intelligences supérieures qui cherchent à lier l'entretien avec nous. Elle a perçu d'intuition ce que l'on nous veut, et à quoi sert la lentille psychique. Elle

est entrée dans le jeu. Elle a offert son idéation, sous l'angle requis, à l'appareil mystérieux qui remplace pour elle le troisième œil absent chez les humains et qui permet à Styal et à Zilgor de lire dans son cerveau les images psychiques correspondant à chacune de ses paroles, comme ils savent lire entre eux leur pensée, par et dans ce troisième œil...

— ... venus, nous humains de la Terre, sur votre planète, que nous appelons Éros...

Ce ne sont plus seulement des mots vides que la voix aux inflexions sibilantes a répétées phonographiquement ; cette fois le linguiste a compris ; il use de son avoir pour choisir les vocables dont il a besoin, et amorcer un premier embryon de conversation. Après un court silence méditatif, nous désignant tous quatre de son index mignon de lézard, il prononce d'erechef avec application :

— Vous... humains de la Terre...

Puis, montrant l'aréopage lacertien, sans trop d'hésitation ajoute :

— Habitants... planète... Éros.

Et, tandis que, sidérés du prodige scientifique, nous frissonnons, pincés jusqu'aux moelles par

l'admiration, il adresse à Zilgor un sourire faussement modeste et satisfait de savant qui vient de présenter à l'Académie la solution élégante d'un problème difficile...

Les XIX en cape verte applaudissent à bruit discret.

Entre les gens d'Éros et nous, la communication est établie...

XVI

« Berlitz leçons »

Notre séjour sur Éros ayant duré dix-neuf mois, il ne peut être question de rapporter par ordre chronologique tout le détail de notre existence. Il serait même fastidieux de recopier les trois carnets de notes que j'en ai rapportés. Je me bornerai à citer les faits principaux.

Ils se répartissent en deux grandes périodes, la première et la plus courte où nous restâmes prisonniers, d'abord tous les quatre (dix jours) et ensuite Aurore seule (quatre mois et demi). La seconde, où nous recouvrâmes tous une liberté relative.

Pour n'y plus revenir, je signale ici qu'une difficulté se présente, dans la notation des événements. Nous avons à faire à un nouveau calendrier. Sans compter qu'une année d'Éros équivaut en longueur à un peu plus de 21 mois terrestres (un an et 278 jours $1/4$), il faut quatre jours d'Éros pour faire un jour terrestre de 24 heures. En vue de

la clarté, j'emploierai donc la notation par dates terrestres, qui situe les faits à quelques heures près ; c'est là une approximation bien suffisante pour un récit qui ne prétend pas à l'exactitude d'un rapport chronométré.

Le pivot de ces événements essentiels ayant été la communication linguistique ébauchée lors de notre présentation devant Zilgor et l'aréopage des XX, il convient que je m'étende un peu sur ses suites.

Comme il a été dit plus haut, l'appareil que je nomme lentille psychique permettait à l'examineur lacertien de lire le sens des paroles prononcées par un « sujet » humain. Mais le fonctionnement de cet appareil n'était pas réversible, et il ne donnait qu'une communication unilatérale. Vu l'absence chez nous de troisième œil, nous restions pour notre part dans l'impossibilité de déchiffrer le langage des lacertiens. Or, les premières explications données par ma femme, en séance publique, sur les connaissances humaines, avaient puissamment excité la curiosité de Zilgor. Il ne lui suffisait pas de comprendre ce que nous disions spontanément, il voulait encore pouvoir nous interroger et converser avec nous. Il commença donc par ap-

prendre le français... ou plutôt, selon les apparences matérielles, il le fit apprendre par son linguiste, l'académicien Styal.

Du 23 au 25 avril, pendant quatorze jours érotiens, presque du matin au soir, c'est-à-dire deux heures et demie par jour, nous fûmes livrés entre ses mains.

Ces « Berlitz leçons », comme disait mon neveu (et il nommait, je ne sais pourquoi, notre pédagogue-élève : Polycarpe), avaient lieu régulièrement dans une petite salle surchauffée, située deux étages plus haut que notre prison, dans la même aile du Palais, mais sur la façade opposée à la grande place. Par la fenêtre, dont il nous était interdit d'approcher trop, la vue dominait une immense étendue de désastre, un chaos de buildings incendiés et décapités et de pans branlants dressés sur les ruines de toute une métropole qui gisaient là, désertes, abandonnées en plein soleil, sous le ciel noir du vide atmosphérique, au pied des murs blindés d'acier qui avaient protégé le Palais où nous résidions.

À l'instar de quelques-uns de ses collègues, le linguiste Polycarpe semblait avoir de nous une peur singulière. Il ne manquait jamais d'introduire

avec nous dans la salle des leçons nos quatre géôliers individuels munis de leurs baguettes, qui nous surveillaient, pour prévenir toute tentative de révolte. Puis il nous alignait tous les quatre, séparés de lui par une table basse où se trouvait la lentille psychique. Et, interpellant par son nom l'un de nous, le plus souvent Aurore, il ordonnait :

— Vous parler... improviser... n'importe quoi.

À condition de penser nettement ce que l'on disait, il suffisait de prononcer un mot nouveau, pour que ce terme fût à l'instant répété, saisi et retenu définitivement avec sa signification par le cerveau prodigieux de notre lézard polyglotte. Et il ne se contentait pas d'enrichir son vocabulaire, il s'initiait au mécanisme des phrases et démêlait peu à peu les règles de la grammaire. Il n'eut besoin que de trois ou quatre leçons pour cesser de s'exprimer en petit-nègre.

On imagine le peu d'agrément pour nous de ce genre de sport. Afin de rompre la monotonie, Oscar, invité à parler, crut pouvoir débiter des sornettes, blaguant le lacertien en face, le traitant de masque et de chie-en-lit. Mais Styal ne trouva pas ce genre de plaisanterie à son goût. Il sifflota un ordre, et le « lutteur » de service attaché à là sur-

veillance du jeune reporter eut tôt fait de le rappeler à la politesse, en lui paralysant la langue, du bout de sa baguette magique.

Ida également s'ingéniait à rebuter notre élève par sa mauvaise volonté sournoise et par une obstruction continuelle, improvisant un impossible charabia, un salmigondis de russe et d'allemand, qui défiait toute traduction. Styal ne s'obstina pas, et sans la punir, cessa provisoirement de l'interroger.

Quant à moi, je faisais de mon mieux, en décrivant dans le style d'un guide Joanne, les paysages de la Côte-d'Azur ou les monuments de Paris, pour ne pas laisser la corvée uniquement à ma pauvre Aurore...

Au bout de trois leçons, le bagage verbal du linguiste, acquis en écoutant et analysant par la lentille psychique les phrases prononcées devant lui sur des sujets improvisés à la fantaisie de chacun, devint suffisant pour lui permettre de nous interroger avec fruit lui-même et d'aiguiller son enquête dans une direction déterminée, qui était le plus souvent d'ordre scientifique.

Astronomie, géologie, histoire naturelle, histoire des peuples et géographie de la terre, physique et

chimie, mécanique, mathématiques, philosophie, métaphysique, il abordait et passait en revue tous les domaines du savoir. Et inutile de dire que, avec cette nouvelle méthode, mes efforts pour relayer ma femme devinrent bien rarement efficaces. De plus en plus souvent, c'était elle qui subissait devant la lentille la torture de l'interminable questionnaire.

— Dites-moi comment se fabrique l'acier de blindage... Parlez-moi des rayons cathodiques... Que savez-vous des radiations ultra-X... ?

La plupart du temps, Aurore seule était capable de le renseigner, et notre bourreau le savait. Ce qui ne l'empêchait pas d'exiger notre présence à tous les quatre. Il éprouvait le besoin de garder sous la main son personnel documentaire au complet, ne fût-ce que pour vérifier de temps à autre la prononciation d'un mot ou la construction d'une phrase. Il suffisait d'ailleurs de lui répondre : « Je ne sais pas ». Et sans insister, il en revenait à sa victime de prédilection.

Une fois, oubliant les progrès de Styal et me croyant en sûreté hors du champ de la lentille fatidique, je me risquai à conseiller mi-haut :

— Dis-lui donc aussi que tu ne sais pas... qu'il te fiche un peu la paix !

Mais le diabolique Polycarpe comprit, et me jeta un œil si féroce que je n'eus garde d'insister.

Et défense de quitter la salle avant la fin de la leçon. Pour avoir prétendu enfreindre ce règlement, Ida reçut de son geôlier un coup de baguette paralysante, au bout de deux pas esquissés vers la porte. Et, comme secouée, d'une rage hystérique, elle commençait à l'agonir d'injures, un autre coup sur le larynx la rendit aphone pour une heure.

À la douzième leçon, Styal se jugea suffisamment entraîné pour se passer désormais de la lentille psychique. Après la quatorzième, un beau matin, au lieu de nous faire monter à la petite salle habituelle, ce fut chez Zilgor qu'il nous mena, escortés de nos gardes.

Le lacertien de génie que nous considérions déjà comme le maître d'Éros, logeait au centre du Palais. Pour arriver chez lui, on montait trois étages, et on longeait un corridor au bout duquel une porte ouverte laissait entrevoir, dans une rotonde, la partie oculaire d'un formidable télescope. Dans l'appartement de Zilgor, bien entretenu, mais vide de tout meuble inutile, on voyait un haut-parleur et

un écran de projection. Aux murs, des cases innombrables, pour disques et films...

Nous nous attendions à ce que Styal servirait d'intermédiaire, dans l'entretien de Zilgor avec nous ; et c'est en effet ce qui arriva, mais d'une façon tout à fait imprévue. Au lieu de jouer le rôle d'interprète, de recevoir en langage lacertien les questions de Zilgor, pour nous les répéter en français, notre élève se mit pour ainsi dire à la disposition psychique de son maître, comme une sorte de répertoire vivant... comme une annexe de son cerveau.

Se plaçant l'un en face de l'autre, front baissé, Zilgor et Styal unirent leurs intellects au moyen de leurs yeux pinéaux. Sans prononcer une parole, Zilgor pensait ses interrogations en lacertien Styal les « intuitionnait » sous cette forme et les repensait en français, pour les « télépsychiser » en français à Zilgor, qui nous les adressait à haute voix dans notre langue. Mais tout le processus de traduction et de double transmission avait lieu à la muette et quasi instantanément. Zilgor semblait puiser l'inspiration dans l'œil fluorescent de Styal.

Bien que j'eusse assisté à l'auto-éducation de ce dernier, à sa laborieuse acquisition du français, il

ne m'apparaissait pas moins merveilleux que Zilgor, qui n'avait rien appris, fût en état d'user tout aussi bien de cette connaissance, par le simple exercice de ce sens supplémentaire localisé dans le troisième œil que l'évolution terrestre a refusé aux humains. Je me sentais doublement inférieur devant cet être de génie ; j'enviais presque sa forme animale qui lui valait un tel privilège.

Et ce fut alors que nous conçûmes le premier indice du vrai rôle spirituel joué dans la civilisation d'Éros par ce vénérable lézard à l'énorme crâne lamé d'or.

Soit dit par anticipation, Zilgor était le savoir total de son espèce incarné en une seule personne. Il centralisait les résultats accumulés de N + I siècles de recherches. Il concentrait en un cerveau individuel cet ensemble collectif que nous appelons, sur terre, la Science, et qui se répartit, pratiquement, en des centaines et des milliers de doctes bouquins et en tout un aréopage de spécialistes. Sur Éros, l'assemblée des savants existait, mais comme simples annexes subordonnées au cerveau central dont ils formaient pour ainsi dire les prolongements externes. Leur présence ne servait qu'à lui épargner de la fatigue psychique et ménager sa

précieuse existence. À la rigueur, comme nous le vîmes finalement, il pouvait se passer d'eux.

Grâce aux premiers interrogatoires que nous avait déjà fait subir Styal, Zilgor se trouvait en possession immédiate d'une connaissance complète de notre langue et d'un rudiment général de la science terrestre. Une nouvelle série de séances quotidiennes recommença chez le maître d'Éros assisté de son linguiste, et les questions se succédèrent, plus nombreuses, méthodiques et fouillées, avec un acharnement qui dénotait chez Zilgor d'inépuisables curiosités scientifiques.

Mais notre quatuor ne se vit mener au complet que peu de jours dans la salle voisine de l'observatoire.

L'élimination des inaptes, déjà ébauchée lors des Berlitz leçons, s'accrut vite. Zilgor prit l'habitude de s'adresser uniquement à Aurore. Elle seule, de nous quatre, avait non seulement la culture idoine, mais elle possédait l'esprit scientifique, et savait présenter ses réponses sous une forme directement assimilable sans déchet.

Les miennes, au contraire, et celles d'Oscar, agaçaient l'examineur : nous étions trop « littéraires », sans doute. Même dans les questions où

nous aurions pu, l'un ou l'autre, offrir de la compétence, il ne tenait plus compte de nous. J'en étais surtout peiné à cause du supplice continué infligé à mon infortunée compagne ; mais le jeune « as » du journalisme se montra excessivement mortifié dans sa vanité professionnelle.

— Je sais pourtant m'exprimer en un français moderne et direct ! C'était l'avis de M. Schmidt lui-même. Ce vieux zigue de Zilgor est encore plus crétin que Polycarpe ! pestait-il, quand nous nous retrouvions chez nous, loin de l'ouïe indiscrete de Styal.

Quant à Ida, Zilgor la prit en grippe dès la première leçon, et après la troisième, où elle avait déployé toute sa mauvaise volonté, il refusa de la voir davantage. Elle restait jour et nuit confinée dans notre prison, un geôlier devant la porte.

Un peu plus tard enfin, le 1^{er} mai, quand Styal parut comme chaque matin, un seul garde entra dans la pièce avec lui, et il n'appela que ma femme :

— Aurore, le Maître vous attend. Venez.

Et il ajouta, pour les trois autres :

— Restez là. On n'a pas besoin de vous.

Tandis que je serrais en hâte la main de ma femme et lui souhaitais bon courage, Oscar murmura en sourdine :

— Rette ! ma pauvre petite tante, tu voudrais bien à présent être comme nous, des nullards, et pas docteur en des tas de choses !

La porte refermée, il battit un entrechat fantastique d'homme qui ne pèse que deux kilos et demi.

— Veine, alors, Ida ! On va pouvoir te tenir un peu compagnie... Ce n'était pas un métier, de retourner en classe comme des gosses, hein, tonton ?

XVII

Cinéma

J'ai cru plus logique de conter à peu près jusqu'au bout, sans interrompre mon récit, l'épisode qui constitue la phase initiale de notre captivité, après laquelle Aurore seule demeura prisonnière et soumise au bon plaisir de Zilgor. Mais il me faut maintenant revenir sur les autres faits remarquables qui se produisirent entre temps.

D'abord, on le devine, puisque nous subsistions, le problème de notre nourriture s'était résolu, tant bien que mal et plutôt mal que bien. De nouveaux prélèvements, opérés sur les plateaux que nos géôliers nous apportaient chaque matin, nous avaient appris que les gaufres de viande synthétique à aspect de colle-forte étaient très suffisamment nutritives. Par ailleurs, si les fruits cristallins à goût d'herbe et à pulpe granulée de silice s'avéraient franchement immangeables, les tronçons fibreux pareils à des bâtons d'angélique perdaient leur relent de térébenthine par la cuisson et devenaient

alors comestibles. L'expérience se fit en petit sur le réchaud à alcool solidifié que contenait mon sac d'excursion. Il y avait là un élément végétal susceptible d'introduire un peu de variété dans notre régime. Mais pour obtenir que ce pseudo-légume nous fût apporté préalablement cuisiné, ce fut toute une histoire.

Cela se passait le quatrième jour érotien de notre arrivée ; Styal ne nous comprenait que pendant les Berlitz leçons, aidé de la lentille psychique, et refusait en autre temps de nous écouter. Toutefois, comme il y allait de la conservation du précieux personnel documentaire que nous lui paraissions alors être tous les quatre, il mit de la bonne volonté à entendre les explications de ma femme, et nous obtînmes à la longue gain de cause.

Ce fut pis encore pour le plat cannibale d'homien, qui continua de figurer au menu six matins de suite et que nos geôliers s'étonnaient de nous voir repousser avec horreur, malgré le soin qu'on avait pris de varier la préparation culinaire : en ragoût, en civet, au four, rôti, bouilli, à la broche...

Notre répugnance paraissait incompréhensible à Styal. Puisque, en dépit de notre intelligence qui

nous différenciait des hominiens, nous avons adopté les galettes de viande synthétique, nourriture de ces vils esclaves, de préférence au régime végétal, et en particulier aux fruits cristallins et sablonneux, aliment des nobles lacertiens, pourquoi refusions-nous cette viande hominienne, qui représentait pour nos simili-congénères d'Éros la suprême friandise.

Mais enfin, on cessa de prétendre nous l'imposer, et sur le plateau de notre repas quotidien ne figurèrent plus que des rations de viande synthétique, où s'adjoignit, un peu plus tard, un saladier de bâtons d'angélique cuite.

Comme boisson, l'eau de l'évier, très ferrugineuse, mais d'autant plus saine, affirmait Aurore. Le plus pénible était la privation de pain. Nous songions avec mélancolie aux réserves de biscuit entreposées dans les coffres de l'*Ad Astra*.

Tel fut notre triste régime alimentaire, durant trente-deux jours érotiens. Après quoi, un événement imprévu nous permit d'améliorer un peu notre ordinaire, comme je le dirai plus loin...

Un des faits matériels qui nous témoignèrent le mieux des hauteurs scientifiques où s'était élevée la civilisation d'Éros, par ailleurs si étrangement

pleine de lacunes et de signes de déchéance, date aussi des débuts de notre séjour.

C'était le 24 avril, notre cinquième nuit. Depuis son algarade du premier soir, où elle avait laissé éclater sa haine de la société capitaliste et sa rancune envers ma femme et moi, Ida se conduisait avec une correction satisfaisante, mais entraînait son fiancé à faire le plus possible bande à part. D'un commun accord nous avons divisé notre prison en deux chambres, ou plutôt, vu l'absence de cloison, en deux zones d'influence, limitées par la fenêtre, celle-ci étant considérée comme une sorte de « no-man's land ». Chacun en usait librement, lors des insomnies, qui étaient particulièrement fréquentes au début, avant que nous eussions réussi à nous plier au rythme nouveau de ces journées « naines » faisant se succéder en l'espace de 24 heures les alternances de quatre jours et nuits.

Notre prison était située au deuxième étage dans l'aile gauche du Palais, en échelon sur le corps de bâtiment central, et, entre les barreaux de la fenêtre ou plutôt de la baie, hermétiquement close par une glace scellée, faite d'un verre anti-bruit et incassable, on apercevait la plus grande partie de la grande place. Mais le spectacle nocturne de

cette étendue sinistrement désertique, entourée de hideuses façades d'acier-nickel, n'avait rien de séduisant. L'attrait pour nous de cette fenêtre était que l'on y découvrait le ciel. On le voyait mal, assurément, à cause du réseau métallique dont le barrage d'ondes emprisonnait l'atmosphère ; mais on le voyait quand même, et l'on pouvait « rêver aux étoiles », et en particulier, vers la fin de la nuit, contempler la Terre. Elle nous apparaissait comme une planète éclatante qui se levait par-dessus les coupoles blindées des buildings à l'est de la place, côté opposé au Palais... un astre plus lumineux et plus gros que je n'ai jamais vu Vénus, et pourvu lui-même d'un brillant satellite : la Lune.

La place manquait d'éclairage, et nous n'avions aucun luminaire à notre disposition. Seules, nos lampes de poche nous servaient, la nuit, en cas de nécessité. Ainsi, Oscar allumait parfois la sienne quelques minutes, pour consigner sur son carnet une note qu'il eût craint de ne plus se rappeler le matin. En dehors de ces moments-là, c'était dans notre prison le noir complet, à peine tempéré par « l'obscur clarté qui tombe des étoiles ».

Cette nuit-là donc, nous étions chaque coterie dans son coin, en train de converser à voix basse,

pour tromper l'attente du sommeil qui se dérobaient. Les étroits divans, dénichés parmi les vieux meubles, nous servaient de lits sans draps ni couvertures, mais il faisait pas froid, et nos combinaisons d'aviateurs, que nous quittions le jour, par crainte d'étouffer dans la température sénégalienne de la salle aux Berlitz leçons, suffisaient à nous tenir chaud, le soir venu. Nous causions, assis sur le bord d'un divan, Aurore et moi, et je distinguais à peine dans l'obscurité, l'ovale pâle de sa figure. Tout à coup, je vis ses traits s'éclairer d'une lumière fauve, en même temps que la voix d'Oscar s'exclamait :

— Hé là ! mais il y a le feu !

De l'extérieur, une vive clarté se projetait dans notre prison. Tous les quatre, nous courûmes à la fenêtre.

Hallucination collective ?... Il faut bien que l'expression « se frotter les yeux pour se convaincre que l'on ne rêve pas » soit une simple figure de rhétorique, ne correspondant à rien de réel, car c'eût été le cas ou jamais de nous livrer à cette manifestation. Mais personne ne bougeait. Nos têtes fraternellement pressées l'une contre l'autre, en dépit des inimitiés, nous regardions

entre les barreaux, de tous nos yeux, la stupéfiante métamorphose que venait de subir la grande place du Palais.

Noire, déserte, lugubre au dernier coup d'œil que j'y avais jeté avant de me retirer dans mon coin, dix minutes plus tôt, elle était devenue à cette heure un jardin paradisiaque, sous un ciel d'azur et de lumière tropicale, et sur le sol micacé d'argent, flânaient des lacertiens en capes rouges ou vertes.

Irradiant du carrefour en étoile, de profondes perspectives s'enfonçaient parmi d'exubérants fouillis de végétation : fougères arborescentes, palmiers, cocotiers... Et autour des lianes aux fleurs éclatantes, voltigeaient des oiseaux-mouches aux chatoiements de pierreries et des papillons multicolores gros comme des pigeons. Des cascades, des jets d'eau irisés d'arcs-en-ciel alternaient avec les vertes retombées des palmes... À travers les glaces insonores de la fenêtre, de faibles échos de musique nous parvenaient confusément...

Spectacle prodigieux, mais réel, à n'en pas douter ! Nos perceptions à tous les quatre se contrôlaient, dans un feu croisé d'interrogations et de ré-

ponses. À la surprise et à l'incertitude succédaient l'affirmation et la conviction. Oscar, enthousiasmé, criait de joie. La revêche Ida elle-même avouait son admiration.

— C'est une projection artificielle, déclara enfin Aurore. Voyez...

Sur nos visages, sur nos vêtements, se jouaient des rayons colorés, qui se modifiaient en déplaçant la tête ou les membres. Au mur de notre prison se découpaient des palmes vertes striées de noir par les barreaux de l'ouverture.

Une projection cinématographique !...

Mais dans quel studio a été pris ce film ? Ou bien est-ce un « documentaire » nous faisant assister à quelque fête, en une région privilégiée d'Éros ?... Impossible ! Je l'ai vu à la lunette, Éros n'est qu'un bloc aride et calciné. En admettant même qu'il existe ailleurs à sa surface une autre ville comme celle où nous sommes, elle ne peut receler ces paysages aux vastes perspectives, ni surtout ce ciel d'azur, ce ciel « naturel » où voguent des cirrus plumeux emportés par l'alizé...

Et quel film ! Quel procédé de cinéma ! Au lieu de s'étaler à plat sur un écran, l'apparition colorée et animée emplit l'espace à trois dimensions. Non

seulement les palmes se balancent à la brise, mais les promeneurs se croisent à des plans différents... C'est le cinéma en relief, le cinéma complet, intégral.

Nous restions béants de stupeur, fascinés par ce prodige d'une science à laquelle les hommes de la terre ne sont pas encore parvenus. Les lacertiens qui se promenaient là sous nos yeux semblaient converser et donnaient l'illusion absolue de la réalité. Certains allaient par couples, et une grâce subtile décelait les partenaires du sexe féminin, autant que les voiles encadrant leurs fronts. Le zéphyr, courant en risées sur les feuillages, faisait palpiter parfois ces étoffes légères.

— Dites donc, murmura Oscar d'un ton ébahi et presque effrayé. Il y en a qui sont... des vrais.

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

— Eh bien oui... Je ne me trompe pas. Regarde donc, cette dame qui arrive là sur la droite. Son voile ne remue pas, et le vent agite la cape de son cavalier et de leurs voisins immédiats ! Elle est donc vraie ; les autres pas.

Et néanmoins, personnages réels ou non, ils se croisaient, s'évitaient, comme s'ils se fussent vus, réciproquement... En sus des apparences exté-

rieures, forme, couleur et relief, ce cinéma, poussant l'illusionnisme jusqu'au domaine du toucher, conférait-il encore à ses évocations quelque chose de la solidité matérielle ?

Nous refusions d'y croire, les prestiges de la science ne pouvaient aller jusque là. Même Aurore doutait.

Cependant, sous les palmes, les promeneurs se raréfiaient. Comme à un signal donné, l'un après l'autre ils disparurent dans une des allées à gauche. Il n'en restait plus que trois ou quatre, attardés, lorsque, avec une brutalité quasi angoissante, la lumière s'éteignit, sans une vacillation, le décor merveilleux s'abolit d'un bloc, et il n'y plus que la grande place, noire et déserte sous les étoiles tamisées par le réseau à air et reflétées vaguement sur les sinistres façades des buildings blindés...

Mais non ! la place n'est pas déserte... pas tout à fait. Trois ou quatre silhouettes confuses de promeneurs attardés se hâtent vers l'entrée de la rue principale, à gauche...

Mystères de la science érotienne... bouleversant aperçu ouvert sur la joie de vivre et la beauté d'un monde étranger à nos habitudes...

Mes compagnons se taisaient comme moi. Oscar le premier recouvra la parole.

— Vrai ! ce cinéma, ça enfonce tout ! gouailla-t-il, se raidissant contre sa propre émotion. Dis, Rette, il faudra que tu te fasses expliquer le truc. Si on pouvait rapporter un appareil comme échantillon, quand on fichera le camp d'ici... Ça en ferait un baroufle, sur la Terre ! Tu vois ça d'ici : le « ciné-vif »... Quel brevet à prendre !... Et que de millions à gagner !... Rien que cette petite représentation valait le voyage. Je ne regrette plus mes quatre jours de mal des espaces... et ma captivité dans ce sacré patelin... pourvu qu'elle ne dure pas trop...

Les nuits suivantes, nous espérions voir se rééditer le spectacle, et même on se releva plusieurs fois pour guetter à la fenêtre. Mais l'attente se prolongeant, on se lassa. Les fêtes de ce genre étaient rares, ou du moins les représentations n'avaient lieu que rarement sur la grande place. Entre cette première vision et le jour où nous fûmes favorisés spécialement, nous terriens, d'une séance de projection mémorable et dont je reparlerai, nous n'eûmes qu'une seule fois, le 25 juin, deux mois après notre arrivée, l'occasion d'assister, par la fe-

nôtre de notre prison, à la métamorphose nocturne de la place en un lumineux paysage de beauté.

Cette fois, ce n'était plus un parc tropical, mais une plage maritime. L'océan brasillait sous le soleil, les lames déferlaient, nous croyions presque sentir l'embrun et l'odeur saline de leur retombée. La musique faiblement perçue à travers la glace anti-bruit évoquait la chanson du vent et des flots. Des lacertiens soleillaient voluptueusement leurs anatomies sur la pente de sable fauve, et nageaient avec une agilité de tritons, tandis que d'autres les considéraient, à l'ombre de grands pins. Mais cela se passait au fond de la perspective, trop loin de nous, et il fut impossible de décider si des personnages en chair et en os se mêlaient aux figurants du film, comme nous en avons eu un instant l'illusion, la première fois. Le seul détail nouveau, par rapport à la scène du parc tropical où ne se voyait aucun hominien, fut l'apparition sur la plage de quatre ou cinq de nos pseudo-congénères, dans le rôle d'esclaves porteurs d'ombrelles.

À part cela, l'énigme de ce cinéma « dans l'espace » restait entière. Elle ne fut d'ailleurs jamais résolue pour nous. Les questions posées par ma femme, d'abord à Styal puis à Zilgor, se butaient à

un silence dédaigneux, ou à l'ordre, brutalement intimé, de parler d'autre chose. Même lorsque, par la suite, elle eut gagné la confiance du maître d'Éros, il refusa de lui donner la moindre explication technique sur le fonctionnement de l'appareil.

XVIII

Visite à la fusée

Durant toute cette première période de notre captivité, du 23 avril au 3 mai, nous ne sortîmes pas une fois du Palais. Nous n'entrevoyions encore que confusément les problèmes que posait le monde d'Éros, par les contradictions de sa déchéance actuelle et de la grandeur scientifique où il avait atteint dans le passé... problèmes que notre liberté recouvrée allait nous permettre de mieux discerner dans le spectacle de la ville et de ses environs.

Nous nous familiarisions toutefois avec les lacer-tiens, Styal, Zilgor et les autres, en cape verte ou rouge, qui nous croisaient dans les corridors ou que nous voyions circuler sur la place.

Lézards adaptés à la station verticale. Leur silhouette, disait Aurore, est un peu celle de l'iguanodon : saurien qui déjà sur terre avait appris à se dresser. Le plan biocosmique est analogue, sur toutes les planètes du système solaire. Mais, à

cause de leur intelligence, nous apprenions à les considérer comme des « gens ». Les révoltes passagères de nos atavismes humains se raréfiaient, qui nous montraient en eux une parodie bouffonne et sacrilège, un camouflet à l'homme, seul être doué de raison, nous dit la tradition, et créé à la ressemblance de Dieu...

— À la ressemblance du Dieu géocentrique d'autrefois, me répondait Aurore, quand je lui faisais l'aveu de ce sentiment Mais Dieu s'est agrandi, il est devenu cosmique ; il a en lui assez de variété pour incarner la raison en des types organiques divers selon les planètes... pour peupler les mondes de formes multiples s'efforçant toutes, par des moyens différents mais à travers une matière unique, vers la Connaissance, qui est une...

Ida, elle, insoucieuse des considérations philosophiques, se préoccupait surtout de l'esclavage et de la déchéance où croupissaient « nos frères humains d'Éros », et ne perdait pas une occasion de nous reprocher notre insensibilité à les voir tyranniser par leurs maîtres. Elle semblait très fière d'avoir obtenu que son geôlier la saluât chaque matin d'un hilare : « Camarade... tavaritch »... les seuls mots que ce pauvre animal eût été capable,

en plus de trente leçons, de retenir durablement à force de les lui seriner.

J'ai conté la fastidieuse période des « Berlitz leçons » et de nos interrogatoires par Zilgor. Les huit jours érotiens correspondant aux premier et 2 mai terrestres, la situation devint encore plus pénible. Ma femme seule était appelée désormais chez le maître d'Éros ; Ida, Oscar et moi ne sortions plus de notre prison.

Quelles tristes heures je passais, dans cette pièce lugubre et malsaine, où l'air ne se renouvelait que par un étroit vasistas au-dessus de la porte... Pour me distraire de mes peu réjouissantes pensées, je regardais par la fenêtre les allées et venues des « lutteurs » et des lacertiens à cape verte ou rouge... tandis qu'Oscar et sa fiancée échangeaient à mi-voix confidences et projets d'avenir, ou se chamaillaient tout haut sur les responsabilités de notre situation actuelle.

Aurore, bien qu'elle rentrât fourbue de ses deux heures et demie passées chez Zilgor l'infatigable interrogateur, s'efforçait de galvaniser notre courage, en nous prédisant la fin prochaine de notre captivité.

— Ma science n'est pas inépuisable. Quand Zilgor m'aura vidée, il finira bien par se lasser de me questionner, et n'aura plus de raison de nous retenir...

Elle convenait que jusqu'ici pas une fois il n'avait daigné l'écouter quand elle abordait ce sujet. Mais nous avons encore deux mois devant nous... deux mois où la distance d'Éros à la Terre ne se serait pas accrue au point d'interdire à la fusée le voyage de retour.

— Et si on ne nous laisse pas partir avant la fin de ces deux mois ? ripostait Ida, revêche.

— Alors, Éros ayant... le 1^{er} juillet... dépassé l'orbite de Mars, il nous faudrait attendre dix-neuf mois de plus, que la proximité à la Terre soit redevenue suffisante.

La privation de pain, je l'ai dit, nous était pénible ; mais à elle seule déjà, la monotonie de notre régime alimentaire : viande synthétique et tronçons de lianes cuites, s'avérait parfaitement odieuse. En dehors de leur nourriture cannibale, nous avons le soupçon que les sauvages de la forêt de pylônes se procuraient par la chasse des animaux comestibles, qui eussent varié agréablement notre menu.

Le 3 mai, avant de partir pour sa séance quotidienne chez Zilgor, ma femme se décida à solliciter de Styal la permission pour l'un de nous, d'y aller voir.

À notre surprise et à notre joie, le lacertien appela l'un des « lutteurs » qui attendaient devant la porte, lui adressa un ordre sibilant, et, de la voix de haut-parleur à « parasites » qu'il prenait en parlant français, dit à Oscar :

— Vous... allez avec celui-là.

Et il disparut, emmenant Aurore escortée de son geôlier.

Oscar ne fit ni une ni deux. D'inspiration, il revêtit sa combinaison d'aviateur, empoigna dans le coin où on les avait relégués, une musette, un appareil respiratoire et la bouteille d'oxygène, et se harnacha en cinq secs, tout en lançant à Ida et à moi :

— Tant pis, je risque le coup. Si on m'empêche, je verrai bien. À plus tard, ne vous ennuyez pas trop.

Aurore était déjà rentrée, le soir, quand il revint l'air triomphant et le menton débarrassé des trois poils qu'il appelait pompeusement sa barbe.

— Victoire, les amis ! J'ai trouvé du cochon d'Inde, ou une bête qui y ressemble. À ce que j'ai compris, ce doit être une nourriture immonde et les sauvages seuls en mangent, mais on nous en fera quand même cuire un pour demain matin... En attendant, je vous apporte une belle surprise.

Et il jeta sur le divan sa musette gonflée, d'où s'échappèrent des paquets de biscuits, des boîtes de conserve et divers effets de toilette.

On se récria.

— Oui, j'ai pu aller jusqu'à la fusée, avec mon masque. Le « lutteur » qui m'escortait ne s'y est pas opposé. Ce gars-là m'avait emmené à un campement de « ouaouas », extra-muros, pour me faire voir ces cochons d'Inde qu'ils capturent pour les cuisiner. C'était tout au bout de la forêt des pylônes, du côté par où nous sommes arrivés. L'idée m'est venue d'en profiter pour sortir de l'enceinte à air. Je m'attendais à attraper des coups de baguette paralysante... Mais non ! Il m'a laissé faire sans broncher, et je l'ai retrouvé à la même place, prêt à me réemboîter le pas tranquillement, au bout d'une heure qu'a duré mon absence. Car j'en ai profité pour me raser... Voilà aussi ton gillette,

tonton ; tu devenais par trop hirsute... Plus : les nécessaires de toilette...

Avidement, Aurore s'informa de l'état où il avait trouvé la fusée. Nous ignorions si les Érotiens n'étaient pas pourvus de masques respiratoires, leur permettant de sortir à l'occasion de l'enceinte atmosphérique, et s'ils ne s'étaient pas avisés de rendre visite à l'*Ad Astra*.

Quand Oscar eut assuré que nulle trace de pas que les nôtres n'avaient foulé le sable rouge du désert, et que l'astronef était intact, ma femme avoua la préoccupation dont elle m'avait déjà fait part : le risque de détérioration que courait l'appareil, en restant exposé à la chaleur du jour et au froid de la nuit, dans le vide, sans la moindre protection.

— Les jours ici ne sont heureusement que de trois heures. La fusée n'a pas le temps de trop s'échauffer au soleil ni se refroidir par la radiation des nuits que ne tempère aucun voile atmosphérique. Mais si j'avais prévu ton excursion, Oscar, je t'aurais prié de prendre une bâche dans les coffres, pour la recouvrir... en attendant que nous ayons la liberté de repartir avec elle... ou au moins de l'abriter plus efficacement.

La voix sèche d'Ida retentit.

— Mais puisqu'on a laissé sortir Oscar... pourquoi moi qui suis une inapte, une ignorante comme lui, ne serais-je pas libre également ?... et vous aussi, Delvart... Il n'y a plus que notre savantissime capitaine dont fasse cas M. l'autocrate Zilgor.

J'objectai :

— Polycarpe nous l'aurait annoncé, si nous étions libres.

— Jamais de la vie ; pourquoi voulez-vous ? Est-ce qu'il l'a dit même à Oscar ? Est-ce que ces animaux-là daignent s'expliquer avec nous, qu'ils méprisent comme leurs esclaves nos frères dégénérés ?

— Ida, vous avez raison, opina Oscar. C'est évident. Sauf toi, ma pauvre Rette, nous sommes virtuellement libres... au moins d'aller et venir, sous la surveillance de nos geôliers.

— Au fait, concédai-je, c'est bien possible. Et c'est une expérience à tenter.

Tout en parlant, nous grignotions avec délices les carrés de biscuit de mer. Oscar avait ouvert une boîte de saumon, et Ida s'apprêtait à l'imiter. Mais Aurore intervint :

— Une suffira, pour ce soir. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Il y a, dans les coffres de la fusée, 45 jours de ravitaillement pour un équipage de quatre personnes. Nous devons garder ces vivres comme dernière ressource.

Froidement, la Russe continuait à enrouler la clef autour du couvercle, qu'elle fit sauter. Elle répliqua d'un petit air pincé qui chez elle présageait l'orage :

— Bah, on peut bien s'offrir un extra... Et, si nous sommes libres, comme il y paraît, je n'ai pas l'intention de moisir ici 45 jours.

Quelle inconscience !... Ou quel cynisme ? Oubliait-elle qu'Aurore n'était pas libre ? Ou se figurait-elle pouvoir partir par ses propres moyens ?

De crainte d'envenimer les choses et de gâter la soirée, personne ne répliqua... Mais je revois encore le regard haineux et résolu dont la fiancée d'Oscar avait accompagné sa proclamation d'indépendance.

Pendant le repas impromptu, ma femme nous donna ses instructions pour le bâchage de la fusée et pour la manœuvre de l'appareil de T.S.F., car il était possible que la station du Levant eût recom-

mené à émettre, et nous essaierions de capter un message.

Puis, chaque couple se retira dans son coin, pour la nuit, comme d'habitude.

Après quelques préliminaires, ma femme me prit la main avec tendresse et me dit tout bas, d'un ton singulier :

— Mon petit Gaston, je t'ai initié suffisamment à la manœuvre de la fusée pour que tu saches lui faire prendre le départ sur cette planète où la pesanteur est si faible. Mais tu n'es pas le seul parmi nous. Oscar s'est montré fort attentif aux leçons que je lui ai données, pendant le dernier jour de notre voyage interplanétaire. Je lui ai même expliqué que le moyen le plus pratique, pour un pilote novice, d'effectuer un atterrissage serait de freiner, afin de ne pas griller l'appareil à la traversée de l'atmosphère, et de le jeter dans une mer assez profonde, en ayant soin de décrocher à la dernière minute le moteur brûlant, pour éviter le danger d'explosion...

Je l'écoutais avec stupeur. Je sentais dans ses paroles une ironie amère qui ne pouvait s'adresser à moi et qui contrastait avec la douce pression de

sa main sur la mienne. Je répliquai avec une véhémence contenue :

— Que veux-tu dire, mon Aurette ? Tu ne vas pourtant pas insinuer que je devrais mettre à profit ma liberté pour fuir avec les autres ?

Elle reprit, sur un ton plus sérieux :

— Ce serait peut-être le plus sage, car je ne suis pas prête d'être libérée, soit dit entre nous. Mais je n'insinue pas ce que tu crois. J'ai voulu te faire comprendre que tout le monde n'a pas tes scrupules... Tu feras bien de surveiller notre passagère.

Je me rappelai le regard d'Ida, et songeai à la faiblesse de caractère de son fiancé.

— Sois tranquille, mon aimée. Je ne les lâcherai pas d'un cran, demain. Nous partirons tous ensemble ou pas du tout.

Le matin venu, l'expérience donna les résultats attendus. Après le déjeuner, où l'on nous servit, comme Oscar l'avait annoncé, un ragoût de co-baye des plus mangeables, Styal entra et emmena Aurore chez « le Maître ». Puis, la Russe, son fiancé et moi, nous revêtîmes les appareils respiratoires, on ouvrit la porte, et Ida sortit la première. Les trois « lutteurs » postés dans le corridor paru-

rent bien un peu surpris, mais la laissèrent passer. Un seul se détacha du groupe, baguette au poing, pour lui emboîter le pas. Oscar les suivit et fut patrillement escorté. Je passai sans plus de difficulté.

Nous étions donc libres tous trois, sous la seule réserve que nos gardiens nous pistaient. Mais une fois hors du palais, je compris que leur surveillance avait pour but, moins d'entraver notre liberté que de l'assurer, en refoulant les badaudes curiosités des hominiens. Je ne parle pas des lacertiens, qui ne détournaient même pas la tête pour nous regarder.

Lacertiens et hominiens... Notre rudimentaire classification des habitants d'Éros avait besoin d'être complétée. Dans le Palais, il venait des « capes rouges », mais nous n'avions guère eu l'occasion de voir de près que les lézards en toge verte, les « Académiciens », dont la physionomie imposait irrésistiblement une impression tenace et harcelante de vieillesse... ou plutôt (car ils semblaient de santé robuste et en pleine possession de leur intelligence) d'antiquité multiséculaire... et qui paraissaient tous être du même sexe.

Ici en ville, rien que des capes rouges, visiblement jeunes et dont quelques-uns s'enveloppaient

la face du voile féminin caractéristique. Mais ce qui nous surprenait, c'était la faible proportion des lacertiens, par rapport à leurs esclaves hominiens : un contre dix, au plus.

Le rôle des hominiens que j'ai appelés jusqu'ici des « lutteurs » à cause de leur maillot vert et de leur caleçon jaune, commença de nous apparaître plus multiple que nous ne le soupçonnions d'après leur costume uniforme. En réalité, ce sont les serviteurs à tout faire, y compris les tâches dévolues chez nous aux machines. Leurs diverses fonctions se distinguent par des insignes de métal jaune accrochés à leur maillot sur la poitrine et fièrement arborés. Il y a fort peu de vrais policiers à baguette, chargés d'assurer le bon ordre ; celui-ci se maintient presque automatiquement, par suite de la parfaite soumission des esclaves, qui obéissent à leurs maîtres aussi naturellement que les chiens chez nous. Quelques exemples de brutalité révoltante, dont nous fûmes témoins en cours de route, nous montrèrent que, quoi qu'en pense et dise Ida, aucune idée de révolte ne peut germer sous ces fronts, résignés à tout en dépit de leur angle facial d'une ouverture magnifique.

— Et voilà pourquoi on ne craint pas de nous laisser circuler en liberté, opiné-je. On nous assimile sans doute plus ou moins aux hominiens ; on postule par définition que nous vénérons la supériorité intellectuelle de messieurs les lézards.

— Pour peu que nous soyons forcés de rester quelque temps chez eux, nous leur montrerons qu'ils se trompent ! ricane Ida. Leur état social est un outrage permanent à l'humanité.

Au sortir d'une incarcération de neuf fois 24 heures, on éprouve le désir de flâner un peu à l'air, même si cet air est lui-même emprisonné sous un réseau de fils métalliques. Mais, avec ces journées de trois heures, si nous voulions bâcher proprement la fusée, nous n'avions pas de temps à perdre.

La grande place traversée, nous nous étions engagés dans la rue principale en face du Palais. Le spectacle des immeubles marmités faisant tache parmi les buildings blindés aux façades d'acier nickelé suggère de toute évidence que les habitants d'Éros ont connu « l'art de la guerre ».

Je pose la question :

— Se seraient-ils assagis ? Auraient-ils renoncé volontairement à la lutte armée, comme ils paraissent avoir abandonné l'emploi du machinisme ?

Dans le Palais déjà, nous avons remarqué que nombre d'applications de la science sont tombées en désuétude : les lacertiens chauffent leurs appartements avec des radiateurs électriques, mais à côté de cela, les ascenseurs privés de leurs cabines, les appareils téléphoniques hors de service, les fils conducteurs arrachés, etc... Ici en ville, les quelques lampadaires subsistants manquent d'ampoules ; pas un moyen de transport rapide, pas une automobile. Seules quelques voitures de livraison aux roues veuves de pneumatiques. On va à pied ; tout au plus quelques nobles sauriens se font-ils porter en litière... On croirait à un parti-pris de simplicité anti-machiniste. Car ce n'est certes pas impuissance de la part des savants qui ont su réaliser le cinéma intégral et mettre au point l'emprisonnement d'une atmosphère sous le réseau des pylônes et des rues ! Cette civilisation-ci, bien que scientifique à n'en pas douter, ne tend pas à supprimer les distances ou à épargner l'effort musculaire.

Mais nous reconnaissons, Oscar et moi, qu'il n'est guère besoin d'abolir les distances, dans cette ville de 1.500 mètres de diamètre, et dont tout le territoire, y inclus la banlieue de deux kilomètres de largeur, ne doit pas excéder 15 kilomètres carrés. Et quant à épargner l'effort musculaire, à quoi bon, lorsqu'on pratique l'esclavage ?

Remettant à plus tard la visite de la ville, nous entrons dans la forêt de pylônes. Là aussi, notre curiosité trouverait à s'exercer abondamment. Un édifice, situé à 50 mètres de l'avenue que nous suivons, envoie jusqu'à nous, par une sorte d'énorme ventilateur, un torrent d'air frais. Ce doit être l'une des stations productrices d'oxygène renouvelant l'atmosphère artificielle. Mais nous n'avons pas le loisir de nous détourner, pas plus que de visiter le campement d'hominiens sauvages où Oscar s'est rendu hier. Nous nous contentons de regarder au passage la récolte des lianes grimpantes et des fruits cristallins. Ida adresse la parole aux ouaouas, qui semblent fascinés, séduits par les inflexions de sa voix... Ce qui leur vaut un rappel à l'ordre assez brutal du policier, leur surveillant.

Une heure après notre départ du Palais, le soleil était presque au haut de sa course, quand nous ar-

rivâmes à la limite extérieure de la forêt de py-lônes. Nos trois « lutteurs » ne bronchèrent pas, quand, nos masques ajustés et ouvert le robinet d'oxygène, nous franchîmes la résistance invisible de la cloison des ondes, pour nous engager sur le sable rouge du désert, à la féroce réverbération.

Les traces de pas nous guidaient. Dans son creux de dunes, l'*Ad Astra* nous apparut, pointant sa masse étincelante, comme un désir d'envol, sur le ciel noir et constellé. J'éprouvai une secousse, un élan de tout mon être, un regret de ne pouvoir m'embarquer et partir à l'instant... avec Aurore, toutefois. Et je perçus que mes deux compagnons devaient éprouver le même sentiment, non réfréné par la condition restrictive que j'y apportais.

Ils n'en dirent pas un mot lorsque nous eûmes pénétré dans l'appareil, refermé le trou d'homme et retiré nos masques. Sans-filiste accompli, et ayant de plus noté les explications d'Aurore, mon neveu se figurait que ce ne serait pour lui qu'un jeu de déployer l'antenne et mettre en marche la T.S.F., pour tenter de recevoir une hypothétique émission d'Uraniville. Mais il eut beau faire : soit que l'atterrissage dans le sable eût coincé le méca-

nisme, ou qu'il ne sût pas s'y prendre, rien ne consentit à fonctionner.

La Russe, attendant qu'il eût fini, piétinait d'impatience devant le tableau des leviers de commande. Quand il y renonça et la rejoignit, au bout de trois quarts d'heure, elle lui adressa un coup d'œil éloquent, à la fois interrogatif et impérieux. À regret, eût-on dit, il se pencha, d'un air réfléchi et soucieux, sur les inscriptions des cadrans.

Affectant de m'occuper à mon tour de la T.S.F., je suivais avec inquiétude ce jeu de scène muet. C'était clair, trop clair. Oscar se croyait en état d'effectuer lui-même un envol. Au cours du long entretien chuchoté de la dernière nuit, sa fiancée avait tiré de lui l'aveu de cette confiance présomptueuse. À cette heure, elle suivait sur ses traits les résultats de ses méditations. Elle attendait de lui une réponse. Il la lui donna, d'un léger clignement de paupières, qui signifiait : « Oui, je m'en tirerai, sois tranquille. » Les yeux bleu-pâle de mystique se durcirent derrière les lunettes à mince monture d'or. Un regard oblique me désigna discrètement. Dans sa fougueuse impatience, elle sollicitait son fiancé d'agir tout de suite, sans tenir compte de

moi. À eux deux, ne viendraient-ils pas à bout de ma résistance...

Une seconde, le voyant avancer vers les leviers une main hésitante, je faillis bondir sur lui. Mais il n'acheva pas son geste, et d'un regard répondit à l'autre : « Non, pas maintenant, plus tard. » Et il ajouta tout haut, à mon intention :

— Dommage que Rette ne soit pas avec nous ! On aurait pu prendre le départ. Mais patience, cela viendra ; il nous reste encore deux mois...

— Oui, oui, cela viendra, et vite, fit la Russe, d'un ton où se combinaient l'irritation et la certitude de vaincre.

En sortant de la fusée, je pris soin de faire passer les premiers mes deux compagnons, qui portaient une bâche en toile d'amiante. Et, tandis que, cramponnés d'une main à l'échelle extérieure, Oscar et moi réunissions nos efforts pour déployer le préart calorifuge par-dessus l'ogive de métal (il n'y avait heureusement pas à prévoir de vent, ici dans le vide ; inutile donc d'assujettir le tissu), je « réalisai » soudain la situation abominable où je me trouvais engagé.

La Russe n'a pu obtenir de mon neveu, cette fois-ci, qu'il use de la force et entame un corps-à-

corps avec moi pour éliminer mon opposition et exécuter librement leur dessein. Oscar, en honnête homme, a tenu bon. Mais résistera-t-il longtemps aux perfides conseils de la Femme Fatale ? Quelle ruses ne lui inspirera-t-elle pas ? Je ne vais plus oser perdre de vue un seul instant les deux complices sans avoir à craindre qu'ils n'en profitent pour courir à la fusée et prendre le départ, nous laissant, ma femme et moi, sur Éros ! Qu'ils sortent ensemble ou séparément, il m'est désormais interdit de les quitter d'une semelle, n'importe lequel des deux, ou tous deux à la fois !

XIX

La Cité de Khalifur

Ce fâcheux pronostic se réalisa. La situation, en ce qui concernait la captivité d'Aurore, demeurerait immuable et ne devait, en fait, se modifier qu'au bout de trois mois. Pendant les deux premiers, où Éros, fuyant sur son orbite, resta encore à proximité suffisante de la Terre, pendant même 70 jours, jusqu'au 10 juillet, pour plus de sûreté,... je surveillai tous les pas du couple avec une assiduité harassante. Le seul point en ma faveur, c'était que notre liberté relative, pour une raison impénétrable, cessait avec le soir. Du coucher au lever du soleil, j'avais trois heures quotidiennes de vacances.

Comme s'ils eussent pris un malin plaisir à tenir mes craintes en éveil, Oscar et Ida ne sortaient la plupart du temps que munis de leurs « respirateurs »... un peu encombrants, il est vrai, mais la faible gravitation sur Éros rendait la bouteille, en acier-vanadium, contenant l'oxygène, moins

lourde que si l'on se fût bouclé sur le dos un sac tyrolien garni d'un savon et d'un peigne.

Mais, même les quelques fois où ils laissèrent leurs appareils à la prison en sortant le matin, je ne pouvais me relâcher de ma filature, dans la crainte que ce ne fût là une ruse, et qu'ils missent à profit mon inattention pour revenir subrepticement les chercher.

Ce furent deux mois abominables, d'inquiétudes continuelles, très vives au début, et qui, bien qu'atténuées par la suite, subsistèrent jusqu'à la fin de cette période. La résistance d'Oscar faiblissait, l'œuvre de corruption progressait. Lors des visites à l'*Ad Astra* (nous y retournâmes une dizaine de fois), je me tenais prêt à repousser une attaque. Si Ida eût possédé encore son revolver, je suis persuadé que je ne m'en serais pas tiré vivant. Elle eût mis son fiancé en présence du fait accompli. Mais le gamin conservait, malgré tout, un vieux fonds d'honneur et de loyauté ; jamais elle ne put obtenir qu'il lui livrât son pistolet, ni même qu'il lui accordât son aide matérielle pour tenter de me réduire à l'impuissance.

De plus, je crois maintenant que la présomption du « jeune phénomène » et son engouement pour

la Russe ne l'aveuglaient pas au point d'abolir en lui tout esprit critique ; il concevait des doutes sur son aptitude à piloter l'*Ad Astra*. Aurore nous avait donné, comme par hasard, une petite conférence instructive sur les aléas que présente, pour un astronaute novice, la conduite d'une fusée, en particulier à l'atterrissage ; même en admettant qu'il sût se diriger vers une mer dont les couches d'eau amortiraient la chute, il avait 999 chances sur 1.000 de ne pas freiner à temps et de griller l'appareil à la traversée de l'atmosphère. Ce délicat avertissement dut rappeler notre neveu à une plus saine appréciation de son insuffisance... et contribuer fortement à la vertu qui l'empêcha jusqu'au bout de céder aux instances d'Ida.

Celle-ci enrageait. Dans ses discussions, la nuit, avec Oscar, il lui prenait parfois des colères folles, dont Aurore et moi percevions les éclats. Mais, une fois revenue de ses emportements hystériques, elle devait bien se rendre à l'évidence et admettre que le départ rêvé par elle devenait chaque jour de moins en moins possible, à mesure qu'augmentait l'éloignement de la Terre.

Un autre intérêt finit d'ailleurs par lui apparaître, sur Éros, et elle se résigna peu à peu à la perspec-

tive d'y passer plus d'un an et demi encore. Mais je n'eus soupçon de la chose que très tard, et malgré cela on pouvait toujours craindre un revirement, chez cette espèce de paranoïaque.

Il ne faut pas s'imaginer que cette surveillance à laquelle je me livrais m'absorbât continuellement dans son idée fixe et me donnât envers mes compagnons un front de garde-chiourme. L'atmosphère ne devenait réellement tendue que lors des visites à la fusée. En d'autres temps, quoique toujours aux aguets et sans me départir de ma prudence, je faisais assez bon ménage avec Oscar. Et comme celui-ci cherchait à tirer de son séjour forcé un grand reportage, ces deux mois moralement si pénibles furent loin d'être perdus pour moi, au point de vue documentaire.

Le cérémonial était chaque jour identique. Dix minutes après le lever du soleil, à peine avions-nous fait notre toilette, que deux geôliers entraient, porteurs du repas quotidien : galettes de viande artificielle, salmis d'« angélique », ragoût de cobaye. Par bravade, et en dépit de l'économie prêchée par ma femme, la Russe seule s'octroyait deux ou trois biscuits de mer, pris sur les réserves de la fusée. Puis Styal venait appeler Aurore et

l'emmenait chez « le Maître ». Aussitôt Ida, Oscar et moi nous nous harnachions des « respirateurs », et, trio inséparable, nous sortions, suivis à quatre pas de nos acolytes, baguette sur l'épaule. Jusqu'au coucher du soleil, où l'on nous obligeait de rentrer, nous disposions quotidiennement de deux heures et demie.

Ah ! ces promenades à trois !... Dix semaines terrestres de sept jours : 70, multiplié par 4 : égale 280 jours érotiens... À une promenade par jour...

En dehors des visites à l'*Ad Astra*, pour lesquelles mes compagnons trouvaient toujours un prétexte, nous apprîmes d'abord à connaître la ville.

La ville de Khalifur (Aurore nous a appris son nom), ou du moins sa partie restée vivante, se développe à l'est du Palais. Coupant à angle droit la grande artère est-ouest qui part de la place, et intersectées elles-mêmes par quatre voies parallèles à la première, six rues nord-sud offrent, à un degré plus accentué encore, l'aspect de délabrement et d'abandon qui nous a frappés dès l'arrivée. Sur dix immeubles à façade blindée, deux sont en ruines et sept déserts. Le dixième sert de demeure à une famille de lacertiens en cape rouge. Le total de leur

population ne doit pas dépasser deux cents individus des deux sexes, sans compter les enfants. Chaque maison habitée possède cinq ou six serviteurs hominiens.

Même avec l'animation ajoutée par les autres esclaves, policiers et fonctionnaires publics de la ville ou du Palais, les rues paraissaient en général presque désertes. Représentez-vous une ville de 1.500 mètres de diamètre, comprenant en tout une dizaine de rues, chacune de cette longueur, soit 15 kilomètres de voies publiques, pour une population de 200 lacertiens et 2.000 hominiens « lutteurs ». Cela donnerait, en les supposant tous dehors, répartis également, une densité de une personne par dix mètres de chaussée. La dernière de nos sous-préfectures est plus animée. Et encore, tous les esclaves étaient loin de sortir à la fois ; les lacertiens « rouges » se montraient peu ; les « académiciens » ne quittaient presque jamais le Palais.

Mais, à certaines heures, juste avant le coucher du soleil par exemple, des hominiens d'une espèce encore inconnue de nous se répandaient par masses compactes dans les rues. C'étaient les vrais prolétaires, sortant du travail pour regagner les casernes où ils passaient la nuit.

Sur leurs corps de pygmées albinos, à la triste chair blafarde, ceux-ci, mâles et femelles, ne portent qu'un pagne, comme les « ouaouas » du dehors, mais ce pagne est en tissu métallique bleuâtre, et non en plaques de fer-blanc.

Ils diffèrent aussi des « lutteurs » en maillot vert et caleçon jaune, qui paraissent bien nourris et contents de leur sort, par un air d'incurable misère. Maintenus à la limite de la nutrition suffisante, la morne résignation du destin collectif qui les écrase se lit dans leurs grands yeux roses et clignotants. L'abrutissement de ces malheureux paraît total. À la différence de leurs congénères qui sans nos gardiens nous harcèleraient de curiosités indiscrètes, c'est à peine s'ils nous jettent un regard lorsque nous croisons leurs tristes troupes qui regagnent les casernes sous la conduite de policiers spéciaux. Ida elle-même admet que ceux-là seraient difficiles à régénérer.

Il existe en effet des usines à Khalifur, et il nous fut permis d'y jeter un coup d'œil.

Mais, je l'ai déjà dit, nos connaissances à tous trois étaient faibles, en matière scientifique. Ida, espionne du Guépéou et agitatrice politique, ne voyait dans la science qu'un grand mot à effet,

plein de promesses de bien-être matériel. Oscar, outre six mois d'études mécaniques et un stage de quelques semaines dans un garage, avait les notions étendues mais superficielles d'un journaliste encore jeune dans la profession. Pour moi, qui voyais la science un peu avec les yeux de M^{me} Simodzuki, dans sa grandeur surhumaine, j'étais plus riche de bonne volonté que de notions exactes, et les questions techniques en particulier me trouvaient d'une incompétence à peu près complète.

Nous visitons donc ces usines en simples badauds, et il serait bien inutile d'en parler longuement ici.

Celle qui nous amusa davantage produisait la viande synthétique, mais la vue de sa fabrication ne nous rendit pas cet *ersatz* plus ragoûtant. Dans de grosses marmites, un esclave versait plusieurs produits chimiques très malodorants, contenus dans des touries. Le récipient reboulonné, des rampes à gaz s'allumaient dessous, la mixture mijotait, puis d'autres esclaves ouvraient des robinets, réglaient le débit de la matière plastique, qui giclait des laminoirs et se coulait dans des moules. Après refroidissement, on obtenait les gaufres en

espèce de colle-forte qui ne nous étaient que trop familières... Aliment précieux et qui ne devait pas être prodigué, car des policiers armés de baguettes veillaient dans l'usine même et aux portes. Nous apprîmes plus tard que chaque prolétaire avait droit par jour à une galette et les « lutteurs » à deux.

La fabrique de tissus n'employait pas, comme chez nous, de fibres végétales ou animales : lin, laine, soie, etc. Les seuls matériaux entrant dans les étoffes étaient du métal et du verre. Des fils d'aluminium, d'argent ou de cuivre ou même d'or, s'enrobaient, au sortir des filières, sous une couche très mince de quartz. Les tissus confectionnés avec cela tenaient chaud et ne manquaient pas de souplesse, mais leur contact était fort désagréable à la peau.

Il y avait encore une usine métallurgique, ou plus modestement un atelier de réparations, qui intéressa particulièrement Oscar...

Deux usines à air, une en ville et une sous les pylônes, fournissaient en même temps de l'eau et du gaz. L'eau, puisée dans les profondeurs du sol, était d'une part refoulée telle quelle dans les canalisations, pour alimenter la ville, et en banlieue,

pour l'irrigation des cultures ; d'autre part, un traitement par électrolyse décomposait l'eau en oxygène et hydrogène. L'oxygène était envoyé au dehors par un ventilateur pour régénérer l'atmosphère et compenser les pertes ; l'hydrogène se distribuait comme chez nous le gaz.

Les commentaires d'Aurore, par exemple dans ce dernier cas de la fabrication électrolytique de l'air, nous permettait de mieux comprendre ce que nous avions vu ; mais elle en restait forcément comme nous aux aperçus tout superficiels et fragmentaires que nous prenions des usines de Khali-fur. Impossible de pénétrer les principes en vertu desquels fonctionnaient leurs machines.

Supposez un physicien ignorant à peu près tout de l'électricité, à qui l'on montrerait, sans la moindre explication, un turboalternateur ronflant à 2.000 tours. Croyez-vous qu'il arriverait à une conception bien claire des forces mises en jeu et de la construction de l'engin ?

Nous en étions à peu près là, par rapport aux secrets de la science érotienne, avec l'aggravation qu'Aurore ne se représentait les machines qu'à travers nos descriptions de profanes.

Nous avons vu dans les usines des moteurs fonctionner, grâce à des câbles qui évidemment leur apportaient l'énergie ; lors d'une sortie hors des pylônes, vers l'angle sud du Palais, nous avons même pu examiner de près les générateurs de cette énergie : dans le vide, une gigantesque batterie de 400 miroirs de deux mètres de diamètre, braqués vers le ciel, comme pour y capter de mystérieuses radiations, qui sans doute se transformaient en courant utilisable (électrique ou autre) dans les énormes cylindres d'acier (installés, eux, sous les pylônes), hermétiquement clos tels des carters et de l'intérieur desquels s'élevait un ronflement continu...

Mais que voulez-vous qu'Aurore tirât des descriptions de ce genre, même scrupuleusement détaillées ?...

Aurions-nous été plus renseignés si nous avions pu visiter les machines et les laboratoires où devaient travailler les savants académiciens, dans le Palais même ?... Mais, pas plus qu'à Aurore, il ne nous était permis d'y circuler librement, et nous en étions réduits aux hypothèses.

En revanche, nos incursions dans les immeubles inhabités de la ville, ouverts à tout venant, nous

avaient déjà montré les vestiges d'une civilisation industrielle très avancée, parallèle à la nôtre et arrivée même à un point supérieur : machines et appareils domestiques, de formes et de destinations parfois discernables mais le plus souvent inconnues. Une partie de ces objets eussent pu servir encore, mais ils ne tentaient personne, puisque les Érotiens actuels, dans leur existence simplifiée, n'avaient gardé que quelques bribes du machinisme passé.

Tout au plus les lacertiens puisaient-ils à ces réserves les câbles, ampoules électriques, radiateurs, et autres accessoires dont ils usaient encore ; ou bien on arrachait un tube d'acier à un meuble, pour s'en faire une canne ; les ouaouas chipaient des bouts de fer-blanc, de vieux bidons ; l'atelier de réparation utilisait les fragments de plaques d'acier-nickel comme une mine de fer.

Là où l'ancienne civilisation abandonnée offrait réellement une carrière inépuisable, c'était dans les quartiers dévastés par l'incendie, que nous avons aperçus par la fenêtre de la salle aux « Berlitz leçons », et qui s'étendaient à l'ouest derrière le Palais, hors de la zone atmosphérique. Une excursion poussée de ce côté, avec les respirateurs,

nous prouva que la Khalifur actuelle n'était qu'une faible portion de la ville primitive. Ce district avait échappé au désastre grâce à la construction particulière de ses buildings blindés.

Plusieurs millions d'habitants ont dû grouiller autrefois dans cette métropole aujourd'hui détruite et formant une sorte de Pompéi conservée dans le vide depuis combien de siècles ? Les immeubles, ici, ne sont pas protégés, et les torpilles comme l'incendie ont eu beau jeu. Les canons, tanks et mitrailleuses qui gisent sur la lisière de ces décombres, avec tout un régiment de squelettes calcinés de lacertiens, atteste la nature guerrière de la catastrophe. Une machine volante, décarcassée mais reconnaissable, une sorte d'hélicoptère, y a peut-être contribué par ses bombes. Les édifices épargnés sont rares, mais ils recèlent encore de quoi réapprovisionner jusqu'à la fin des âges la Khalifur actuelle, où les besoins sont si restreints... Et il semblerait, aux traces de pas imprimées dans les cendres, que l'on y vienne parfois, du Palais. Les lacertiens disposeraient donc de « respirateurs ».

Parmi les énigmes de ce monde étrange mises en relief par nos explorations, l'une des plus irri-

tantes était la disparition de l'atmosphère qui avait sans aucun doute existé jadis sur la planète Éros. Aucune hypothèse n'en donnait une explication satisfaisante. Mais un autre problème accessoire se posait, peut-être moins insoluble, dont la réponse pouvait être d'importance pour nous. Ne subsistait-il pas, dans une région quelconque de l'astéroïde... dans une vallée encaissée... un lambeau d'atmosphère naturelle, où se serait perpétuée la vie animale et végétale... où existerait encore une agglomération habitée, autre que Khalifur ? Intérêt documentaire à part, des ressources nouvelles pouvaient s'y révéler. Dans notre situation, aucune chance n'était à négliger... Une longue exploration à la surface d'Éros fut décidée.

La Russe ayant refusé de nous accompagner, Oscar et moi discutâmes les possibilités pratiques.

Admettons que la planète a 400 kilomètres de diamètre ; cela fait 1.200 pour le tour complet. C'est trop long, à pied, même avec les bottes de sept lieues que semble donner la réduction de la pesanteur. On ne peut pas raisonner : puisque sur la terre, avec la gravitation 1, on fait 5 kilomètres à l'heure, ici où l'on pèse 20 fois moins, on en fera $5 \times 20 = 100$ à l'heure. L'expérience nous a dé-

montré que, si la faiblesse de la pesanteur nous permet de progresser par bonds de 20 mètres, elle restreint cet avantage au point de vue rapidité, car on reste plusieurs secondes en l'air avant de reprendre pied. Une allure de 30 kilomètres à l'heure est un maximum. Le périple complet d'Éros exigerait au moins 40 heures. Les bouteilles à oxygène des masques respiratoires ne contiennent qu'une réserve de 8 heures ; il nous faudrait en emporter 5 ou 6 chacun. Dangereux gaspillage... Ah ! Si l'on pouvait réparer une des autos à peu près entières découvertes dans les ruines... Et encore, si elles sont à essence, elles ne marcheraient pas dans le vide...

Mais Aurore nous rappela que, vu la forme de l'astéroïde, « en pépin de grenade », nous étions sur sa calotte sphérique et relativement près du bord, dans la direction de l'est...

Ce petit voyage, de 100 kilomètres aller et retour, nous prit trois heures et nous renseigna suffisamment.

Le désert de sable rouge, qui nous avait paru tout d'abord sans limites, ne s'étendait en réalité qu'à peu de kilomètres dans l'est du point d'atterrissage de la fusée. En appuyant vers le sud

nous rejoignîmes une sorte d'autostrade, longée par un chemin de fer monorail. La chaussée était aussi nette que lors de l'arrêt du trafic et de la civilisation érotienne. Mais des crevasses, qui craquaient profondément le sol, la coupèrent bientôt, à intervalles de plus en plus rapprochés. Certaines, véritables gouffres insondables, de 10 mètres de largeur, que nous sautions à pieds joints, attestaient qu'un tremblement de terre formidable avait dû secouer toute la région. Son intensité apparaissait toujours plus grande, à mesure que nous avançons. Les quelques bâtiments que nous rencontrâmes, et ceux d'une petite ville, étaient tous réduits en miettes.

Au bout d'une heure de course par enjambées de 10 mètres, le paysage, bouleversé et ravagé, s'encombrait de coulées de lave et de quartiers de roc. Du haut de l'un d'eux, enfin, s'ouvrit devant nous une lacune... comme de naïfs géographes du moyen-âge se représentaient le « bord » de la terre supposée plate : un abîme oblique, une pente à 60 degrés, indéfiniment prolongé vers le bas sur toute la largeur de l'horizon. Nous étions arrivés à la margelle du plateau, de la calotte sphérique supportant Khalifur. Cette falaise vertigineuse rougeoyant au soleil comme une vision infernale, me

rappelait un peu, agrandie 100 fois, les calanques de Piana, mais elle n'offrait aucune trace de végétation et aboutissait au ciel noir et constellé du vide. On eût dit le versant monstrueux d'un cratère égueulé, éclaté par une explosion des forces pluto-niennes, par un cataclysme planétaire...

Je contemplais le gouffre, réduit au silence par le masque respiratoire. Oscar s'était mis à jeter des cailloux, des blocs gros comme la tête. Ils dévalaient en rebondissant, roulaient sur la pente déchiquetée, longuement, se rapetissant indéfiniment, réduits à rien, dans le silence éternel des espaces...

XX

Chez les « ouaouas »

Nos visites aux sauvages de la banlieue, d'abord accidentelles et sans but défini, devinrent plus fréquentes, à mesure qu'Ida s'intéressait davantage à eux. Elle finit par nous entraîner presque chaque jour dans la forêt des pylônes.

Si les prolétaires des usines, surmenés et insuffisamment nourris, étaient déjà d'un degré inférieur en robustesse et en joie de vivre à leurs congénères les « lutteurs » en maillot vert et caleçon jaune, les « ouaouas » en pagne de fer-blanc formaient une troisième catégorie et représentaient les parias de l'espèce.

Les plus jeunes, et même des adultes, marchaient indifféremment debout ou à quatre pattes. Leur seul vestige de supériorité sur les animaux étaient le langage articulé et le goût de la parure chez les femmes, qui s'affublaient de lambeaux d'étoffes et ajustaient sur leurs longs cheveux broussailleux, couleur de chanvre, une calotte en

fragments de métal assemblés par des bouts de fil électrique. Ces misérables... ils pouvaient être 3.000 en tout... campaient dans d'épouvantables taudis, improvisés au moyen de bidons rouillés ou de débris de blindage, où ils s'entassaient à plusieurs centaines, hommes, femmes et enfants pêle-mêle. Ils avaient à leur disposition, répartis dans la zone, une dizaine d'installations rudimentaires où, en permanence, coulait un mince filet d'eau et brûlait une flamme d'hydrogène leur permettant de cuisiner la nourriture animale qu'ils arrivaient à se procurer. Une faune réduite à quelques espèces vivait en effet dans la région des pylônes : cobayes, rats, cloportes géants, gros comme des tatous, qui constituaient l'alimentation principale des ouaouas. Le seul moyen qu'ils eussent, sans perdre leur liberté, de gagner une ration de viande synthétique, semblait être de s' enrôler pour la récolte des lianes et des fruits cristallins ou des mousses garnissant les quadrilatères à bordure de ciment. C'était aussi pour eux une occasion de boire l'eau des irrigations, qui ne coulait que pendant cette récolte et sous la surveillance du policier de service. Dès que celui-ci avait le dos tourné, on les voyait se jeter à plat ventre et laper, à même les rigoles, le précieux liquide, sans souci des coups

qui grêlaient sur leurs épaules nues s'ils étaient surpris.

Quant aux opérations des racoleurs officiels qui prélevaient sur la réserve de « matériel hominien » représentée par les sauvages de quoi combler les vides, chez les prolétaires des usines, elles ne nous furent connues que beaucoup plus tard...

Le cannibalisme complétait les ressources nutritives. Les malades et les vieillards incapables de grimper jusqu'en haut des pylônes, servaient de nourriture aux vivants. Ils se laissaient d'ailleurs abattre, à coups de barre de fer, avec une parfaite indifférence. De plus, les rixes entre ouaouas étaient quotidiennes, et il en résultait fréquemment des cadavres, car on achevait les blessés incapables de se défendre.

Étant donné la psychologie des maîtres lacertiens d'une part, et d'autre part l'abondante prolifération des sauvages, je soupçonne fort que les exhibitions de lutte organisées périodiquement dans une sorte de stade situé aux lisières de la ville, avaient pour but de ramener à un taux normal le nombre de ces derniers, lorsque l'augmentation de leur nombre devenait malgré tout excessive. C'était la seule circonstance où les hominiens de la ville

frayaient avec leurs congénères du dehors, et ils assistaient à ces luttes entre champions ouaouas comme à des fêtes rares. Tout leur vieux fonds de bestialité atavique, devenu sans emploi dans la vie courante, se réjouissait de ces combats à mort qui mettaient aux prises deux adversaires ayant chacun les dix doigts munis de griffes artificielles en acier, tranchantes comme des rasoirs... Et naturellement, il s'ensuivait d'abominables ripailles...

Ces explosions passagères d'instincts violents n'empêchaient pas les sauvages à pagne de subir en toute passivité les mépris et les coups de leurs surveillants. Ils semblaient se considérer eux-mêmes comme de vils animaux, à force de se voir traiter comme tels par les autres hominiens. Nos acolytes policiers, lorsqu'Ida nous entraînait parmi les ouaouas, affectaient de se tenir à l'écart, pour éviter la souillure d'un pareil voisinage...

Les campements sont surtout nombreux dans la banlieue sud, où la zone « atmosphérisée », libre de cultures, atteint quatre kilomètres de largeur et forme pour les sauvages une sorte de « réserve ». À chacune de nos visites par là, c'est un accueil triomphal. Mais la curiosité turbulente du début a pris des allures plus discrètes et les sauvages oc-

cupés à la récolte des végétaux, pour éviter les punitions, se contentent de nous adresser un signe amical. Nous sommes annoncés du plus loin par les cris de joie des enfants, que nous surprenons en train de guetter, autour de quelque terrier, un rat ou un cloporte géant. Cette marmaille quitte le plaisir de la chasse et nous fait escorte, se garant prudemment des baguettes de nos « lutteurs » et attendant qu'ils aient renoncé à nous suivre plus près des habitations, pour venir nous baiser les mains. Ida exerce sur eux tous un véritable magnétisme. Les adultes, les mères en particulier, se prosternent devant elle avec des jappements adoreurs, quand elle pénètre dans les hangars de tôle et de vieux bidons... Mais quel courage il me faut pour la suivre au sein de la puanteur qu'exhalent tous ces corps jamais lavés !... Je ne parle pas d'Oscar, que ravit de plaisir cette divinisation de sa fiancée.

Les facultés de polyglottisme propres à la race slave et que notre Russe possède à un haut degré, lui ont vite permis de distinguer et retenir quelques mots du langage ouaoua, tout différent du jargon mêlé de lacertien, que parlent les esclaves de la ville. En dehors de l'échange rituel du « Camarade... Tavaritch » quotidien, elle a renoncé à

toute tentative d'apprivoiser nos géôliers, définitivement et irrémédiablement abrutis par leur rôle de chiens de garde et cristallisés dans leur orgueil de caste. « Ils ont vendu leur âme aux tyrans », affirme-t-elle avec une chaleur grandiloquente. Mais elle voue un intérêt croissant, un véritable amour aux ouaouas, qu'elle juge infiniment plus sympathiques et proches de l'humanité. Et il faut reconnaître que, tandis qu'elle s'efforce patiemment de capter l'attention de la foule jacassante pressée autour de nous, et d'obtenir un peu de silence pour n'en laisser parler qu'un à la fois, leurs yeux roses d'albinos ont une naïveté, une candeur qui les fait presque aimer. On sent qu'ils participent de l'innocence naturelle aux bêtes des forêts. On est tenté d'absoudre leurs accès de férocité entre eux, et même leur cannibalisme... Et il y a dans ces yeux un secret reproche à la fatalité qui les écrase sous leur sinistre destin.

L'abjecte promiscuité où ils vivent, la saleté repoussante de leurs bouges, l'ignorance chez les mères de toute hygiène infantile, l'espèce de mort spirituelle où sont plongés ces misérables, excitent chez Ida une douloureuse émotion. Oscar n'est pas loin de la partager, malgré son point de vue « témoin impartial ». Et moi-même, j'ai le cœur serré,

je ne puis me défendre d'un sentiment de pitié fraternelle, et parfois je me demande si l'hypothèse d'Ida ne serait pas exacte... si ces hominiens ne sont pas les descendants d'hommes terrestres enlevés par une expédition interplanétaire, jadis, quand la civilisation d'Éros était à son point culminant...

Ida vitupérait contre la tyrannie lacertienne, qui a réduit nos frères en esclavage et a fait d'eux ces lamentables déchus. Elle s'exaltait à la pensée de les « sauver », sinon ceux de la ville, ignoblement fiers de leur servitude, au moins ces pauvres et naïfs ouaouas. Elle répétait, après les visites aux campements :

— Ils ont perdu jusqu'à la faculté de penser, à force de misère, et jamais ne s'élève parmi eux une initiative capable de la leur faire retrouver. Mais je suis persuadée qu'il ne manque qu'une voix pour leur rendre la conscience de leur dignité d'hommes, une étincelle pour rallumer en eux la flamme morte.

Elle songeait avant tout à leur inculquer les principes de l'hygiène ; puis elle les détournerait du cannibalisme ; ensuite...

Bref, un véritable apostolat auquel elle aspirait à se livrer auprès des sauvages, dès que sa connaissance de leur langue serait assez avancée. Usant de son ascendant sur Oscar, elle l'avait enrôlé dans son entreprise. Il notait sur son carnet les nouveaux mots de l'idiome ouaoua conquis à chaque visite, et le soir dans notre prison, de mon coin avec Aurore, je les entendais tous les deux répéter leur vocabulaire et faire des exercices de prononciation.

Lorsqu'elle me pria de participer à son œuvre, en apprenant moi aussi le ouaoua, je crus d'abord à une ruse : il restait encore une dizaine de jours avant la date fatidique du 30 juin où il faudrait renoncer à tout espoir de partir avant 19 mois lorsque l'astéroïde reviendrait en « conjonction » avec la Terre ; et, bien qu'ils eussent complètement cessé, Oscar et elle, d'emporter leurs respirateurs, je ne m'abstins pas tout de suite de les accompagner dans leurs sorties. Mais, de toute évidence, elle prenait au sérieux sa vocation improvisée d'évangéliste, et chaque matin elle nous emmenait aux campements pour s'y livrer avec zèle jusqu'au soir. Et non seulement il était visible qu'elle se consacrait à cette tâche de tout cœur, mais elle s'abstenait de ses reproches coutumiers à ma femme,

qu'elle accusait de « ne pas savoir s'y prendre » avec Zilgor pour obtenir qu'il nous libérât tous. Je finis par céder à l'évidence : la Russe avait renoncé à fuir Éros et à regagner la Terre avant la prochaine « conjonction ».

Néanmoins, je voulus faire bonne mesure et ce fut seulement le 10 juillet que j'abandonnai ma fastidieuse surveillance.

XXI

Le film d'Ektrol

Cependant, un début de confiance était née entre le maître d'Éros et Aurore. Au lieu de voir en elle un simple répertoire documentaire bon à consulter méthodiquement mais qu'il seyait de maintenir en servitude pour le garder à sa disposition permanente, il finissait par la considérer, sinon comme une égale, du moins comme une « personne naturelle ». À mesure qu'elle lui exposait l'état de la civilisation terrestre, il semblait concevoir pour elle une sympathie apitoyée. Au lieu d'opposer, comme dans les premiers temps, un silence hautain à ses questions, il consentait parfois à y répondre.

Le soir, quand nous étions tous quatre réunis, elle nous rapportait des propos grâce auquel certaines énigmes du monde érotien recevaient un semblant de solution.

Ainsi nous savons maintenant que les batteries de miroirs concaves situés hors des pylônes, cap-

tent jour et nuit, non pas les rayons calorifiques et lumineux du soleil, mais les radiations ultra-X des nébuleuses, transformées ensuite en électricité. Seule source d'énergie subsistant sur Éros : plus de houille verte, ni blanche, ni bleue, puisque pas de cours d'eau, ni de lacs ni de mers ; pas de houille noire, ni de pétrole, tous les gisements ayant été épuisés dès avant la « Séparation ».

Nous savons que cette Séparation est un fait capital dans l'histoire lacertienne. C'est alors que l'atmosphère naturelle a disparu subitement. Catastrophe prévue, semble-t-il : Khalifur (la Khalifur aux maisons blindées) était approvisionnée d'oxygène, ce qui a permis aux survivants de « tenir » et de constituer le réseau des pylônes. Mais toute vie animale et végétale a disparu, en dehors de la ville.

Et nous devinons que cette « séparation » a coupé l'astéroïde Éros d'avec une planète initiale plus considérable, nommée Ektrol.

Nous soupçonnons également que Zilgor assistait à ce cataclysme, car lorsqu'il en parle, c'est comme un témoin oculaire. Il dit : « Je... J'ai vu. » Ce serait donc relativement récent ?

Tout cela, ma femme l'a tiré de Zilgor, par brides, sans trop de difficulté. Il a consenti égale-

ment à lui dire que sa captivité prendrait fin un jour, et qu'elle serait libre de regagner la terre avec ses trois compagnons.

Mais ce qu'elle n'a pas encore trouvé le moyen de savoir, c'est dans combien de temps il a l'intention de la libérer. Lorsqu'elle abordait ce sujet avant le 30 juin, et lui représentait que, cette date dépassée, notre exil deviendrait nécessairement d'une longueur très douloureuse pour elle et ses compagnons, le lézard au crâne d'or, avec un sourire mince, répondait simplement : « Pourquoi êtes-vous venus ? Impassible et froid comme la science surhumaine qu'il incarne, les arguments sentimentaux n'ont pas prise sur lui. Il libérera Aurore quand il jugera les recherches terminées dans son cerveau, quand il aura tiré d'elle tout le contenu scientifique. Pas un jour plus tôt, dussions-nous rester à tout jamais sur Éros et y périr de tristesse et d'ennui...

La surveillance que j'exerçais depuis deux mois sur Ida et Oscar m'avait fourni une occupation. Son abandon, après le 10 juillet, me laissa désarmé. Fuyant l'atmosphère confinée de notre prison, je passais les trois heures de jour à rôder parmi les hideuses rues de Khalifur, dans l'attente

du soir, où Aurore m'était rendue et où je goûtais auprès d'elle un peu de douceur et de consolation.

Débilitée par un régime antihygiénique et par ces interrogatoires qui la « vampirisaient », elle s'endormait bientôt. Le sommeil me fuyait, et je restais en détresse, étouffant entre les murailles de ce palais blindé, songeant avec désespoir aux longs mois qu'il nous restait à passer dans cet affreux séjour. Je maudissais Zilgor et la science impitoyable qui nous retenaient ici, je maudissais l'aventure qui nous y avait amenés, Aurore et moi, par l'ambition de hausser mon existence à une utilité surhumaine... C'était ma faute, si nous étions échoués, peut-être sans retour, sur cet astéroïde ridicule ! Qu'avais-je besoin d'encourager ma compagne dans ses velléités astronautiques ! N'eût-elle pu servir la science plus utilement sur la terre ? Et moi-même continuer à peindre ? Nous aurions alors joui de notre modeste part de bonheur ; nous aurions vécu en paix ; nous aurions voyagé parmi les villes humaines et les beaux paysages de la Terre...

La Terre ! Pendant le dernier tiers de la nuit, et se levant de plus en plus tôt, je la voyais par la fenêtre planer au-dessus des coupoles d'acier...

Cette grosse planète bleuâtre, d'un éclat incomparable, c'était notre terre maternelle, avec ses deux milliards d'humains... avec ses mers, ses continents et ses villes... avec ses capitales et notre cher Paris...

Les premiers symptômes d'un changement prochain dans notre condition se manifestèrent le troisième jour érotien du 22 juillet. Aurore nous avertit, Oscar, Ida et moi, que le maître d'Éros désirait l'initier à l'histoire d'Ektrol en lui montrant un film qui pourrait servir de leçon aux humains. Nous étions autorisés à y assister.

— Tiens, tiens, fit Oscar, on daigne tenir compte des « nullards » scientifiques et voir en eux aussi des délégués de la Terre !

Mais le reporter du *Jour* accepta, comme moi, d'enthousiasme. Ida seule refusa tout net ; son œuvre d'évangélisation la requérait...

La séance, réservée à Zilgor, aux XX et aux quatre Terriens, eut lieu le lendemain, chez le maître d'Éros.

On sait quelle multitude de faits visuels un « Pa-thé-Journal », par exemple, fait tenir en un quart d'heure. Il me faudrait un livre pour conter tout ce qui défila devant nos yeux, au cours de ces trois

heures de projection ininterrompue. Je m'en tiens à un schéma rapide, où j'épinglerai ça et là quelques détails frappants.

Mais il ne faut pas oublier que nous assistions, non pas à un défilé d'images en noir et blanc, mais à l'évocation de la réalité même, colorée, en relief, dans l'espace à trois dimensions. D'étonnants truquages avaient dû intervenir, entre autres pour exhiber en coupe l'intérieur d'un building ; certains épisodes étaient probablement reconstitués après coup ; il y avait des surimpressions, comme celle du Génie du Mal... Mais les neuf dixièmes du film étaient du document vrai, y compris la vue terrifiante du bombardement aérien de Khalifur et celle du cataclysme, prises des coupoles du Palais.

Seule, la composition de la bande, et l'ordre des scènes avaient dû être arrangées à notre intention. Il y avait certainement plusieurs semaines que Zilgor s'était décidé à offrir ce spectacle aux délégués de la Terre...

Survol récapitulatif : des mers brasillantes sous le soleil, des Terres couvertes de forêts, où s'agite une intense vie animale. La nature a gardé un équilibre harmonieux, sur Ektrol. Car c'est évidemment Ektrol, ce monde aux nobles horizons dont la loin-

taine courbure atteste une grande planète, sœur de la Terre et de Vénus.

Et cette fois nous percevons la musique, dont les harmonies évoquent le déferlement des lames au large, l'hymne du vent sur les rochers des côtes, le bruissement infini des jungles inviolées, le fracas torrentiel des fleuves...

Mais la suprême civilisation a commencé de conquérir la planète et développe à la fois sa grandeur industrielle et son saccage de la nature.

Voici les villes, centres encore épars du machinisme, d'où s'allongent à l'accélééré les constructions des chemins de fer défrichant les prairies de ces Far-West et ces vierges forêts. Branchées sur les grandes lignes, dont le réseau se resserre, des exploitations minières implantent leurs « derricks » et leurs cheminées, creusent leurs puits, fouillent les entrailles du globe, en extraient les réserves de houille, fer, plomb, zinc, argent, or, mercure, toute la série des métaux et des minéraux, font jaillir par centaines de forages le pétrole, engendré dans les feuillets géologiques par la lente maturation des temps immémoriaux. Tout cela est dispersé, pompé, aspiré par les villes tentaculaires grondantes,

qui grandissent, grossissent, s'étalent, débordent de toutes parts...

En coupe : un gratte-ciel d'habitation, vingt-cinq étages peuplés d'individus sauriens, superposant dans les centaines de cases semblablement disposées, les ménages avec leur progéniture qui accomplissent la série des mêmes gestes : manger, dormir, partir au travail... On voit dix, vingt, cent, mille gratte-ciel pareils se multiplier vertigineusement, comme une image se multiplie dans la réduction de miroirs conjugués ; dix mille gratte-ciel en transparence : toute la métropole gaspillant en cette prolifération inutile d'individus standard les richesses du globe et les produits des machines...

Par moments, au cours de ce film, lorsqu'un détail nous montrait en premier plan la physionomie saurienne, trop reconnaissable, des habitants de ce monde, une bouffée récurrente de nos habitudes et de nos préjugés terrestres nous faisait considérer le tout comme une énorme mascarade, une farce à la Breughel, une gargantuesque allégorie, vengeresse, mais attentatoire à la nature humaine. Et pourtant, l'indéniable vérité de ces scènes s'imposait à nous, et vite cette impression s'effaçait ;

nous nous rendions compte qu'elle provenait d'un anthropomorphisme invétéré ; la réflexion philosophique contribuait à la biffer. Et on était pris dans le tourbillon vivant des masses, où le caractère inhumain de ces êtres se fondait dans l'effet d'ensemble, dans l'atmosphère unanime d'une grandiose civilisation, analogue à la nôtre. On communiait à cette manifestation de l'intelligence cosmique, sœur de celle dont les humains de la Terre sont les acteurs...

Les fleuves barrés d'usines hydroélectriques, les estuaires captant la force des marées, les torrents des montagnes enfournés dans les conduites forcées des turbines. Place aux usines. Les pylônes remplacent les arbres, les lignes de transport d'énergie zèbrent le ciel des campagnes. On exploite, on déboise, et partout s'amoncellent les déblais et les résidus éjectés par usines et villes.

Chose singulière, dans tout cela on ne voit pas encore les hominiens, du moins pas dans leur rôle actuel d'esclaves à tout faire. Il y en avait parmi la faune des forêts avant sa disparition, et on en garde quelques tribus dans les parcs ; mais les prolétaires sont, comme le reste de la population, des lacertiens.

Cueillis en « gros-plan », une seconde, et isolés dans le cadre des laboratoires, parmi les millions grouillants d'individus récapitulés en typhon, surgissent les quelques Savants qui seuls comptent.

En surimpression, un énorme Saurien à silhouette de diplodocus, aux deux yeux sanglants, privé d'œil psychique, rêve le carnage d'un ennemi à sa taille. Il symbolise le Génie du Mal, issu de la brute ancestrale... le Diable, en somme, qui grandit en même temps que la haute pensée planétaire, et qui aspire à capter et mettre en jeu, pour la destruction, les énergies conquises par elle. Penché sur le Savant, il surveille, griffes tendues, l'invention qui va naître, puissance d'action nouvelle. L'explosif trouera les montagnes, pour établir une communication entre peuples. Le Diable rit, car ces peuples arborent des drapeaux différents. Et Diplodocus saura utiliser à sa façon l'explosif. Il ne laissera pas perdre non plus ces gaz jaunes ou vert sale qui sortent de la cornue, pêle-mêle avec les anilines multicolores et le phénol désinfectant.

Sous les rouges rayons dardés par le regard du Satan lacertien, les machines s'activent, et par trains entiers, par files de camions laminant les routes, sortent des usines : fusils, canons, mitrail-

leuses, qui vont s'empiler dans les arsenaux de tous les pays... Encore ! encore ! jamais assez ! Il s'agit de surpasser en hauteur le stock du peuple voisin.

À la fin, les amoncellements s'écroulent et les armes s'animent d'une vie diabolique, sautant aux poings qui les happent. Des guerriers foisonnent en bataillons-gigognes et de tous côtés se ruent, et tirent ; et tuent, et tombent par files, par régiments, par armées, par millions de combattants... Après quoi, les deux grands continents d'Ektrol n'ont plus qu'un seul drapeau chacun : le Blanc et le Rouge.

Et le progrès accéléré reprend, et sur chaque continent les échanges se multiplient, les machines s'enfantent l'une l'autre par génération quasi spontanée, obligeant les travailleurs-esclaves à se démener toujours plus frénétiquement. Les villes débordent de plus en plus sur les champs, ou allongent des môles, des docks et des quartiers en pierre en tentacules sur les océans.

Triomphe de la suprême civilisation ! Le règne des lacertiens atteint à son point culminant. La planète conquise. Et la Science peut tout. Qu'importe si les gisements de houille et de pétrole sont

presque taris : on retrouvera autre chose ; qu'importe si la vie et la beauté de la nature sont détruites : le cinéma en conserve l'image, et l'on a parqué dans les réserves les derniers représentants de la flore et de la faune...

C'est alors que nous voyons paraître les hominiens dans les villes. La mode s'introduit d'en apprivoiser, et ils luttent, dans le stade ; on s'aperçoit de leurs dispositions à faire d'excellents serviteurs, et on entreprend leur élevage pour les vendre aux amateurs de ce luxe... Et j'éprouve un soulagement, de savoir ainsi que ce ne sont pas des hommes de la terre, et qu'ils appartiennent à la faune d'Ektrol. Nul appareil astronautique ne figure encore parmi les inventions qui rendent la vie des lacertiens d'alors plus confortable que celle d'un Américain de l'an de grâce 1940.

Pour la première fois nous entendons l'hymne national d'Ektrol-Rouge. Une sorte d'extase se répand sur Zilgor et les XX. Nous sommes évidemment chez les descendants de cette nation, dont le drapeau s'écartèle d'un soleil d'or sur fond pourpre. Des chœurs dont la rafale de sons monte vers le fictif avion qui nous promène en plein ciel au-dessus des foules en fête, célèbrent la grandeur

de la patrie lacertienne : 100.000 exécutants, tous munis d'un petit drapeau agité à la fin en une triple acclamation, ce qui recouvre toute cette foule d'un mouvant et innombrable pavillon rouge constellé de points d'or.

Mais le Diable-Diplodocus grandit toujours, avec le Génie de la planète.

La lutte économique s'aggrave entre les Rouges et les Blancs. On voit les autos, les vêtements, tout le superflu, sortir des usines, s'amonceler plus vite qu'on ne parvient à les user. Chaque continent s'obstine à expédier vers l'autre des cargaisons par pleins navires. Les machines tournent toujours, sur un rythme plus enragé. Les avions transocéaniques passent par vols continus sur les routes de l'air d'où ils ont chassé les oiseaux...

Le Diable les veut charriant des bombes, et préside à la répétition de l'inévitable Dernière des Dernières : lancements par avions, de torpilles, qui choient, blanches fléchettes, dans l'abîme aérien, vers les lointains flots brasillants, à des milliers de mètres de profondeur... se réduisent à des points imperceptibles, et soudain réapparaissent, crevant l'eau en groupe, blanches éclaboussures.

Des deux côtés on se prépare. Les stocks sont déjà à bloc, mais le conflit sera trop terrible. On a peur, on attend. Contre les gaz, on construit des villes-blockhaus étanches, avec réserve d'air, qui serviront d'abri à la population. Khalifur possède un quartier de ce genre. Nous y sommes. Je reconnais les coupoles blindées du Palais et de l'Observatoire.

À mesure que le film progresse, je ressens un malaise, une appréhension horrifiée, que partagent Aurore et Oscar, devant un tel parallélisme entre les résultats de la pensée sur l'Ektrol de jadis et sur la Terre d'aujourd'hui. Le sort des lacertiens est-il réservé d'ici peu aux hommes ?... Avec angoisse, nous attendons la suite.

Deux inventions énormes, coup sur coup, jaillissent, en deux laboratoires, chez les Blancs et chez les Rouges.

L'un : le secret de la longévité. Par greffes de cellules nerveuses. On trépane une boîte crânienne, les régions corticales empruntées au cerveau du « donneur » (qui est sacrifié), s'agencent dans la substance grise du bénéficiaire à rajeunir... Et je reconnais, en ce lacertien sur le front duquel, l'opération faite, les chirurgiens rajustent les lames

d'or formant opercule, nous reconnaissons Zilgor, l'actuel maître d'Éros qui est ici à côté de nous dans la salle, et qui sourit à son image prise sur Ek-trol, il y a combien de siècles !...

L'autre découverte : des radiations, ignorées jusque là parce qu'elles traversent sans exception tous les corps connus, sont décelées et captées par un miroir concave, fait d'une substance nouvelle. On voit, symboliquement, ces radiations sous forme de larmes fulminantes, pleuvoir dans l'espace, jaillies des lointaines nébuleuses spirales où s'élaborent, à partir de l'éther, les éléments des univers naissants. On voit les miroirs braqués sur la nébuleuse d'Andromède recevoir la pluie fulminante, et des transformateurs simples et peu volumineux, en font de l'électricité qui actionne des machines aux milliers de chevaux-vapeur.

C'est la réussite magnifique de la science, qui va remplacer les sources d'énergie presque taries et permettre demain le facile envol des véhicules interplanétaires.

Mais Satan-Diplodocus a repris l'idée pour son compte. Dans une boule grosse comme le poing, il rassemble les larmes fulminantes qui pleuvent de tous les cantons de l'infini. Cet accumulateur

d'ultra-X constitue un engin plus redoutable mille fois que tous les explosifs, car il agit, non par la simple force expansive des gaz dégagés chimiquement d'une réaction, mais en communiquant aussitôt à tout ce qui est touché par la déflagration, une radioactivité formidable d'où résulte la désintégration atomique de la matière, sa volatilisation en éther... Les premières tentatives d'application de cette découverte occasionnent dans les laboratoires de fréquents accidents ; on n'arrive pas encore à domestiquer la puissance et les effets de ces accumulateurs d'ultra-X. Quel dommage de ne pouvoir les utiliser tout de suite dans la guerre qui vient !

Prétexte à cette guerre : la querelle des Lignes de Force.

Alerte : les astronomes penchés sur leurs mesures micrométriques ont constaté que la rotation de la planète se ralentit de mois en mois. Une image nous la montre qui finira par cesser de tourner et présentera toujours la même face vers le soleil. La mort par torréfaction, pour un continent ; par congélation, pour l'autre !... Que se passe-t-il donc ? C'est là une conséquence cosmique de l'industrialisme forcené dont les applications attei-

gnent à l'échelle des grandeurs planétaires. Cette menace, les lignes de transport d'énergie en sont responsables : par suite de la situation des usines régulatrices, les grands troncs distributeurs sont orientés, sur les deux continents, dans le sens des latitudes, ce qui modifie le champ gravitatoire d'Ektrol.

Le remède serait simple, avec un peu d'entente. Il suffirait que l'un des deux pays acceptât d'agencer ses lignes à angle droit de l'autre, suivant les méridiens, pour neutraliser la perturbation. Mais l'ultimatum d'Ektrol-Blanc a sommé Ektrol-Rouge d'avoir à céder. Ektrol-Rouge répond par l'ultimatum inverse. Meetings et poings brandis dans les capitales et dans les milliers de villes, grandes et petites, où l'on déchire et brûle les drapeaux ennemis... Oh ! cette haine tordant les faces... ces millions et millions de faces lacertiennes ! Quelle caricature tragique, quelle horreur et quelle honte, de voir mis en relief ainsi le caractère bestial de la haine belliqueuse, qui ne serait pas différente sur la Terre, chez les représentants de l'Homo Sapiens !

Attaque brusquée, par les airs...

Khalifur, la métropole splendide et immense d'autrefois, vue du haut du Palais... des terrasses supérieures de l'Observatoire, vers l'ouest. Mille gratte-ciels illuminés du haut en bas sur le ciel nocturne aux réverbérations babyloniennes. Les salles de cinéma et de télévision sont pleines, et les dancings, et les arènes de lutte entre hominiens, où deux champions célèbres sont aux prises ce soir, pour un match dont les hauts-parleurs proclament les phases dans tous les quartiers... Et soudain, changeant de ton, les hauts-parleurs lancent des nouvelles calamiteuses et des avertissements dont l'alarme se perçoit même sans connaître la langue lacertienne. Appels lugubres des sirènes. Extinction des lumières, panique, horrible gâchis, deviné dans le noir, des foules tourbillonnantes en fuite vers les abris blindés et surtout vers le quartier de l'est reconstruit en prévision des gaz... Mais pendant cette obscure fourmillade, le ciel s'emplit de ronflements sinistres : approche de moteurs aériens... D'en bas tonnent les salves des canons anti-avions... Et éclatent en cataractes les déversements de torpilles chues des hauteurs. Un feu d'artifice géant craquèle la nuit, dans les quartiers de l'ouest les gratte-ciel décapités

s'écroulent, et l'incendie épanouit ses fleurs monstrueuses...

La guerre des gaz a commencé. Mais presque aussitôt s'est arrêtée, sans avoir eu le temps de faire grands dégâts. Des barrages par ondes télé-mécaniques qui stoppent les moteurs des avions ennemis, ont été installés sur le pourtour des capitales et des centres industriels.

Ce n'est qu'une trêve. La haine ne désarme pas. Des deux continents, il y en a un de trop sur la planète ! Et Satan-Diplodocus souffle la solution désespérée : les bombes ultra-X. Leur rayon d'action surpasse de beaucoup les zones de barrage. Tant pis s'il y a un peu de casse pendant leur fabrication ; tant mieux si leurs effets ménagent des surprises : ce sera chez l'ennemi !

Par centaines et milliers, les bombes fulminantes sont prêtes à jaillir, pour un premier arrosage du continent Rouge. On voit le grand stratège, téléphone au poing, penché sur le téléviseur qui montre les escadres aériennes en marche... Les voici en bonne position... « Envoyez ! »...

Satan-Diplodocus se tient les côtes, de rire. Fameuse, la surprise ! Car il a obtenu bien mieux que le simple ravage d'un continent ennemi ! Il est ar-

rivé d'un coup au but définitif et parfait de la guerre scientifique : le grand nettoyage de la civilisation, chez les deux adversaires ! La charge était trop forte, les bombes trop groupées. Les énergies fulminantes mal connues ont déclenché les forces plutoniennes cachées sous la croûte d'Ektrol, et voici la planète elle-même qui crève, se disloque, explose.

On voit à l'horizon des blocs d'Himalayas sauter comme un troupeau de cabris, des quartiers de continent projetés dans les espaces, par la déflagration du feu central... Épouvantable aurore boréale, la nuée ardente s'avance et abat son rideau sur Khalifur...

Encore cette prise de vue, sur l'astéroïde Éros... fragment superficiel de la planète qui a sauté obliquement sous le choc comme un éclat de silex... La rotonde de l'Observatoire. À l'oculaire du grand télescope, au lointain des espaces, on voit s'éparpiller les morceaux d'Ektrol... Une ville en flammes, la capitale des Blancs, se distingue sur l'un de ces blocs, qui se rompt à son tour et s'émiette dans l'éther infini...

XXII

La pensée d'un monde

Cet aperçu de la fin d'un monde dura de longues minutes, au ralenti, dans un silence poignant. Leçon terrible pour nous, en effet ! N'est-ce pas un destin pareil qui attend les hommes de la Terre, si notre civilisation continue, comme celle d'Ektrol, à se précipiter, avec une vitesse toujours accélérée, vers un avenir de progrès uniquement matériel où persisteront des instincts brutaux ayant à leur disposition un pouvoir destructeur de plus en plus illimité ?

Puis Zilgor parla. Voici son discours, tel que l'a noté Oscar Frémiet, dès le soir même.

« Terriens, ce spectacle auquel vous venez d'assister, nous l'avons vu, de nos yeux, nous les survivants qui sommes ici : moi l'Unique et mes vingt Immortels, gardiens de la science et de la pensée d'Ektrol.

« La catastrophe amenée par le délire industriel, démocratique et guerrier de la science appliquée, nous a rendus sages. Nous avons renié les erreurs et les crimes dont s'était rendue coupable la civilisation antérieure.

« Manquements au devoir cosmique envers la planète dont nous avons la garde ; destruction de la vie à sa surface, déforestation et gaspillage inconsideré des ressources naturelles, électrification abusive et insensée allant jusqu'à troubler la gravitation. Absurdité du machinisme, soi-disant générateur de bien-être et de repos, mais par son accélération inévitable aboutissant aux travaux forcés pour tous. Attentats de l'espèce régnante contre elle-même : les guerres fratricides, dont la nécessité provenait d'une autre erreur : la multiplication sans fin des individus vides de pensée haute, chez qui le nombre fait prédominer l'instinct bestial.

« La folie industrielle et machiniste, on y a renoncé. La catastrophe planétaire s'est chargé d'abolir l'inutile excédent d'individus. Et après cet assainissement, nous avons refusé de renouveler l'expérience sur les mêmes données... Car nous le pouvions, soit en rétablissant, même sur l'astre minuscule où nous sommes, des conditions d'ha-

bitabilité suffisantes, soit en émigrant sur une autre planète. Mais cela n'eût servi qu'à réitérer l'erreur fondamentale du grand nombre, de la lutte et de la violence.

« Nous avons sauvé uniquement la pensée scientifique, arrivée à son point culminant. Sur chaque planète, la pensée tâtonne durant des millénaires, se fait jour en l'espèce organique désignée pour ce monde-là, et accomplit son destin, qui est de parvenir à la Connaissance, seul résultat qui compte, de la pensée rationnelle et de la civilisation. La nôtre avait accompli son cycle, épuisé les ressources et tué l'astre même tenu en réserve par le génie de la nature pour cette expérience suprême.

« Restait à conserver la Science acquise.

« Déjà sur Ektrol, dans les derniers temps, son élargissement apparaissait de plus en plus incompatible avec la durée normale d'une vie individuelle. Le progrès des applications pratiques exigeait une spécialisation telle que la science ne pouvait plus tenir tout entière en un seul cerveau. Nous avons réduit au minimum, presque aboli les applications pratiques. Et la possibilité de prolonger indéfiniment l'existence d'un individu détermi-

né, nous a permis de réaliser la Science dans le Savant.

« Inutiles désormais les foules d'individus vulgaires. L'espèce ayant trouvé son type supérieur de pensée scientifique, il suffit de le maintenir, à un ou plusieurs exemplaires. Et au lieu de former un encombrant bouillon de culture, sans autre rôle essentiel que de permettre çà et là par hasard la naissance d'un cerveau de génie, le matériel vivant des Mortels, simples « donneurs » de substance grise, ne sert plus, se reproduisant en nombre limité, qu'à assurer le rajeunissement indéfini des Immortels.

« Nous sommes, nous les Immortels, les dépositaires de la pensée d'Ektrol, ses représentants vis-à-vis du système solaire et à l'égard du Cosmos. Les Témoins. Et, parmi eux, un cerveau central : le mien.

« Nous sommes au-dessus de la joie et de la douleur, dans la sérénité de la Connaissance. Au-dessus des passions, au-dessus de la différence des sexes, abolie chez nous. Au-dessus du bien-être matériel, jadis ambitionné par la civilisation industrielle. Il nous suffit de détenir dans nos formules toutes les possibilités de la science. Nous n'en

usons pas. À quoi bon ? Sauf de quelques applications, strictement utiles à l'existence. Et du cinéma, pour l'amusement des mortels non encore bien dégagés de l'animalité.

« Je vous ai dit, Terriens, notre Sagesse. Je vous offre en elle mieux que toutes les richesses espérées par vous de votre voyage sur Éros : un moyen de diffuser dans le système solaire et ne mettre à profit les résultats derniers de l'existence d'Ektrol, de ses malheurs trop mérités et de sa pensée survivante. Vous retournerez sur la Terre, lorsque le moment sera venu, pour annoncer aux hommes cette Sagesse. Leur servira-t-elle à éviter une catastrophe analogue à la nôtre comme fin de l'expérience machiniste ?... Je doute que rien puisse prévaloir contre l'infatuation et la démence contagieuse de deux milliards d'humains pourvus d'un atavisme aussi fâcheux que celui des animaux nos esclaves, dans les conditions où évolue votre monde. Peut-être sera-t-il nécessaire que, comme Ektrol, vous subissiez le châtiment, pour atteindre comme nous à la Sagesse... »

C'était presque un souhait que nous adressait, de son haut, le grand Léopard archicentenaire, le Maître d'Éros, l'Unique au front lamé d'or. Et au-

tour de lui, les autres lézards en cape verte, ses contemporains, secs et froids, nous scrutaient de leurs yeux latéraux semblaient boire par leur troisième œil le sens des paroles que Zilgor prononçait en français. À sa conclusion, un ricanement passa sur leurs énigmatiques physionomies...

Tandis que les geôliers habituels nous reconduisaient à notre prison :

— Il n'y a pas de quoi tellement se fier de nous ! souffla Oscar. Pour aboutir où ils en sont arrivés... Les Immortels ! Je n'avais pas tort de les appeler des Académiciens... Quel tas d'empotés ! Voilà des siècles et des siècles qu'ils s'obstinent à ressasser leur science immuable et *ne varietur* !

— Hein, glissai-je à Aurore ; M^{me} Simodzuki serait plutôt déçue de voir réalisé ainsi son beau rêve de sauver la science, d'en confier le dépôt à une élite, soustraite aux luttes et aux violences de la civilisation industrielle !

Ida, qui nous attendait, écouta avec une indifférence ironique son fiancé lui parler du film, et ne manifesta de curiosité qu'à l'égard des hominiens. Elle parut presque regretter que leur espèce ne provînt pas de la Terre ; cela lui faisait un grief de moins envers les tyrans. Mais elle objecta :

— C'est égal, ils se disent en possession de la Sagesse, vos Immortels ! Et ils n'ont même pas aboli l'esclavage !

— Ils l'ont établi, au contraire, répliqua Aurore. Nous-mêmes, l'abolirions-nous, s'il s'agissait d'une espèce radicalement différente de la nôtre ? Si nous avons réduit en esclavage, mettons les singes, ou les chiens. Comprenez-le, Ida, les hominiens, ici, ne représentent guère plus que ces animaux chez nous. Sur terre, l'esclavage entre humains a été supprimé... et encore ! bien péniblement... par les machines. Ici au contraire, la renonciation aux machines a entraîné la mise en servitude de cette espèce inférieure, sans qu'aucune considération d'humanité eût à intervenir.

Je m'attendais à une riposte virulente de la Russe ; mais elle usa d'une ironie douce-reuse.

— Vous êtes digne de vous entendre avec votre fameux Zilgor... capitaine. Moi, je me félicite d'avoir choisi d'emblée le côté des esclaves. Les maîtres ne méritent pas de vivre, et encore moins de dominer sur ce monde.

En tout cas, c'est au milieu de ces êtres-là que nous allons devoir passer encore un an et demi...

XXIII

En liberté

Signe des temps : on nous a fait déménager ; c'est fini de la « prison ». Le nouveau local est mieux entretenu, meublé à peu près suffisamment, et comporte une installation de radiateurs et de lampes qui fonctionnent ; mais c'est toujours une pièce commune pour nous quatre, et au lieu de donner sur la place où nous avons parfois la jouissance gratuite du cinéma lacertien, elle prend vue sur les derrières du Palais... et nous avons sous les yeux les sinistres ruines de la ville incendiée se découpant, même en plein soleil, sur le ciel noir et constellé du vide interplanétaire.

Ce spectacle d'horreur nous est-il infligé exprès, pour nous bien enfoncer la leçon dans le crâne, d'ici notre retour sur la Terre ? Ou nous le présenterait-on comme contraste, pour nous faire paraître moins délabré, je n'ose dire plus agréable, l'aspect de la Khalifur subsistante ?... Mais nous supposons peut-être à Zilgor des intentions trop

subtiles. Le monde actuel n'ayant plus pour lui d'importance, il suppose que nous en jugeons de même... nous, ou du moins Aurore, qui seule compte à ses yeux.

Ma femme n'est plus considérée comme une bête curieuse qu'il sied de tenir sous clé pour l'avoir sans cesse à sa disposition. Elle est libre d'aller et venir, parce qu'on sait qu'il suffit d'un mot pour l'empêcher de s'éloigner, et que de toute façon elle n'irait jamais bien loin. Le peu de considération qui environne les trois autres envoyés de la Terre, les « nullards », ambassadeurs sans prestige, leur vient d'Aurore ; c'est par ricochet qu'ils participent plus ou moins au relèvement apparent de sa condition. Moi, je passe pour une sorte de prince consort ; Oscar a pour lui sa qualité de reporter, mais contre lui ses accointances avec Ida, que font mépriser ses assiduités chez les ouaouas abjects.

Nous ne sommes plus tout le jour sous la filature de nos geôliers individuels, promus au rang de serviteurs attitrés ; mais tous les policiers indistinctement, intra et extra muros, ont reçu le mot d'ordre et semblent chargés de notre surveillance. J'en vois surgir dans le Palais, pour m'interdire

une porte, si me promenant seul par hasard, il m'a pris fantaisie d'ouvrir cette porte ; et le soir, on nous rabat discrètement vers le bercail si nous nous attardons au dehors. Un exemple nous a démontré que nous sommes sous la menace permanente de la baguette. Ida prétendant rester après le coucher du soleil chez les ouaouas, nous la vîmes ramenée *manu militari*, coudes, jarrets et larynx ankylosés, comme lors de notre capture, à l'arrivée.

C'est Styal qui nous a signifié cette consigne, sans d'ailleurs en donner les raisons. Styal (le seul avec Zilgor qui parle couramment le français) a conservé son rôle initial d'interprète, la fonction de mentor. Il suit Aurore comme son ombre, soi-disant prêt à la renseigner si elle le désire... Et cela m'exaspère, lorsque je suis avec ma femme, de ne pouvoir échanger deux mots sans ce témoin gênant.

Bref, nous ne sommes plus en prison, mais cela ne vaut guère mieux. Et quelle incarcération sur terre serait plus fâcheuse que le séjour de Khalifur, avec pareille « liberté » !

J'en souffre assurément plus que n'importe lequel de mes compagnons. Car si j'ai, depuis mon

mariage avec Aurore, subordonné ma valeur de peintre à sa valeur scientifique, je n'en ai pas moins gardé ma sensibilité d'artiste, et ces conditions d'existence m'affectent beaucoup.

Le défaut de confort matériel me laisse indifférent, mais ce qui m'attriste, c'est le visage lugubre de ce monde muré d'acier, sans une fleur, sans un oiseau, sans une nuance gaie. J'ai bien amélioré un peu l'aspect de notre logis à l'aide d'étoffes découpées dans les caves d'un ancien magasin ; j'ai aménagé un coin intime où nous nous tenons Aurore et moi, le soir, sous la lampe ; mais dans les rues, rien que le luisant et les reflets de l'acier-nickel, la teinte aride du ciment ou les rouilles des ferrailles millénaires. Seules taches de couleur claire : les maillots vert-aniline et les ceintures dorées des « lutteurs », ou les capes vermillon des Mortels, au teint vert-de-gris, portés dans leur li tière ou circulant avec résignation pour accomplir leur morne devoir de vivre...

Aucune sympathie n'est possible entre moi et les Lacertiens, de quelque catégorie qu'ils soient. Si la science... qui, touchant à l'absolu, est la même essentiellement, sur toutes les planètes, affirme Aurore... si la science leur a permis d'aboutir à des

inventions voisines des nôtres, leur vie intime nous reste impénétrable. Je m'étais proposé, d'abord, d'accompagner ma femme chez eux et d'observer ces êtres à la fois si différents et si proches de l'humanité. Mais malgré l'accoutumance qui nous permet de faire abstraction de leur masque animal et de ne les considérer que comme de pures intelligences, un abîme me sépare d'eux. Ce ne sont pas des relations possibles pour moi.

Même chez les Mortels, qui devraient m'être plus proches parce qu'il y en a des deux sexes, qu'ils se reproduisent (par oviparité, il est vrai) et ont des enfants, une atmosphère d'ascétisme farouche et intransigeant me rebute à chaque expérience. Il y a opposition fondamentale d'intérêt entre eux et nous : leur but unique, supérieur à la reproduction de l'espèce et à la conservation même de l'individu, est le service de Zilgor et des XX, leurs divinités scientifiques. Pour la plupart ingénieurs des usines qui entretiennent autour des Immortels le milieu vital indispensable, ils ne vivent que dans l'attente mystique du jour où l'un d'eux sera choisi pour fournir à tel ou tel des XX, ou mieux à Zilgor lui-même, la substance grise de rechange... et mourra de l'opération. Ils élèvent

leurs enfants dans cette même foi et ce même idéal. La mort est leur but, et non la vie.

Comme les Lacertiens vivent surtout la nuit, ce qui eût pu nous intéresser le plus : leurs fêtes, nous est caché par l'obligation de rester enfermés du coucher au lever du soleil.

Leur brutalité sereine envers les hominiens esclaves, du reste, suffirait à m'éloigner d'eux. Et eux-mêmes éprouvent pour Oscar et pour moi un mépris qu'ils ne dissimulent pas, à cause de notre ressemblance avec les hominiens. Aurore seule, par sa science, trouve un peu grâce devant eux. Ils la laissent entrer dans leurs demeures, mais aspirent visiblement à son départ et répondent le plus brièvement possible aux questions que Styal leur pose pour elle.

Les XX Immortels, spécialisés chacun dans sa branche, ne participent à la science complète que pendant les réunions des XXI. Aurore se plaît parfois à les interroger ; mais ces macrobites me répugnent, comme de vieux célibataires égoïstes. Ces ascètes de la science, asexués (quatre ou cinq ont été jadis des femmes, mais sont réduits, par leur immortalisation, à l'égalité organique avec les autres), réduits à la condition de ces « neutres »

dont parle Maeterlinck dans sa merveilleuse *Vie des Termites*, n'ont d'autre volupté que de dégorger leur savoir en Zilgor, par le moyen de leur œil psychique.

Une fois, je voulus entendre une conversation, où Styal servait d'interprète, entre ma femme et le grand-métaphysicien. J'en sortis avec un si violent mal de tête que je me gardai bien de récidiver.

Quant à Zilgor lui-même, il m'inspirait une sorte d'effroi, et il était fort rare que je me hasardasse en sa présence.

Voyant que je ne mordais pas aux relations avec les gens, Aurore s'efforçait de m'intéresser aux curiosités scientifiques de Khalifur. Moi, il me semblait qu'avec la visite des usines, j'avais vu à peu près tout ce qui pouvait être à ma portée. Mais elle insista : il y avait l'observatoire, les musées du Palais, d'un intérêt passionnant.

— Je t'y mènerai demain, veux-tu ?

J'objectai :

— Et Styal sera là comme toujours, sous prétexte de te guider, et en réalité pour t'empêcher d'examiner de trop près certaines choses. Toi-même me l'as fait remarquer. Cette contrainte

m'agace... Et cette inégalité de traitement. Car pendant ce temps-là nos deux fiancés se promènent en toute liberté du matin au soir. Ils pourraient, si la fantaisie leur en prenait, débaucher les oua-ouas et les soulever contre leurs maîtres...

— Une révolte de ces esclaves-nés est jugée totalement impossible par les Lacertiens... et avec raison, je crois. On sait, d'ailleurs, que, pas plus Oscar qu'Ida ne visent à percer les secrets de la science d'Ektrol. Pour moi, c'est différent. Zilgor me l'a dit : il ne veut pas que je puisse remporter sur terre des applications machinistes susceptibles de devenir des fléaux, si les hommes s'en servent mal... Toujours la même vieille question de la science qui devrait rester secrète aux mains d'un aréopage d'initiés, qui la distribueraient au compte-gouttes, pour le seul bien réel des peuples...

J'interrompis, ironique :

— Un système qui réussit à merveille, en effet. Ça se voit sur Éros !

Mais ma femme continua :

— Et je suis presque de l'avis de Zilgor. Par curiosité personnelle, je voudrais bien connaître ;

mais, vu les intérêts supérieurs de l'humanité, je consens à ignorer.

Je ne pouvais me montrer plus exigeant qu'Aurore. Puisqu'elle acceptait de trouver fermées, comme dans une pharmacie l'armoire aux poisons, toutes les vitrines des musées contenant des explications dangereuses... Je me mis à l'accompagner.

L'aile droite du Palais perpétuait dans ses immenses galeries la civilisation passée d'Ektrol. Styal la ressuscitait sous nos yeux avec complaisance au moyen des films documentaires. Il y avait aussi des modèles mécaniques destinés en principe à fonctionner, comme au South Kensington Museum de Londres ou au Conservatoire des Arts et Métiers. Mais là, Styal rechignait à donner le courant nécessaire, ou il déclarait, avec un air sarcastique de rancune contre le machinisme périmé, que tout cela était détraqué, ne marchait plus. Quant aux miroirs à Ultra-X, il laissait Aurore méditer à loisir devant, sûr qu'elle ne pouvait en surprendre le mystère, qui résidait uniquement dans l'alliage spécial dont ils étaient faits, impénétrable à ces radiations.

Il nous permit de regarder à un hyper-microscope, qui arracha un cri d'admiration à ma femme, car cet instrument inouï dévoilait la constitution même des atomes... Il nous laissa mettre l'œil au grand télescope de l'observatoire, dont le miroir situé dans le vide permettait des grossissements presque infinis... alors que chez nous la fluctuation des couches d'air limite l'amplification, même au Mont-Wilson, à 1.500 ou 2.000. Ici, on voyait la Terre ramenée à quelques centaines de kilomètres, Paris nettement visible, et le fil sinueux de la Seine... Ah ! quel accès de nostalgie là devant !...

Mais la science n'est pas de mon rayon, et je n'insisterai pas davantage sur ces souvenirs. J'ai servi la science selon mon vœu et dans la mesure de mes moyens, en participant à l'expédition de l'*Ad Astra I*, et en assurant plus tard la réussite du voyage de retour. Je dois me borner à ces indications épisodiques. Tout ce que je pourrais écrire, d'ailleurs, ferait double emploi avec le volume sur *La Science d'Ektrol*, que ma femme est en train de rédiger.

Avant de clore ce chapitre, toutefois, je résumerai en quelques mots ce qu'il nous fut donné

d'apprendre, et ce que le film d'Ektrol ne nous avait pas dit, sur le sort des rescapés d'Éros.

Khalifur, avant la première catastrophe du bombardement aérien, comptait deux millions d'habitants. Après, il en restait 100.000 qui avaient pu échapper aux gaz. Lors de l'explosion de la planète, les 99 centièmes de ces survivants périrent, surpris par la soudaineté de la nuée ardente. Les autres, un millier de Lacertiens et quelques centaines d'hominiens esclaves, eurent le temps de se réfugier dans les habitations étanches du quartier blindé, où la distribution d'air, prévue contre les gaz et fournie par de puissantes réserves, les alimenta, durant la période de transition. Car, après la vague de feu, ce fut la disparition rapide de l'atmosphère. Le bloc détaché de la planète Ektrol et constituant l'astéroïde Éros, ne représentait plus une masse assez forte pour que son champ gravitaire pût retenir le lambeau d'atmosphère emporté par lui et l'empêcher de se dissiper dans les espaces. L'eau superficielle s'évapora de même en peu de jours, et toute vie organique, animale ou végétale, disparut de la surface d'Éros. Les quelques survivants qui avaient pu se réfugier dans les usines ou dans les caves des petites villes avoisinantes, périrent sans exception. À Khalifur seu-

lement, les rescapés réussirent, avant que les réserves d'air fussent épuisées, à remettre en marche l'usine productrice d'oxygène. Les miroirs capteurs de radiations ultra-X ayant résisté, fournissaient l'énergie nécessaire à l'électrolyse de l'eau puisée dans les couches du sol. Il fallut ensuite reformer une atmosphère artificielle au-dessus de la ville et de sa banlieue. Il fallut pallier à l'épuisement des stocks alimentaires. La nourriture synthétique essayée sous forme de pilules, ne donna pas de bons résultats, et les chimistes reconstituèrent, pour les hominiens, la viande en galettes, et pour les lacertiens les lianes artificielles et les fruits cristallins mûrissant au soleil du parc...

Un autre point qu'Aurore réussit à élucider, fut la date de la catastrophe. C'est vers 700 avant J.-C. que périt Ektrol, la planète sœur de la terre, qui gravitait entre Mars et Jupiter. L'événement n'est donc pas très ancien : 2.600 et quelques années. Les hommes de la terre y ont assisté. Mais pour leur vision dépourvue de télescope, tout se réduisit au clignotement brusque d'un astre aussi brillant que Mars, et à son extinction, car les fragments d'Ektrol, les petites planètes, sont invisibles à l'œil nu.

Et, grâce à son érudition, ma femme n'eut pas besoin d'attendre son retour sur la terre, et de consulter des bibliothèques, pour savoir que les annales de l'humanité ont conservé le souvenir de cette disparition. Jusqu'ici les historiens de l'astronomie expliquaient tant bien que mal la mention d'une planète supplémentaire qui figure dans les plus vieux documents babyloniens, et qu'on ne retrouve plus sur les cylindres cunéiformes postérieurs au VII^e siècle avant J.-C. Pour rendre compte de ce silence, on prétendait que les anciens observateurs de Borsippa dédoublaient Vénus et voyaient en elle deux astres distincts, suivant qu'elle était « étoile du matin » ou « étoile du soir »... Nous savons maintenant qu'il s'agissait d'Ektrol...

Et quelle singulière et troublante coïncidence, que le nom même de cette planète, apparenté de si près à l'étymologie grecque : Ekththros, la Haine...

XXIV

L'évangéliste

Si j'ai à peine fait allusion, dans le chapitre précédent, à Oscar et à Ida, c'est que le premier ne sortait guère avec Aurore et moi que tous les deux ou trois jours, et l'on ne voyait la seconde que le soir, dix minutes ou un quart d'heure, et à l'unique repas matinal. Si nous ne disposions toujours que d'un seul local pour quatre, nous avons réussi à trouver dans l'inépuisable magasin des ruines, les tentures nécessaires pour cloisonner cette pièce unique en trois sections : deux espèces de chambres-alcôves, plus une salle à manger, où l'on se retrouvait le soir et où l'on mangeait en commun le matin. Après quoi, et le reste du temps, chacun chez soi, chacun pour soi.

Oscar, je l'ai déjà dit, s'était laissé enrôler par Ida, dans ce que j'appelle son œuvre d'évangélisation, et il l'accompagnait presque quotidiennement sous les pylônes, chez les sauvages, dans le but d'apprendre leur langue.

Le mysticisme pas plus que la philanthropie n'étaient le fait du jeune Frémiet, qui se parait volontiers du titre de « témoin impartial ». Mais cette femme l'avait si bien embobiné qu'il l'écoutait comme un oracle, et elle lui persuadait que ce serait le meilleur moyen de ne pas trouver le temps trop long pendant les nombreux mois qu'il lui restait à passer sur Éros. Cette considération, je pense, plus que le côté prosélytique de la chose, avait fini par le convaincre. Et elle, de son côté, prenait soin de ne pas lui tenir la chaîne trop courte, en lui laissant fréquemment des journées libres, et même en l'encourageant, lorsqu'elle le voyait morose, à venir avec nous glaner des notes pour son reportage.

Cela ne nous dérangeait certes pas, Aurore et moi, de savoir la Russe occupée à cette besogne, qui avait à tout le moins l'avantage de nous débarrasser de sa présence peu attrayante. C'était encore le mieux qu'elle pût faire ici, semblait-il, pour ne pas nous causer les désagréments redoutés.

Mais en ce qui concerne notre « neveu », c'était une autre histoire. Sa mère n'avait pu nous le confier formellement, vu les conditions dans lesquelles s'était effectué le départ d'Uraniville, mais nous

n'en avions pas moins charge d'âme. Et l'on souffrait de voir ce pauvre gamin, si spontané, si foncièrement bon, devenir ainsi le jouet d'une intrigante.

À deux ou trois reprises, ma femme avait tenté de mettre à profit le respect et l'admiration très sincères que notre neveu avait pour elle, en lui adressant quelques remontrances bénignes sur son inclination, et lui faisant sentir qu'il ne pouvait, lui Oscar Frémiet, s'acoquiner avec une espionne des Soviets, et encore moins l'épouser. Mais ces arguments n'avaient pas prise sur lui.

— Tante Rette, si tu comprenais mieux Ida, tu ne parlerais pas ainsi ! C'est une âme d'élite, je t'assure !

Le malheureux ! Fallait-il que la passion l'eût aveuglé ! Il ne percevait pas de quel caractère infernal cette femme était douée, et quel dur servage elle ferait peser sur lui plus tard. Ce garçon de caractère si indépendant, ne voyait même pas l'embargo sur sa liberté que la Russe achevait d'établir !

À une nouvelle tentative de mise en garde, il répliqua :

— Tu es jalouse d'elle, je crois, ma tante ?

Et il lançait cela avec un regard tel que je me sentis une furieuse envie de le gifler, et que de son côté Aurore ne s'y frotta plus.

À mon tour, j'entrepris le sauvetage.

Une fois qu'il était resté plusieurs jours sans sortir avec nous, je l'emmenai seul par la ville, et lui dis tout de go :

— Voyons, Scar, ce n'est pas sérieux ; tu négliges ton reportage sur Khalifur et ses habitants !

Il se rebiffa, et avec le petit mouvement de tête familier à la Russe :

— J'ai une plus belle œuvre en train : la régénération d'un peuple opprimé !

Ces paroles-là, c'était de l'Ida tout pur.

Sans me fâcher je lui remontrai que l'une n'empêchait pas l'autre ; je lui rappelai que le plus bel avenir lui était réservé dans la carrière du journalisme, où il avait débuté si brillamment avec son reportage du *Verem*, et où, à son retour d'Éros, il se classerait parmi les grands as.

Il se laissa émouvoir par ma sollicitude affectueuse et me confia :

— C'est possible, tonton ; mais que veux-tu ! À présent ça ne me dit plus rien, de travailler seul. Je

n'arriverai à quelque chose, je n'aurai le goût à l'ouvrage, que si Ida est à mes côtés... si je l'épouse... Tu as eu aussi ta merveilleuse rencontre, toi avec tante Rette. Ça été pour toi une vie nouvelle... Eh bien, dis-toi que moi et Ida, c'est la même chose... Encore mieux, même...

Petit imbécile ! Oser comparer sa guenuche sectaire, bornée, hystérique, avec mon Aurore, si douce, si intelligente, si géniale !...

J'y renonçai : il était trop bête, à la fin ; on ne sauve pas les gens malgré eux...

Cependant, les jours passaient, et je dus chercher de nouvelles distractions. Prise un jour sur deux par les « interrogatoires » de Zilgor, ma femme continuait, le reste du temps, son enquête scientifique personnelle, mais je l'accompagnais de moins en moins. J'avais beau m'efforcer de partager son intérêt, la bonne volonté ne suffisait pas ; il me manquait le fonds solide, qui ne s'improvise pas, l'instruction scientifique et philosophique. Elle me voyait si malheureux parfois de la suivre chez les lacertiens, qu'elle-même me pria de sortir de mon côté... Mais comment passer les heures ? Je souffrais de leur vide ; je me sentais déplorablement inutile...

Je me remis à peindre. Les documents photographiques, c'était très joli, et Oscar avait suffisamment pris de clichés dans les premiers temps, mais il me paraissait utile de les compléter par des notations exactes de couleurs. J'essayai de rendre les sinistres reflets, dans les rues, des façades métalliques les unes sur les autres, les teintes du bizarre sous-bois, les pylônes chargés de leurs végétaux à forme cristallines, d'albâtre, de jaspe, de porphyre, les hominiens occupés à la récolte sous la surveillance d'un « lutteur » avec une échappée sur le désert de sable rouge, le ciel croisillonné par le réseau métallique... ces scènes où les représentants de la plus primitive sauvagerie voisinaient avec l'industrialisme le plus extravagant...

Ce fut pour moi l'occasion de voir la Russe à l'œuvre.

Où en était son apostolat civilisateur ? Quels progrès avait-elle accompli en six mois ? Ses réponses, lorsqu'il m'arrivait une fois par hasard de lui en demander des nouvelles, se tenaient dans le vague ; elle ne m'avait point pardonné mon refus de coopérer à son œuvre et me soupçonnait toujours d'ironie. Oscar, stylé par elle, m'affirmait invariablement : « Oui, ça marche. Nous commen-

çons à posséder le vocabulaire. Ce n'est pas une langue bien compliquée, le ouaoua : 300 mots à peine ».

Un jour donc, je m'avançais, avec mon pliant, ma boîte à couleurs et mon chevalet sous le bras, dans la forêt des pylônes, vers le secteur sud, cherchant un point de vue, lorsque de derrière un des hangars réservés à la cuisine des sauvages, s'éleva un chœur de voix aboyantes qui s'efforçaient de chanter à l'unisson. Jamais encore je n'avais ouï rien de semblable. Les paroles, en ouaoua, étaient incompréhensibles, mais, chose curieuse, le rythme de cette mélopée barbare rappelait celui de l'*Internationale*. Puis, comme la cacophonie redoublait, un ordre arrêta les chanteurs, et la même voix, que je reconnus aussitôt, ajouta en aparté cette exclamation :

« Oh ! quel tas de gourdes ! »

C'était Oscar...

Tournant le coin du hangar, je l'aperçus qui s'activait dans les rangs d'une foule de 50 à 60 indigènes, leur distribuant conseils et objurgations. Eux, en extase, tenaient leurs yeux roses d'albinos fixés sur Ida, qui battait la mesure, les dominant.

Mon arrivée interrompit la leçon de solfège. À ma vue, la Russe eut un haut-le-corps de surprise. Elle redressa son petit front têtue de mystique et me fit face. Derrière ses lunettes d'or, le bleu pâle de ses iris noircissait insondable. Oscar ne savait trop quelle contenance tenir. Les ouaouas grognaient sourdement.

Je dis, du ton le plus naturel :

— Voilà des élèves qui ont l'air pleins de bonne volonté... Et ils adorent leur professeur. N'est-ce pas, Ida ?

Un peu amadouée, elle répliqua :

— Ils sont lents de compréhension ; mais c'est trop naturel, après des siècles de servage absolu. Le réveil viendra. Déjà ils se ressouvienent de leurs traditions à demi perdues. Tenez, la mélodie qu'ils réapprennent à chanter, c'est la plus belle de leurs légendes... l'Âge d'Or, qu'ils ont connu jadis dans la forêt primitive...

— Et ils savent qu'une femme venue du ciel ramènera chez eux cet âge d'or, crut devoir ajouter Oscar, en jetant à sa fiancée un regard complice.

Mais, fronçant les sourcils, elle se hâta de reprendre :

— C'est une œuvre de longue haleine, que cette régénération, je ne me le dissimule pas. J'y mettrai un an s'il le faut... Mais vous êtes venu ici pour peindre, Gaston. N'ayez pas peur, installez-vous, personne ne vous dérangera.

Les deux ou trois fois précédentes que j'avais peint en pays ouaoua, je n'avais pu obtenir la tranquillité que grâce à l'intervention réitérée et brutale d'un policier. Cette fois, même lorsque, la leçon terminée, les sauvages se dispersèrent, il suffit d'un mot d'Ida pour les tenir à distance de mon chevalet... À défaut de résultats harmonieux, la maîtresse de chant avait du moins obtenu de ses élèves une obéissance remarquable.

À diverses reprises, par la suite, j'accompagnai les deux évangélistes dans la zone des campements. J'assistai à des prêches véritables, où toute une tribu de 200 personnes buvaient les paroles de la Russe ; je la vis se pencher sur les malades, tancer les mères, leur apprendre à soigner leurs petits...

Mais je pus constater que, dans tous les domaines où s'efforçait l'apostolat régénérateur, les progrès étaient bien lents, la conscience n'allumait qu'un faible et clignotant lumignon sous les crânes

de ces pauvres esclaves, qui montraient envers les policiers une soumission plus abjecte que jamais. Rien n'était changé dans la bestialité de leurs mœurs, le cannibalisme sévissait toujours...

D'autre part, je voyais Ida profondément convaincue de la bonté de son œuvre, où elle s'adonnait corps et âme. Il me fallait bien admettre la sincérité de son dévouement, et je n'étais plus tenté de sourire quand Oscar me disait :

— Moi, ça ne m'amuse pas beaucoup, ces histoires-là, et ce que j'en fais c'est parce qu'elle me le demande. Je ne peux pas m'empêcher de la trouver admirable. C'est une sainte, Ida, une vraie sainte !

Si on pouvait douter de la rédemption des sauvages, Ida elle-même subissait une transformation heureuse. Fini, des tirades enflammées contre la tyrannie, des bravades contre les Lacertiens. Il semblait qu'elle craignît d'attirer l'attention des maîtres sur sa prédication. Et par contrecoup son caractère devenait moins acariâtre. Elle avait par moments des airs douxereux, comme si elle cherchait à se faire pardonner ses incartades passées...

Mais pourquoi diable apprenait-elle aux ouaouas
cette mélopée qui avait un faux air de l'*Inter-
nationale* ?...

XXV

T.S.F.

De longs mois ont coulé, monotones, laminés encore à une longueur quadruple par la multiplication des journées érotiennes : trois heures de jour, trois heures de nuit, et cela quatre fois en un jour terrestre... dans l'espace de 24 heures exigé par les chronomètres pour sauter au quantième suivant...

Les jours, les semaines, les mois passaient. Notre existence continuait. La petite planète, courant sur son orbite excentrée, s'éloignait du soleil, dont le disque apparent s'était sensiblement rapetissé. La chaleur des jours diminuait ; nous ne quittons plus nos combinaisons d'aviateurs. Les nuits devenaient très froides et les radiateurs fonctionnaient à plein régime. Ida s'était emparée d'un stock de couvertures pour vêtir ses chers ouaouas, qui n'y avaient jamais songé. Je la comparerai en cette occasion aux missionnaires protestants des

mers du Sud, dont le premier soin est d'habiller les sauvages... et ce fut une belle prise de bec.

Au ciel, la Terre avait disparu, noyée dans les rayons du soleil, derrière lequel, relativement à nous, elle passait...

L'espoir a commencé de renaître depuis que, dans les premiers jours de mai, on la revoit qui s'attarde, étoile du soir, dans le crépuscule. Chaque jour elle se dégage un peu plus du voisinage éblouissant du soleil, tout en se rapprochant de nous... Encore huit mois et demi, huit mois, et la distance deviendra assez faible pour permettre de tenter le voyage de retour. Mais cette vue quotidienne de la Terre, en excitant l'espoir, irrite aussi l'impatience.

Depuis que je le connais mieux, le monde lacer-tien m'impose une horreur croissante et une contagion d'ennui sans remède.

Ces êtres-là sont figés dans leur science passée, dans leur sagesse statique et immuable. Aux erreurs de la civilisation industrielle a succédé l'arrêt de développement. Dépourvue du point d'appui des applications fécondantes, leur science n'a plus rien inventé depuis la Séparation... et la contemplation de la Science avec la possession de la Sa-

gesse ne suffisent pas à remplir une vie, à donner le sentiment d'exister ! Aurore a beau me répéter qu'ils sont heureux à leur manière, j'estime qu'ils doivent s'ennuyer démesurément, sur leur mondicule. Leur seule distraction est de posséder l'image du monde passé, par le cinéma, de rêver le monde de l'effort et de la lutte dont ils se sont exclus volontairement...

Désir du risque ! Devant cette stagnation, que je suis forcé de partager, je me rejette violemment vers notre civilisation, notre monde terrestre, que je chéris avec toutes ses erreurs, son vertige même, prélude de l'inévitable catastrophe !

Quelle m'apparaît belle, notre époque ! La plus admirable, la plus passionnante, celle où l'on vit le plus dans le moins de temps, sur un rythme d'accélération sans limite... Contre-partie merveilleuse du progrès qui met aux mains des moins dignes l'ivresse brutale du pouvoir : à toute conscience qui le mérite l'auto, l'avion, la T.S.F., procurent la possession du monde. À toute l'humanité participe chaque unité humaine, comme jamais cela n'eut lieu, sur un plan où hier encore seuls quelques génies pouvaient atteindre, par la force de la pensée. Aujourd'hui, il suffit d'un peu d'intel-

ligence pour goûter les joies spirituelles de l'Unanime, jadis réservées à de rares précurseurs...

Et pendant que nous sommes ici à nous morfondre sur ce ridicule fragment de planète, la vie fonctionne à plein rendement sur la Terre...

Que s'y est-il passé, depuis un an que nous l'avons quittée ? Cela forme presque le seul souci commun entre nous. Et chaque jour, aux repas où l'on se trouve réunis on ressasse les mêmes hypothèses, les mêmes craintes : la guerre...

Nous nous comparons aux explorateurs arctiques qui passent l'hiver emprisonnés dans les glaces, parmi l'horreur d'une nuit de dix mois, sans voir autre chose que l'éternelle banquise, des phoques et des ours blancs. Et nous envions la ressource qu'ils ont désormais de la radio, pour rester en rapport avec le monde civilisé.

Et dire que, très probablement, chaque jour un message est lancé à notre intention dans l'éther ! Même si elle doute que nous soyons encore vivants, M^{me} Simodzuki a dû, sitôt disculpée et libre d'agir, remettre en marche la station du Levant...

Ah ! si nous pouvions les recevoir, ces messages ! Mais quand elle est venue elle-même à la fusée, Aurore a constaté que l'antenne avait subi

des dégâts irréremédiables, en cours de vol : son installation ne l'écartait pas suffisamment de la tuyère, et elle a été brûlée par l'éjection des gaz. Il faudrait établir une autre antenne...

Sollicité par ma femme, Zilgor a longtemps refusé l'autorisation nécessaire. Mais une fête du Rajeunissement de l'Unique (à laquelle il ne nous a pas été donné d'assister) a eu lieu, lors du passage d'Éros au solstice d'hiver. Zilgor en est sorti ragailardi, plus accessible aux idées nouvelles, plus disposé à écouter Aurore... Il a permis enfin d'utiliser comme antenne un secteur du réseau atmosphérique, au sud du Palais.

On ne pouvait songer à se rendre chaque jour à la fusée, pour entendre la T.S.F. Il fallut démonter les appareils, les transporter et les installer dans la salle de l'aile droite mise à notre disposition avec le matériel électrique nécessaire. Deux mois durant, Aurore y travailla, avec l'ingénieur de la Métallurgie, un mortel en cape rouge, secondé par Oscar, trop heureux d'échapper ainsi à la tâche ingrate d'enseigner les ouaouas. Je les aidai moi-même de mon mieux...

Le 10 juillet, tout était réglé, prêt à fonctionner.

En admettant qu'une émission eût lieu chaque jour, d'Uraniville, pendant les heures où Éros restait au-dessus de l'horizon, encore fallait-il, pour recevoir les messages, que de notre côté Khalifur fût simultanément amené par la rotation de l'astéroïde, sur sa partie regardant la Terre. Ce qui restreignait les heures où nous pouvions recevoir l'étroit faisceau des ondes dirigées. Et de plus, vu la distance, il ne fallait pas compter recevoir aucun autre poste de la Terre, aussi puissant fût-il. L'heure où notre planète natale passait au méridien offrait les meilleures chances...

Nous étions réunis autour du haut-parleur, tous les quatre... même Ida... et avec nous Styal et l'ingénieur qui avait procédé au montage. Aurore manœuvrait les manettes...

Un fantôme de jazz se dégage un instant des parasites... y replonge... des minutes s'écoulent... des syllabes s'ébauchent, mais le réglage est difficile, exige du temps... Enfin une voix, une voix humaine, une voix terrestre, prononce quelques mots... est submergée sous les parasites... reprend, de plus en plus nette et distincte...

Nous écoutons, la gorge serrée, titillée d'une émotion délicieuse. Nous écoutons cette voix hu-

maine autre que les nôtres, seules entendues depuis 15 mois... absorbés tout d'abord dans la pure joie de la percevoir, uniquement comme musique... puis captivés par le sens des mots, lorsqu'une éclaircie momentanée dans l'affreux bafouillage des parasites permit de comprendre quelques paroles :

« ... un nouveau message des hardis explorateurs. L'astronef poursuit son vol régulier. Le mal des espaces, qui avait presque empêché les passagers de s'alimenter jusqu'ici... »

Nous nous entre-regardons, éberlués.

— Hein ! Quoi ? Ce n'est tout de même pas de nous qu'il s'agit ! marmotta Oscar, pendant que les ondes s'embrouillaient de nouveau.

On perçut encore par à-coups :

« ... les prévisions... après-demain au but de leur voyage. Si leur appareil continue à... enverront leurs premières impressions... »

Puis plus rien d'intelligible, et bientôt on cessa de recevoir quoi que ce fût. Je m'exclamai :

— Est-ce que par hasard M^{me} Simodzuki nous aurait envoyé une expédition de secours ?

— Impossible, dit ma femme. La distance d'Éros est actuellement trop grande. Il s'agit sans doute du raid prévu sur Vénus.

Au bout de quatre jours érotiens... et ensuite de 24 heures en 24 heures, on renouvela l'expérience, et l'opératrice réussit à capter le faisceau des ondes d'Uraniville. Mais on commença aussi de voir qu'il avait fallu la première fois une vraie chance pour obtenir sans accroc plusieurs phrases intelligibles. En général le rendement du haut-parleur était tout à fait capricieux, et les ondes subissaient des « évanouissements » continuels. Les messages pleins de « trous » ressemblaient à ces documents que l'on trouve dans des bouteilles qui ont flotté longtemps sur les mers, et où des mots isolés de loin en loin repèrent seuls un sens énigmatique.

En de telles conditions, le travail de déchiffrement et d'interprétation gâtait le plaisir de ces séances. C'était un véritable supplice de Tantale, et on se donnait souvent beaucoup de peine pour

un résultat nul. Mais, comme à chaque fois qu'il dirigeait son faisceau hertzien vers Éros, le poste d'Uraniville, avant de donner les nouvelles du jour, commençait par un message toujours pareil, résumé des événements depuis notre départ, il nous devint possible de reconstituer peu à peu, comme un puzzle, le texte de ce message fondamental. Le voici, en gros.

Dès le lendemain de son arrestation, après une rapide enquête, la comtesse fut remise en liberté, avec des excuses, par la justice française, ainsi que tout le personnel d'Uraniville et l'équipage du *Fusi Yama*. Mais les nécessités de sa défense ayant obligé M^{me} Simodzuki à dévoiler une partie de son entreprise, elle renonça complètement au système secret et donna à la presse les détails les plus complets.

On se souvient à quel point, lors de notre départ, l'opinion publique était surexcitée par les bruits d'utilisation guerrière des fusées. Mais à la nouvelle qu'un astronef emportant trois passagers (le message ne faisait pas mention d'Ida), s'était envolé vers une autre planète, un revirement de grande envergure se produisit, et une vague d'enthousiasme succéda au malaise et à l'inquiétude. À Toulon,

M^{me} Simodzuki fut portée en triomphe, et le gouvernement français ne tarda pas à lui octroyer la légion d'honneur et à lui confirmer officiellement l'autorisation tacite qu'elle avait déjà reçue d'utiliser sa propriété de l'île du Levant comme base d'envols astronautiques.

Mettant à profit sa popularité, la comtesse exposa son point de vue dans une série de conférences qui passionnèrent le monde : l'émigration interplanétaire devait avoir pour but principal de sauver l'essentiel de la pensée, en cas de catastrophe. Autour de cette idée s'élevèrent des discussions passionnées. Quand la milliardaire publia son intention de lancer, l'année suivante, une seconde fusée, vers Vénus cette fois, la nouvelle excita l'émulation des gouvernements. L'étude des fusées comme engins de guerre passa au second plan et tout l'intérêt se reporta sur les envols extra-terrestres. Une détente sensible s'ensuivit dans les rapports internationaux. Les grands peuples se firent un point d'honneur de préparer chacun son raid sur Vénus, concurremment avec celui de la Japonaise, patronné par la France.

Outre les États-Unis, qui possédaient les brevets et les usines de la *Moon Gold* et qui avaient déjà

entrepris la construction d'une fusée, deux pays encore, l'Italie et l'Allemagne, comptaient mettre en ligne des appareils. Lors de la conjonction de Vénus, les envols eurent lieu dans l'ordre suivant, échelonnés selon la durée de trajet escomptée par chacun : 15, 12 et 8 jours. 1) de l'île d'Ustica : le *Romalto* ; 2) de Columbus (Missouri) : le *Spirit of America* ; et 3) de l'île du Levant : l'*Ad Astra II*. Le *Vorvaerts*, du *Verem*, ne put prendre le départ à temps, son moteur n'étant pas au point.

De ces trois appareils, tous munis de T.S.F., les deux premiers ont cessé presque tout de suite de pouvoir donner de leurs nouvelles. Seul l'*Ad Astra II* est resté en relation avec la Terre, grâce à un système d'antenne qui constitue un grand progrès sur celle de son aîné...

Déjà, lors de la troisième séance, en deux heures d'écoute et de manipulation laborieuses, nous avons réussi à capter un lambeau de message, en retransmission, par lequel les passagers de l'*Ad Astra II* annonçaient eux-mêmes leur arrivée sur Vénus :

« ... 42 millions de kilomètres... nos frères de la Terre... chaleur torride : 48 degrés centigrades...

mais on respire aisément... garder la fusée avec la mitrailleuse... monstrueux animaux dans la forêt... »

C'était bien maigre comme détails, mais la voix du speaker, chargée de parasites, métallisée et déformée par les retransmissions superposées, proclamait le triomphe, et quelques mesures de la *Marseillaise* perçues ensuite, complétaient suffisamment l'évocation grandiose.

Muet d'émotion, je participais à l'enthousiasme des millions de sans-filistes à l'écoute sur la Terre, chacun devant son poste. Oscar lança un juron de dépit :

— Les veinards ! Ils ont mis dans le mille, avec leur Vénus ! Ça au moins, c'est une planète !... Tandis que nous...

Et ainsi, par bribes entrecoupées de longues lacunes... un fragment toutes les 24 heures... nous devinâmes l'odyssée des pionniers de la fusée, pendant les dix jours qu'ils passèrent sur Vénus... l'exploration d'un monde vierge, aux richesses inouïes, telle que devait être la Terre à la fin de l'époque secondaire, peuplé d'énormes brutes, sans un être intelligent... Puis le retour, les 8 jours

de trajet, l'atterrissage à Uraniville, au milieu de 100.000 spectateurs accourus de tous les points du monde, l'ovation formidable dont nous parvint un écho... Et ensuite le retour de l'appareil américain, avec le seul pilote à bord, ses deux compagnons étant restés sur Vénus, dans l'estomac d'un ichtyosaure... Quant à la fusée italienne, aucune nouvelle...

Tous les quatre jours érotiens, Aurore, Oscar et moi (la Russe avait vite cessé de venir), nous passions deux heures dans la salle de la T.S.F., bien mal récompensés de notre assiduité, le plus souvent, par un mince fragment de nouvelle, mais quand même soulevés par l'illusion d'être ainsi rapprochés de la Terre...

Et après l'exaltation de chaque séance, c'était une retombée plus profonde et plus écœurante dans la cauchemaresque réalité de Khalifur et de l'odieux monde lacertien...

XXVI

« C'est la lutte. »

Une gifle, vigoureusement appliquée, sonna dans les ténèbres de notre logis. Depuis une heure que les premiers éclats de leur dispute nous avaient réveillés, Aurore et moi, le diapason s'était élevé entre les deux fiancés. Ils se chamaillaient de plus en plus âprement, à voix contenue, les dents serrées, dans leur compartiment de la salle commune, à cloisons de tapisserie. La Russe pressait notre neveu de céder... et sa prétention devait être exorbitante, car il lui opposait un refus têtu et indigné... En arrivait-il enfin à secouer le joug de la Femme Fatale ? Ou n'était-ce qu'un désaccord passager, comme il s'en produisait parfois entre eux, sur des sujets futiles ? Mais jamais ils n'en étaient venus aux coups.

Après l'éclat de la gifle, évidemment reçue par Oscar, celui-ci avait poussé un « Oh ! » de stupeur. Puis le silence régna, total. Dehors, les étoiles bril-

laient, dans le vide noir, au-dessus des ruines de la métropole incendiée.

Sitôt le soleil paru, sans attendre le repas matinal, Ida, équipée pour sortir, le regard féroce et résolu, marcha vers sa porte. Au moment où elle allait l'ouvrir, Oscar, qui l'avait suivie, l'air bouleversé, lui posa la main sur le bras.

— Non, je t'en prie ! Tu ne vas pas faire ça !

Elle se dégagea d'une secousse, le repoussa brutalement, et disparut sans un mot, tandis que les deux hominiens de service entraient, porteurs des galettes de viande et du ragoût de cobaye quotidiens.

Notre neveu était resté sur place, titubant, comme frappé d'hébétude. Il regarda les « lutteurs » disposer le plateau sur la table et sortir selon le rite. Soudain il s'abattit sur sa chaise, la tête entre les mains, et d'une voix entrecoupée de sanglots s'écria :

— Elle est folle ! folle et criminelle !... Et moi ! quel idiot de n'avoir pas compris encore !... Non, je ne veux pas lui servir de complice dans un coup pareil... Rette, Gaston, vous êtes de chics types, je ne veux pas qu'on vous fasse de mal, et vous allez m'aider à empêcher ça !

Je m'abstins de lui rappeler qu'il avait failli, précédemment, nous planter là, tout chics types que nous fussions, ma femme et moi, et déguerpir avec sa fiancée dans la fusée. Mais j'étais curieux d'entendre les révélations que la rage et le dépit de sa faiblesse passée lui arrachaient. J'avais un peu pitié aussi de ce grand gosse, qui pleurait maintenant entre les bras consolateurs d'Aurore.

Lorsque ses sanglots s'apaisèrent, elle se redressa et lui dit affectueusement :

— Raconte, mon petit Scar. Soulage ton cœur. Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Le pauvre garçon se tordit les mains de désespoir.

— Il y a eu que je me suis laissé enjôler comme un simple oua-oua... C'est abominable ! Elle veut faire la révolution, le grand chambardement. Tout son chiqué de régénération... et dire que j'y ai cru pendant dix-huit mois !... C'était pour en arriver là. Elle vient de me révéler ses vrais projets.

J'en eus froid dans le dos. Nous étions jolis !... J'essayai de douter, mais je revis les sauvages en extase devant la Russe et lui obéissant comme à une divinité. Il s'agissait alors de solfège, mais depuis le temps que je n'étais plus retourné sous les

pylônes, que n'avait-elle pu leur enseigner... oui, sur l'air de l'*Internationale* !

Aurore ne s'irritait jamais que contre la bêtise. Cette fois, elle ne put se contenir :

— Mais cette femme ne comprend donc pas que les « hommes » ici ce sont les Lacertiens ! que ces autres êtres qui nous ressemblent physiquement ne sont que des animaux inférieurs, indignes de domination !...

Puis elle se ressaisit, et les yeux dans les yeux, interrogea le jeune reporter :

— La révolution, le grand chambardement ? Ne t'exagères-tu pas la gravité des choses, Scar ? Comment aurait-elle pu amener à ce point-là tout un peuple d'esclaves, sans que les maîtres se doutent de rien ?... Quand ce ne serait que la police, les surveillants de la récolte...

Oscar demeurerait abattu, mais il recouvra la faculté de panser et de s'exprimer avec lucidité.

— Tu le sais bien, Rette, les Lézards croient aussi fermement à la soumission absolue et définitive des hominiens, qu'ils croient aux théorèmes de la géométrie. Et depuis tant de siècles que les apparences leur donnent raison... Les policiers se bor-

ment à distribuer leurs coups de fêrule sans songer qu'une idée de révolte puisse germer dans les caboches de leurs congénères inférieurs, les sauvages. Ils les méprisent tellement, d'ailleurs, qu'ils se croiraient déshonorés d'écouter leurs propos. Et puis il y a toute la zone de la « réserve » où ils ne pénètrent que de loin en loin, lorsqu'ils y vont chercher des recrues pour les usines... Oh ! elle a pris toutes les précautions, Ida ! Elle s'est ressouvenue du temps où elle était espionne du Guépéou et agitatrice politique ! Elle a eu soin de ne tenter aucune propagande sur les policiers et elle a maintenu jusqu'au dernier moment l'obéissance extérieure chez les esclaves. Oh ! elle a été habile, la bougresse ! Même des agents de la Sûreté n'y auraient vu que du feu, hier encore.

Je l'interrompis, et lançai tout à trac :

— Passe pour les policiers, Scar ; mais toi ! Toi qui assistais à tout, tu oses soutenir que tu ignorais ses vrais projets ! Pendant dix-huit mois tu as collaboré à sa propagande criminelle sans rien savoir du but où elle tendait ? Cela me paraît difficile à croire.

Oscar était trop démoralisé pour se regimber.

— C'est pourtant la vérité pure, mon oncle. J'ai assisté à tout... du moins à presque tout, car dans les derniers temps il y avait la T.S.F. un jour sur quatre... et je n'ai compris que ce matin, quand elle n'a plus pu faire autrement que de m'initier à ses projets parce que l'heure H allait sonner. Les huit ou neuf premiers mois, du reste, il ne s'agissait que de fixer l'attention des ouaouas, de capter leur obéissance. C'était indirectement qu'elle leur suggérait que leur esclavage ne faisait pas partie de l'ordre immuable des choses, que cela pourrait changer. Elle usait de la fameuse tradition de l'âge d'or, du temps où ils étaient libres dans les forêts d'Ektrol, et que ramènerait une femme venue du ciel. Elle se faisait passer pour cette femme ; et je me demande même si ce n'est pas elle qui a inventé leur légende... Il y a dix mois, quand tu nous as vus à l'œuvre, mon oncle, elle n'avait encore obtenu d'influence réelle que sur un ou deux groupes de prosélytes, les « chanteurs ». Par la suite ces noyaux se sont multipliés, et alors un beau jour la conscience a « pris » chez ces brutes, comme une étincelle sur de l'amadou et a gagné de proche en proche. Nous avons commencé à leur enseigner des exercices gymnastiques... puis à les faire manœuvrer par escouades.

J'étais leur instructeur. Mais il ne s'agissait encore soi-disant que d'hygiène, physique et morale... Il y a un mois seulement, il a bien fallu qu'elle me dise à quoi tendait toute cette discipline. Jusque là elle avait réussi à me cacher la partie de la propagande destinée aux ouvriers des usines, en profitant des jours où je m'absentais... Vous savez que, lorsque la mortalité surpasse la natalité dans les casernes où loge le personnel des usines, on recrute des prolétaires parmi les sauvages du dehors, pour combler les vides. Ne pouvant, de crainte d'éveiller les soupçons, pénétrer elle-même dans les usines, dont les ingénieurs sont des lacertiens à cape rouge, elle agissait par le moyen des recrues. Ces émissaires étaient chargés d'éveiller la conscience des ouvriers et de leur passer le mot d'ordre... Ce genre d'opération a excité ma curiosité, elle a dû m'expliquer qu'elle comptait organiser la grève des récoltes de fruits pour imposer les revendications des ouaouas et améliorer le sort de ces prolétaires. Elle m'affirmait que pour obtenir leur pitance de végétaux, les Lacertiens abandonneraient sans coup férir la fabrique de viande synthétique. Elle comptait avant tout, disait-elle, sur la surprise des Lézards, qui ont oublié depuis si longtemps l'usage des armes autres que la baguette de

police. Là, j'avoue que j'ai manqué de pénétration, car enfin on ne pouvait guère espérer que les Immortels laisseraient bénévolement se révolter les esclaves et céderaient aussitôt à leurs injonctions. Mais je ne m'en rendais pas clairement compte, alors ; elle m'avait enjôlé moi aussi en me persuadant qu'on obtiendrait un *modus vivendi* par la simple intimidation... Et puis je me disais que ces beaux projets... que je traitais de rêveries... n'auraient pas le temps de se réaliser avant le départ vers la Terre. En attendant, elle s'était avisée d'armer ses troupes, et à cet effet nous allions, elle et moi, nous approvisionner d'armes dans les ruines de l'ancienne Khalifur...

Aurore jeta un cri d'inquiétude.

— Avec les respirateurs ? Mais vous avez dû épuiser toute notre réserve d'oxygène !

— Non, Rette, rassure-toi. Ida sait être exaltée à froid quand il le faut, et comme elle comptait toujours regagner la Terre, on n'a touché que très peu aux réserves de la fusée. Nous avons déniché des masques respiratoires du système lacertien dans l'usine à air, et les contremaîtres hominiens du service de nuit rechargeaient pour nous les réservoirs. Donc, nous avons pu aller autant que nous le

voulions dans les ruines. Elle espérait employer les fusils et les mitrailleuses, mais la poudre des cartouches dont il reste des stocks énormes, s'est décomposée depuis le temps, et pas une n'est utilisable. Nous nous sommes rabattus sur les épées et baïonnettes. Elle les a fait emmancher sur des tubes d'acier, et ainsi elle a eu des hallebardes pour toute son armée. Le dépôt a été constitué dans les anciennes galeries du Métro qui débouchent en pleine zone de la « réserve » ; elle en a camouflé l'entrée et y a établi une canalisation d'air...

— Et quel est son vrai plan dont elle t'a fait part ce matin ? demanda Aurore.

— De s'emparer avant tout des usines du dehors : celle qui distribue l'air et l'eau, la génératrice d'énergie... Mais à présent que je ne marche pas et que la mèche est éventée, elle sait que nous allons prévenir Zilgor, et cela va changer ses projets. Et d'après ce qu'elle me disait tout à l'heure, on peut tout craindre d'elle... Même qu'elle renonce à retourner sur la Terre, avec vous ou sans vous, annoncer aux Soviets le triomphe du communisme sur Éros... Elle est capable, dans un coup

de tête, de nous démolir l'*Ad Astra*. La première chose à faire, c'est de mettre la fusée en sûreté.

— Mieux que cela ! m'écriai-je dans un instant de panique irraisonnée. Laissons se débrouiller les gens de cette planète de malheur et regagnons la Terre, à tout risque... dussions-nous rester quinze jours en route...

Aurore eut un geste d'impuissance.

— Mais il est trop tôt ! La distance est encore trop grande. Il nous reste dans les soutes juste de quoi réaliser le voyage en partant dans quinze jours au minimum. Si nous partions à l'heure actuelle, non seulement le voyage durerait quinze jours, mais nous ne disposerions plus d'assez de carburant à l'arrivée pour effectuer les manœuvres nécessaires à un atterrissage correct... Non, il faudrait que la situation fût vraiment tout à fait désespérée...

Je me résignai, à regret.

— Alors, si la révolution se déclenche, comme le dit Oscar, la fusée ne sera en sûreté qu'ici au Palais. Il faut l'y amener... L'appareil pesant sur terre deux tonnes, ne représente plus sur Éros que le vingtième, soit cent kilos. À nous trois, avec l'aide

de quelques policiers, nous viendrons à bout de la transporter.

— Mais Ida ne nous laissera pas faire, objecta Oscar. Même si nous parvenons encore à traverser la zone des ouaouas pour aller lors de notre retour elle les aura tous mobilisés et les lancera sur nous. Non, Rette, que la Fusée se transporte par ses propres moyens. Fais-la voler de l'endroit où elle est jusque sur les terrasses de l'observatoire.

Aurore hocha la tête, indécise.

— À la rigueur... Mais ce vol va exiger du carburant. Si faible que soit la dépense, c'est encore trop si nous sommes obligés de partir sans attendre le moment le plus favorable.

— N'importe, si c'est le seul moyen. Et il faut l'employer tout de suite. Même avec une escorte de policiers, nous aurons peut-être déjà du mal à sortir de la ville. Dépêchons-nous !

Mais Aurore :

— En sortant par les derrières du Palais et contournant la ville en dehors de la zone, nous éviterons toute attaque. Ainsi nous n'en sommes pas à un quart d'heure près. Je ne veux rien faire sans

consulter Zilgor. Il ne pardonnerait pas d'avoir agi sans son assentiment.

Tous trois, nous nous dirigeâmes vers l'appartement de l'Unique. Mais nous jouions de malheur. C'était la première fois qu'Aurore essayait de voir le maître d'Éros sans avoir été mandée par lui, et les « lutteurs » de garde à sa porte nous refusèrent l'entrée. Le cas n'était pas prévu. Impossible de parlementer, aucun Lacertien, immortel ou mortel, autre que Zilgor et Styal, ne comprenait le français. Il fallut d'abord se mettre en quête de Styal. Ce fut seulement au bout de trois quarts d'heure de recherches et de palabres avec lui que nous arrivâmes enfin chez Zilgor.

Il parut très étonné de nous voir tous les trois et écouta à regret les explications de ma femme. Sa première réaction fut l'incrédulité.

— Comment cette misérable folle aurait-elle changé la nature des hominiens au point de les amener à la révolte ? Leur esclavage est trop invétéré...

Il fallut qu'Oscar lui-même, très peu fier de son rôle et rougissant comme un écolier devant le génial Lézard au crâne d'or, lui donnât des précisions, racontant par le menu toute la préparation à

laquelle il avait coopéré. À mesure que sa conviction se faisait, le maître d'Éros prenait une majesté plus étrange et plus redoutable. Son œil psychique nous foudroyait littéralement de fluorescences. Il parla, et son élocution lente et mécanique, chargée de menaces rétrospectives, inspirait le frisson.

— Voilà ce que je gagne, à vous avoir sauvés, contrairement à l'avis de la plupart de mes Immortels, lorsque vous êtes arrivés. J'ai cru agir pour le bien de la Science... Cette Ida, du moins, cette bouche inutile, j'aurais dû la faire mourir... La violence avait disparu de ce monde, et vous êtes venus y apporter le trouble, la révolte et les passions de votre planète...

Au dehors, dans les corridors du Palais, des voix aboyantes d'hominiens se rapprochaient, mêlées à des exclamations de lacertiens. Tout le protocole habituel entourant le Maître était bouleversé par un évènement énorme, d'autant plus vivement ressenti sur cet astéroïde où il n'était rien arrivé depuis combien de siècles !

Un Mortel à cape rouge entre, haletant. Il jette aux Terriens un regard féroce, se prosterne devant Zilgor, et d'une voix sibilante, hachée, précipitée, il

raconte... Et Styal à mesure traduit pour nous, sardoniquement...

Les sauvages se sont révoltés. Avec l'aide des prolétaires, ils se sont emparés des usines du dehors, ont massacré les ingénieurs lacertiens et une partie des policiers de service sous les pylônes ; les survivants se replient vers la ville...

Le maître d'Éros donne un ordre : que tous, lacertiens et esclaves fidèles, se réfugient dans le Palais ; son blindage est solide, et les ouaouas, même avec des bombes, n'arriveront jamais à le prendre d'assaut.

Puis un autre ordre, à Styal : les Terriens sont autorisés à amener leur appareil.

Et Styal nous guide vers les terrasses de l'observatoire, situées au-dessus du réseau garde-atmosphère et où donne accès une écluse à air. C'est par là que nous nous en allons, après avoir revêtu nos masques. Les sorties des érotiens hors de l'atmosphère sont rares, mais le cas est néanmoins prévu. Pour le service du grand télescope, entre autres, dont la partie supérieure plonge dans le vide. Et sur les derrières du Palais, un escalier vertigineux descend le long de la falaise d'acier qui surplombe les ruines.

Mais que de temps nous avons déjà perdu ! Le soleil a dépassé le méridien, lorsque nous foulons enfin les décombres de l'ancienne Khalifur. En contournant la zone des pylônes, d'assez loin pour circuler à travers les monticules de sable rouge sans risque d'être aperçus des révoltés, nous avons huit ou neuf kilomètres à parcourir, jusqu'à la fusée.

J'ai oublié de dire que, depuis bien des mois, on a remplacé le bâchage du début, pour protéger l'appareil par un véritable hangar de tôle peinte en blanc. Repère très visible sur le désert de porphyre. Déjà il est en vue, à 1.500 mètres, mais Oscar me touche le bras : des silhouettes sont sorties de la forêt des pylônes et s'avancent comme nous vers la fusée. Aurore les a vues aussi, et me passe la jumelle.

Ce sont des sauvages, une douzaine. Masqués de respirateurs, bouteille d'air au dos, ils brandissent des barres de fer, tout en filant au pas de gymnastique, formés par quatre... Et c'est Oscar qui a été leur instructeur ! Il a de la chance que le masque m'empêche de le lui rappeler.

Tous trois nous prenons notre course, par bonds prodigieux de vingt mètres, par envols de cauche-

mar, où il semble qu'on ne va jamais retoucher le sol... et cela rend la progression déplorablement lente. Je constate que j'ai beaucoup perdu de mon agilité, en m'accoutumant à la faible pesanteur d'Éros, depuis ce premier voyage, avec mon neveu, jusqu'à la Grande Coupure, alors que nous venions de débarquer, il y a dix-neuf mois !

N'importe, nous gagnons du terrain sur les hominiens, peu ingambes. Leur escouade s'est disloquée en une file irrégulière. La plus rapide est encore à trois cents mètres lorsque nous arrivons au hangar blanc. Oscar le premier y plonge. Quand je le rejoins au haut de l'échelle du trou d'homme, il est déjà en train de dévisser les écrous ; et le panneau s'ouvre à l'instant où Aurore nous rejoint.

Vite ! vite ! Par un joint des tôles j'aperçois l'hominien de tête en avance de cinquante mètres sur ses collègues. Avec sa barre de fer, s'il tape dur, il peut crever les parois de magnalium... Tant pis ! Je tire mon revolver, laisse mes deux compagnons sauter dans la fusée, et l'assaillant arrivé à dix mètres, je l'abats, puis à mon tour franchis le trou d'homme. Aurore est déjà descendue aux machines. Oscar rabat derrière moi le panneau, revisse les écrous...

— Vous y êtes ? C'est fermé ? crie Aurore.

Je me suis précipité au hublot : ils sont là !

— Fermé ! Vas-y ! Vite !

Un premier coup de barre, porté heureusement sans assurance, résonne contre la paroi d'en bas... Mais une seconde plus tard, le tonnerre du moteur éclate, harmonie libératrice... Comme je n'ai pas pris la précaution de me cramponner, le démarrage vertical, qui crève et emporte par éclats les tôles du hangar, m'envoie rouler contre les caissons, avec Oscar... et je manque de tomber par l'écouille.

Le moteur n'a fonctionné que quelques secondes, et déjà l'astronef s'incline, pour le vol plané... Et presque tout de suite, la manœuvre délicate, à petites reprises du moteur, pour l'atterrissage sur la terrasse de l'observatoire...

Le vol a duré cinq minutes à peine, et notre absence trois quarts d'heure.

L'appareil bien en place, nous nous « écluons » par le sac à air et arrivons dans la coupole du grand télescope, vide d'occupants, où nous nous débarrassons de nos masques.

— Ils ne nous ont pas eus ! triomphe Oscar, encore tout échauffé de l'algarade. Et quel nez ils ont dû faire quand le moteur leur a pété à la figure !

Mais Aurore, la tête inclinée, un doigt sur les lèvres, fait :

— Chut !

Nous prêtons l'oreille. Assourdie mais distincte, une rumeur arrive du dehors, un chant rythmé par des centaines de gosiers... Je cours à la fenêtre, ouvre la glace insonore... Là en bas, la place grouille d'hominiens révolutionnaires qui débouchent de la grande rue en hurlant une *Internationale* sur laquelle ma mémoire ajuste mécaniquement les paroles :

« C'est la lu-tte fina-le... Grou-pons-nous et demain...

XXVII

Les heures suprêmes

25 décembre, 3^e jour érotien. – C'est aujourd'hui que la planète Éros franchit l'orbite de Mars, se rapprochant de la Terre. Encore huit jours, et le départ deviendra exécutable, sans trop de risques, mais avec un trajet de onze jours. Pour qu'il se réduise à sept, nous devrions attendre trois semaines de plus... Sera-ce possible ?

Depuis trois jours, nous sommes assiégés dans le Palais. L'entrée des révolutionnaires dans la ville a été si rapide et si imprévue ; un désordre si complet s'est répandu chez les Lacertiens, que ceux-ci n'ont pas eu le temps de se rabattre tous sur cet asile. Un grand nombre de Mortels, ingénieurs dans les usines, ont été tués à leur poste ; d'autres ont tenté de se claquemurer dans leurs demeures aménagées autrefois en casemates contre les gaz. Mais depuis tant de siècles les mécanismes de fermeture se sont détraqués, pour la plupart. Des fenêtres de l'observatoire, on voit une seule mai-

son qui a pu clore ses portes blindées et qui abrite des Lacertiens. De même, les canalisations qui devraient distribuer l'air à tout ce quartier, dans l'intérieur des casemates, au départ de l'usine du Palais, ne fonctionnent plus et les maisons ne reçoivent que l'air qui circule dans les rues de la ville, sous le réseau à tension. Mais il y a peu de chances pour que les révoltés s'avisent de couper le courant : ne s'asphyxieraient-ils pas eux aussi ?

Quant au Palais, ses portails et ses murs d'acier sont inexpugnables, tant que les assiégeants ne disposent pas de canons. Et il n'en reste plus d'utilisables. L'air et l'eau nous sont assurés dans tous les cas, puisque l'une des trois stations auxiliaires est située dans son enceinte, ainsi qu'un des postes à ultra-X. Ce qu'il faut craindre pour bientôt, c'est la famine.

Voici une statistique de la situation.

Lacertiens : réfugiés, une cinquantaine de Mortels à cape rouge, dont moitié de femmes et d'enfants. Plus les 40 huissiers attachés au service intérieur. Plus les XXI Immortels.

Hominiens. 150 esclaves étaient présents. Sur les 1.500 hominiens fidèles de la ville, policiers, contremaîtres, serviteurs des lacertiens, une cen-

taine seulement ont réussi à se joindre à nous. Soit au total 250 hominiens sûrs.

Les prolétaires des usines ont été massacrés par les sauvages ou se sont enrôlés dans leurs rangs. Les troupes qui nous assiègent se montent à quelque 3.000 combattants, armés de barres de fer et de lances.

Une sortie contre eux est impossible, avec une si faible garnison. Les armes manquent, d'ailleurs, et on n'a pas l'air de se préoccuper d'en trouver. La résistance active s'est bornée à peu de chose jusqu'ici. Nos hominiens ont fait basculer par les fenêtres hautes quelques plaques de blindage sur la foule qui encombre la place. Résultat : une vingtaine de crânes fracassés... et le soir un banquet cannibale autour des flammes d'acétylène. Mais cela ne se renouvellera guère, car les ouaouas se tiennent désormais à distance respectueuse.

Aurore, qui voit chaque jour le maître d'Éros, le juge désarmé. Cette attaque, cette subversion de tous les principes de non-violence qui ont depuis toujours régné sur l'astéroïde, semble avoir annihilé ses moyens. Il a beau être un macrobite pourvu de substance grise jeune, sa science immobile est vieille, sa sagesse statique est incapable de réagir

aux nouveautés. Il a perdu l'instinct de défense. Son esprit tourbillonne, aux abois... Crise passagère, sans doute ; mais pour l'heure c'est l'inertie. Et depuis quatre jours de siège on n'a rien fait, rien tenté.

Nous nous sentons tous trois en butte à l'hostilité des Lacertiens. Dans les corridors, Immortels et Mortels nous croisent, la physionomie figée. Ils souhaitent sûrement notre mort. Sans la volonté toute-puissante de l'Unique, nous serions déjà massacrés. Les hominiens sont toujours pareils, hilares et stupides, prêts à jouer leur rôle de bons chiens de garde. La propagande d'Ida ne les a pas touchés, ni la contagion.

Dès le premier jour, les ouaouas ont démoli notre antenne de T.S.F. Évidemment sur un ordre de la Russe. Elle montre par là qu'elle prétend nous interdire de regagner notre planète natale, tout comme elle y a renoncé. Quand elle paraît sur la place, acclamée par ses troupes aux accents de *l'Internationale*, elle ne rate pas une occasion de nous braver. Elle s'est munie d'un porte-voix, et chaque jour elle nous hèle l'un après l'autre, pour nous avertir du sort qui nous attend si nous ne lâchons pas les Lézards afin de nous joindre à « nos

frères les hommes »... « Avant huit jours, vous regretterez de ne m'avoir pas écoutée... Allons, Oscar, un bon mouvement ! »

Oscar ne répond pas ; mais aux regards qu'il lance à son ex-fiancée, on peut craindre qu'il ne soit pas bien libéré de l'emprise.

Une fois, il me dit au sortir d'une longue méditation :

— Si j'allais la trouver, en parlementaire ? Qui sait... Un traité qui assurerait l'indépendance des ouaouas sur leur territoire ?...

Le pauvre gosse ! Il se fait de singulières illusions ! J'essaie de le convaincre de son erreur :

— Comment veux-tu, mon petit ! Au point où nous en sommes arrivés, il faut que les choses aillent jusqu'au bout. C'est l'extermination des Lézards ou celle des sauvages. Pas de milieu.

— Mais je ne veux pas qu'elle meure, elle ! Après tout, mon oncle, elle a eu de l'affection pour moi, elle en a peut-être même encore, et moi je l'ai bien aimée... Sans chercher à excuser sa conduite, n'est-il pas admissible qu'elle a été entraînée par le mouvement... qu'il a dépassé ses prévisions ?...

Nous ne pouvons tout de même pas la laisser ici... partir sans essayer d'abord de la sauver !

Au fond, comme me l'indique Aurore, son absurde tendresse pour cette femme fatale est en train de renaître peu à peu, et il se débat entre ce sentiment et la révolte de son éducation et de son honnêteté.

Le conflit se traduit par de longues mélancolies et des soupirs romantiques. Aurore s'est efforcée de lui remonter un peu le moral ; mais...

25 décembre, 4^e jour érotien. – On s'est occupé du problème des vivres.

Pour ce qui nous concerne, c'est simple : on nous a supprimé toute allocation de nourriture, et nous nous subvenons par nos propres moyens. Un inventaire des coffres de la fusée nous démontre que toutes les boîtes de conserves ont été raflées par Ida. Il reste du biscuit et du fromage, de quoi nous alimenter à trois pendant quinze jours. Ce sera suffisant, espérons-le.

Pour les hominiens, on a organisé au Palais la fabrication de la viande synthétique. Mais les Lacertiens ne se nourrissent que de végétaux, et le siège a coupé le ravitaillement. Il est indispensable

de renouveler les stocks au moyen d'une expédition.

Pour montrer notre bonne volonté. Aurore a offert notre concours à Zilgor, qui l'a accepté. Opérant de la même façon que lors du transfert de la fusée, nous sommes sortis du Palais par les derrières, vingt hominiens, quatre Mortels et nous trois, munis de masques respiratoires, et en contournant la zone par le circuit du désert, nous sommes allés au point opposé de la périphérie, faire main-basse sur un dépôt que les révolutionnaires n'avaient pas songé à détruire. Nous en avons rapporté une belle cargaison de fruits cristallins.

Cet acte, inspiré par ma femme à Zilgor, a marqué chez lui la fin de la période de stagnation. Il a surmonté la crise. Pour galvaniser sa volonté, rouillée par tant de siècles de sereine quiétude et de routinier automatisme, il a compris la nécessité de s'appuyer sur une pensée vivante, et c'est vers Aurore qu'il se tourne.

26 décembre, 1^{er} jour érotien. – Tiendra-t-on encore six fois 24 heures ? Atteindrons-nous le délai fatidique de l'envol possible sans risque de casse-cou ?

Ce matin, une attaque d'un nouveau genre s'est produite. Des détonations, un arrosage de bombes, lancées par une sorte de catapulte... Plusieurs projectiles ont pénétré par les fenêtres et nous ont tué une dizaine de défenseurs... Se ressouvenant des formules chimiques familières aux terroristes de son pays, Ida s'est mise à fabriquer des explosifs, nitroglycérine ou panclastite !

Ce n'est pas encore avec cela qu'elle forcera les murs blindés du Palais ; mais ce bombardement imprévu n'en a pas moins troublé singulièrement les Lacertiens.

Ma femme a proposé à Zilgor de recourir à la science d'Ektrol pour se défendre. Il l'a laissée se retirer sans réponse, mais a tenu ensuite un conseil avec les XX. Une grande décision paraît imminente...

27 décembre, 2^e jour érotien. – Depuis 36 heures, des préparatifs mystérieux s'effectuent. Un branle-bas continu d'ingénieurs à cape rouge, dans les laboratoires de l'aile droite... Est-ce la riposte qui se prépare ?...

En attendant, les ouaouas ont cessé de jeter des bombes. Mais ils manifestent une joie bruyante, d'assez mauvais augure. Une fois encore Ida use

du porte-voix et nous adresse « une dernière sommation ». Cela devient une manie !... Oscar seul s'en émeut plus qu'il ne convient.

Au milieu du jour, Styal vient avertir ma femme que Zilgor la demande, et il nous permet, à Oscar et à moi, de l'accompagner.

Chez Zilgor, les XX Immortels sont là, rangés en demi-cercle, le front baissé, l'œil psychique tourné vers le Maître. Celui-ci nous interpelle :

— Terriens, ma résolution est prise. Je ne défendrai pas les derniers débris matériels de la civilisation d'Ektrol. Tandis qu'ils s'aboliront à jamais, je veux porter sur votre planète la pensée subsistante d'Ektrol... Et si je vois que les hommes en sont dignes, peut-être leur ferai-je cadeau des secrets que nous avons arrachés à la nature... Terriens, je veux partir avec vous.

Diantre ! Si nous allons devoir emmener une cargaison d'immortels !...

Aurore promène un regard hésitant sur l'assistance.

— Nous sommes prêts à vous accueillir, maître, mais vous êtes nombreux, et nous n'avons qu'une place disponible dans notre appareil.

Je ne suis pas rassuré. Si Zilgor allait répondre :
« Une place ? Qu'à cela ne tienne ! Vous laisserez
là vos deux compagnons... »

Mais, à mon grand soulagement, il affirme avec
sérénité :

— Une place me suffira.

Alors, les XX Immortels ? Livrés aux révolution-
naires, comme les autres lacertiens ?... Ils nous re-
gardent maintenant avec aménité ; il leur suffit que
nous sauvions l'Unique. Un souffle d'héroïsme a
passé sur les intelligences qui animent ces corps
de sauriens. Je songe aux gladiateurs saluant
l'Imperator avant le combat d'où ils ne sortent pas
vivants : « *Ave, Caesar,...* »

Avec une amertume hautaine, Zilgor répond à la
question informulée :

— Eux, ils vont mourir.

— Mourir ? Quoi, maître ! Mais ils ont la science.
Même sans vous, ils peuvent s'armer, se défendre,
triompher des sauvages, rétablir...

— Non. C'est fini de la planète Éros. Elle a joué
son rôle, qui était de sauver la pensée d'Ektrol.
Tout le monde va mourir, tous ceux qui sont à
Khalifur, sauf moi, moi cette pensée.

Aurore va pour protester. Il lui impose le silence, d'un jet fluorescent de son œil psychique...

Quel est son dessein ? Nous devinons quelque chose d'épouvantable. Le secret des énergies qui ont amené la destruction de la planète Ektrol va-t-il servir encore à supprimer sur Éros tout ce qui subsiste de la civilisation passée ?...

Mais inutile d'interroger. Le Maître ne parlera qu'à son heure.

Une sérénité merveilleuse plane sur les XX, et nous la percevons tandis qu'ils communient avec le cerveau central. Pareils à ces stoïques de l'antiquité qui entrevirent la conception du surhumain, quoique pour un idéal encore étriqué, en comparaison avec la nouvelle conscience du devoir cosmique... les XX ont fait le sacrifice raisonné de leur vie individuelle et de leur espèce qui va périr à jamais, dans le flux des univers en marche vers l'avenir... Seul le globule de pensée incarné en Zilgor va franchir l'espace et aller sur la terre transmettre l'étincelle sublime... En ce macrobite lacertien se résume le destin de la planète morte et disparue, qui attendait l'heure propice, sur Éros... et toute l'évolution d'Ektrol depuis la naissance de la vie, depuis l'éclosion de l'intelligence chez les

sauriens... et les siècles de civilisation et les milliards d'êtres pensants...

Sur un signe du maître, Styal nous fait sortir. Je frissonne d'horreur et d'admiration, et avec Aurore, je soutiens le pauvre Oscar, qui pleure en songeant au sort qui attend Ida.

Dans les corridors, les hominiens, stupides et hilares, bien nourris de viande synthétique, circulent affairés, bons esclaves.

En bas sur la place, l'agitation des ouaouas fait prévoir une nouvelle attaque. Mais les portails blindés, capables de résister aux bombes d'avion, ne craignent pas les faibles pétards de la Russe, chimiste improvisée.

Nous tiendrons bien encore le temps nécessaire à un départ raisonnable...

Optimisme présomptueux !... Trois heures plus tard, le matin suivant, c'est la catastrophe...

À peine venons-nous d'achever notre toilette, qu'une explosion massive secoue l'édifice comme un coup de mine ou un tremblement de terre. Une clameur triomphale s'élève de la place, et plus vigoureusement que jamais retentit le chant de *l'Internationale*... De l'intérieur même du Palais

nous arrivent des hurlements, un fracas de lutte : le grand portail a sauté ; les révolutionnaires ont pénétré !

Pas d'hésitation possible. C'est trop tôt, mais tant pis pour les risques, il faut partir ! Tout est prêt dans la fusée, heureusement. Et nous bouclons nos respirateurs. Du haut en bas des étages, le pandémonium grandit : des tintamarres de dégringolades, mêlées de détonations, annoncent une défense désespérée des assiégés, qui ripostent aux grenades des envahisseurs en précipitant sur eux des meubles lourds...

En sortant de notre logis, nous rencontrons Styal, venu à notre recherche et nous partons au trot avec lui. Un tohu-bohu épouvantable d'hominiens et de lacertiens tourbillonne dans les corridors qu'envahit, d'en bas, une âcre fumée rousse de vapeurs azoteuses. Sur le seuil de l'observatoire, à vingt mètres, Zilgor paraît, harnaché de son respirateur...

Mais à l'autre bout de la galerie, négligé par les défenseurs, surgit, inattendue par là, une horde de sauvages, et à leur tête Ida ! Elle nous aperçoit, et perçant l'affreux tumulte, la voix aigüe crie : « Oscar ! ». J'ai dégainé mon revolver, mais Oscar se

jette sur moi, fou de désespoir et m'arrache mon arme. Je l'empoigne, pour l'empêcher de fuir vers la Russe qui s'avance, qui l'appelle. Oscar va s'échapper, je faiblis malgré l'aide de ma femme. Mais un flot d'hominiens arrivent à la rescousse ; Zilgor fait un geste, et une baguette paralysante fauche les genoux de mon antagoniste, le garrotte de léthargie. Je me relève et sans rancune empoigne à bras-le-corps le gamin... si léger... pour l'emporter avec nous...

Dans la rotonde de l'observatoire. La porte que l'on étançonne en hâte arrêtera bien quelques minutes les assaillants, surpris à leur tour par la résistance farouche de nos défenseurs luttant pour protéger le départ du Maître.

Sur son passage, des Immortels en cape verte, groupés contre le bâti du grand télescope, inclinent leurs fronts lacertiens, en un suprême adieu fluorescent d'yeux psychiques...

Mais personne ne nous suit. À quatre seulement, Zilgor, puis ma femme, puis moi toujours portant Oscar inerte, nous nous engouffrons dans le petit escalier de l'écluse à air. On ajuste les masques. La porte intérieure du sas se referme et amortit les bruits de la bataille. La porte extérieure s'ouvre.

**Nous voici au grand soleil, sous l'éther noir et
constellé, sur la terrasse où la fusée nous attend...**

XXVIII

Le Secret des Ultra-X

Quel souvenir affreux, ce voyage de retour !

Le départ prématuré, d'abord : un coup de dés, 95 chances sur 100 contre nous. On atteindra la Terre, oui, mais avec trop peu de carburant dans les soutes pour pouvoir effectuer les manœuvres de vol plané qui permettent seules de se poser en un point déterminé. C'est tout juste s'il restera de quoi enrayer une partie de l'élan et ne pas flamber l'appareil comme un vulgaire bolide, à la traversée de l'atmosphère. Et il faudra s'en remettre à la ressource plus que scabreuse du plongeon dans une mer assez profonde, pour servir d'amortisseur à notre chute.

Puis, douze jours, douze jours d'impondérabilité et de mal des espaces, alors qu'à l'aller, quatre ont déjà paru si pénibles...

Et, en plus de cette perspective et des souvenirs dramatiques du départ, le lugubre évènement des premières heures...

Lorsque, aux 25 minutes d'accélération quintuplant la pesanteur et de prostration assourdie dans le tonnerre du moteur, eurent succédé le silence, la perte de poids et les premiers symptômes de nausée... je jetai un coup d'œil à mes deux compagnons de l'habitacle.

J'avais, en entrant, déposé Oscar sur la couchette supérieure et le Maître d'Éros s'était allongé sur celle d'au-dessous, tandis que je me contentais du divan des coffres. À mon niveau, Zilgor, couché en chien de fusil, me tournait le dos. Je le vis, de ses grêles doigts verts de lézard, ramener frileusement sa cape blanche autour de ses membres, puis il ne bougea plus, paraissant dormir. Mais je ne voyais pas son visage. Souffrait-il ? À ma question, il ne répondit que par un murmure indistinct. Au fait, s'il pouvait s'assoupir cela valait mieux pour lui. Quant à moi, j'étais résolu à me laisser aller le plus possible à l'inconscience, en dehors des heures où je prendrais mon tour de veille.

Sur le cadre supérieur, Oscar « cuvait » encore ses coups de baguette paralysante. Je l'entendais

gémir faiblement. Il pleurait sa chère Ida, me maudissait sans doute pour son enlèvement... dont il me remercierait plus tard...

Soudain, par l'écoutille de la chambre des machines, m'arrive un cri d'Aurore, et un appel :

— Gaston ! Viens vite voir...

Angoissé, je la rejoins, et la trouve penchée sur le périscope. Elle écarte sa tête pour faire place à la mienne, tout en disant :

— Trop tard. C'est fini. L'explosion n'a pas duré dix secondes.

Sur la face rougeâtre de la planète Éros, large comme la pleine lune, je reconnais la petite tache en aile de mouche qui repère l'emplacement de Khalifur. Mais, au lieu du scintillement produit par l'ensemble des coupoles d'acier, tel que je me souviens l'avoir vu, lors du trajet d'aller, une heure avant l'arrivée, il n'y a plus qu'un cratère aux bords déchiquetés, d'où s'échappe une fumée jaune...

Sans que ma femme ait besoin de m'en dire davantage, j'ai compris. Khalifur a disparu. Les ordres suprêmes de Zilgor ont été exécutés. Lacer-

tiens, hominiens... et avec eux Ida... il ne reste plus un seul être vivant sur Éros.

— Pas un mot à Oscar, me souffle Aurore, qui claque des dents, horrifiée, contre mon épaule.

Et, consternés et muets, nous regardons s'élargir les volutes de fumée qui effacent peu à peu les contours du cratère.

Voilà donc le résultat de notre venue ! Nous avons apporté la guerre et la dévastation finale sur ce monde qui s'était efforcé de réaliser le haut rêve de la pensée pure, en éliminant la violence et les passions brutales... Et celles-ci, ravivées par le ferment terrestre, ont pris leur revanche en bloc... Alors ?... On n'a pas le droit de séparer la science de la vie en mouvement. Il est attentatoire de prétendre dégager l'absolu du quotidien, le statique du dynamique. Ce n'est que la Beauté qui peut dire avec Baudelaire : *Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre...*

De longues minutes, nous sommes restés à songer douloureusement, dans la nausée croissante du mal des espaces. Ma femme se secoue enfin.

— Et Zilgor ? Comment supporte-t-il ?...

Nous montons à l'habitacle. Sur la couchette inférieure, le maître d'Éros gît, les membres recroquevillés, dans la même position où je l'ai laissé. Nous nous penchons... Le malheureux ! Son visage saurien, à la peau grenue et sèche, habituellement d'un vert pâle, a pris une lividité affreuse. Il a les yeux clos et semble avoir cessé de respirer. À la voix d'Aurore, seul son œil psychique s'ouvre, impressionnant trou noir dans le plaquage doré de son crâne. Il sibille, en un souffle :

— Je ne verrai pas votre terre... Le génie d'Ektrol... Défendu...

Dans l'énorme prunelle psychique, des fluorescences fluctuent, comme s'il s'efforçait d'exprimer autre chose... Mais à quoi bon ! Et la paupière sans cils se rabat, stoïquement...

Anxieuse, Aurore entr'ouvre le plastron ouaté, applique l'oreille sur ce grêle thorax, et me jette un regard d'impuissance éperdue.

— Son cœur ne bat presque pas. Il se meurt... Oh ! Dieu ! Et nous ne saurons jamais...

— Si tu lui faisais une piqûre de caféine ? suggère-je.

Elle hausse les épaules avec désespoir... C'est juste ! La physiologie d'un saurien échappe évidemment à la médication humaine...

Étreignant les mains de l'agonisant, elle le supplie :

— Maître... ô maître, dites-moi, au nom de la pensée cosmique... ne voulez-vous pas me révéler la formule... la composition des miroirs à ultra-X ?... Que cette conquête de votre science ne soit pas perdue à jamais...

Cette fois, il ne soulève même pas la paupière. Ses minces lèvres de lézard se disjoignent, pour laisser sortir, quasi imperceptibles, ses dernières paroles :

— Mauvais... La guerre...

Et ce fut tout. Une légère contraction agita les traits du visage lacertien, suivie de la rigidité cadavérique... Zilgor n'était plus.

La profonde différence spécifique entre lui et nous, excluait toute sympathie véritable. Et pourtant cette mort nous accablait tous deux. Ce n'était pas seulement le regret de ne pouvoir exhiber sur la terre (si jamais nous y arrivions !) ce spécimen génial d'une autre évolution planétaire, et peut-

être obtenir de lui des apports prodigieux à la science humaine. Évidemment, il était pénible de voir ainsi s'abolir le plus beau résultat de notre voyage sur Éros ; mais ce qui nous affligeait surtout, c'était un sentiment plus vaste de vanité universelle, devant le cadavre de ce saurien, à présent simple détritrus de jardin zoologique, et qui quelques minutes plus tôt était l'égal des Newton, des Galilée, des Einstein. À quoi bon le miracle cosmique de la pensée surgie çà et là sur un de ces mondes, atomes infinitésimaux éparpillés dans l'immensité ?... À quoi bon la pensée d'Ektrol ? À quoi bon celle de la Terre ?...

Que faire de ce cadavre ? On ne pouvait le garder pendant douze jours.

Mais, même quand on l'eut expulsé par le trou d'homme, il s'obstina à nous hanter. Car, dans le vide, qu'il fût à l'intérieur de l'astronef ou dehors, il voguait avec la même vitesse que nous. Il fallut masquer l'un des hublots, pour éviter de voir à chaque instant l'ex-maître d'Éros flottant dans l'espace comme un mannequin grotesque et lamentable...

La vie continuait, cependant, et notre existence s'organisa... cette existence mise au ralenti par l'impondérabilité et le mal des espaces.

L'insistance persuasive d'Aurore eut raison de l'accablement inconsolable où notre neveu s'était d'abord abandonné. Il restait mélancolique, mais consentait à prendre ses tours de quart, et ainsi nous veillions alternativement huit heures chacun... Ou du moins nous étions censés veiller... Pour ma part, ces heures-là se différenciaient à peine des autres, et je restais continuellement dans une sorte de torpeur toxique, bourrée de rêves.

Mais pas plus qu'à l'aller il ne nous fut possible de vaincre les répugnances de nos estomacs, et pendant douze jours c'est à peine si nous grignotâmes chacun trois ou quatre biscuits, avec de temps à autre un verre de thé froid. Il est vrai que, dans ces conditions anormales, les dépenses de l'organisme étaient des plus réduites...

Les deux derniers jours en particulier furent terribles. Aurore elle-même à bout de résistance, se laissa envahir par le sommeil, et pendant je ne sais combien d'heures plus personne ne veillait à bord. Lorsque par hasard je revins à moi, je me sentis la tête affreusement lourde, la cervelle comme em-

bourbée. Je compris avec effroi que le mécanisme semi automatique du renouvellement de l'air avait cessé de fonctionner. L'index du cadran de contrôle décelait une proportion dangereuse d'acide carbonique. Avec des peines inouïes je parvins à me mouvoir et à ouvrir la valve d'oxygène... Un quart d'heure de plus et c'était l'asphyxie pour tous trois...

Les prévisions d'Aurore n'étaient que trop justes. Les soutes contenaient à peine encore assez de carburant pour freiner à demi l'astronef et empêcher le « coup de chalumeau » fatal à la traversée de l'atmosphère.

La chance, pourtant, nous favorisait : nous avions au-dessous de nous l'océan. Côte à côte avec Aurore et Oscar, devant le périscope, malade, angoissé, la vision trouble, je regardais monter à notre rencontre l'étendue bleu-foncé du Pacifique, entre les îles Hawaï et les archipels polynésiens... Trop loin pour voir si quelque navire se trouvait aux environs...

Par instants un coup d'œil au chronomètre. Le freinage devait durer 19 minutes... À la quatorzième, le tonnerre du moteur faiblit, son rugissement décrût, devint un grondement, un fusement

léger, expira... Panne sèche. Irrémédiablement, nous tombions avec une vitesse encore de plusieurs kilomètres par seconde...

— Ces deux clefs ! ordonna ma femme à Oscar et à moi. Tournez-les !

De toutes nos forces, nous tordîmes les manettes, qui devaient nous débarrasser du moteur, alors porté au rouge, et nous éviter ainsi le danger de son explosion au contact de l'eau... Puis chacun s'allongea, et se tournant vers moi, Aurore, sans un mot, me donna la suprême accolade, le baiser qui allait peut-être précéder notre mort de peu de secondes...

La clarté crue des ampoules électriques se reflétait dans les yeux de ma femme aimée, à deux centimètres des miens...

Soudain, en même temps qu'un début de pesanteur nous réenvahissait, naquit un bruit léger, d'abord pareil au susurrement des flots sur les flancs d'un navire en marche, qui grandit rapidement, nous enveloppa vite d'un mugissement sonore... Les couches de l'atmosphère, de plus en plus denses, exerçaient leur « retardation » par frottement sur les parois de l'astronef, qui chutait en bolide... Sa vitesse était-elle encore assez

grande pour qu'il prît feu ? Combien de secondes le métal résisterait-il ?... Une chaleur croissante nous enveloppa, une haleine de feu... Et, dans un choc foudroyant, je permis connaissance, avec l'intuition instantanée que nous avions échappé au péril de la flambée, que l'appareil avait atteint l'eau et se ruait, d'une vitesse graduellement amortie, dans les profondeurs de l'océan Pacifique...

XXIX

Colonisation planétaire

Une longue houle régulière berçait la fusée, qui émergeait d'un bon tiers. Dans la joie du salut, nous respirions avec ivresse, au trou d'homme, le souffle vivifiant de l'alizé, chargé d'iode et de soleil. Des goélands criards, de grands oiseaux marins tournoyaient dans l'azur. Nous nous sentions excessivement lourds ; mais cette pesanteur même, en imposant à nos muscles un travail désappris depuis dix-neuf mois, attestait le retour sur la planète maternelle. Elle nous rendait aussi l'appétit ; et nous mangeâmes, installés sur l'ogive de la fusée, les cheveux fouettés par la brise, un repas de biscuits et de fromage de gruyère qui nous parut succulent.

Un optimisme atténuait les tristesses récentes, estompait les regrets... Avec Zilgor avait disparu à jamais la formule des Ultra-X ; nous ne rapportions d'Éros pas même l'appareil de « cinévif » que l'on eût pu, en des conditions de départ moins brus-

quées, obtenir ; de ces dix-neuf mois d'aventures, il ne nous restait rien que nos souvenirs, des carnets de notes et quelques rouleaux de pellicules... Mais nous étions ici sur la Terre, sains et saufs...

Oscar lui-même réagissait contre sa mélancolie. Repris par le métier, il rédigeait à tout hasard sous forme télégraphique une première communication pour son journal.

Privés de notre appareil de T.S.F., nous en étions réduits à attendre le passage hypothétique d'un navire. D'après le « point » relevé à midi, nous étions approximativement sur la route de la navigation entre l'Amérique du Nord et l'Australie.

Pour signaler notre présence et pour éviter un abordage, on avait installé un mât où flottait un drapeau le jour et où une ampoule électrique s'allumait la nuit. Et l'on veillait à tour de rôle.

Au début de la seconde nuit, je dormais ainsi qu'Aurore ; dans l'habitacle, quand un cri d'Oscar nous réveilla :

— Debout, les amis ! Un bateau !

L'incertitude ne dura guère. Apparue à l'horizon nord-est, un grand « liner », ses cinq ponts illuminés, arrivait presque droit sur nous. Quand il fut à

500 mètres, on tira des coups de revolver. Un hurlement de sirène nous répondit, le rayon d'un projecteur nous repéra, une embarcation fut mise à la mer... Un quart d'heure plus tard, nous grimpions à bord du *Southern Cross*, faisant le service de Sydney à Honolulu et San Francisco. Un officier nous interrogea, tandis que les passagers chuchotaient autour de nous. Et je dois dire que nos vieilles défroques d'aviateurs nous donnaient une mine peu recommandable. Mais quand Aurore eut décliné son identité, quand l'astronef surgit, hissé au bout d'un palan, ce fut l'ovation triomphale...

Et ce premier repas civilisé que nous dégustâmes, tout en contant nos aventures aux gens de l'état-major !... Ce café, ces cigarettes, dont nous étions sevrés depuis tant de mois...

Dès que la nouvelle de notre retour eut été radiée au *Jour* et diffusée par les agences au monde entier, les messages commencèrent d'affluer pour nous de tous les points du globe. Les téséfistes, qui se relayaient sans arrêt, ne suffisaient pas à les recevoir. Dépêche des Frémiet, effusions de tendresse à leur fils qu'ils croyaient perdu ; félicitations de M^{me} Simodzuki, ouverture d'un crédit à l'agence bancaire du *Southern Cross* et rendez-vous

à Paris... Nous étions harcelés tous trois de propositions : articles de presse, tournées de conférences, cinéma, music-hall même ; on offrait à Aurore des situations mirifiques comme pilote de fusée...

À l'escale d'Honolulu, des reporters et managers de toute sorte, venus des États-Unis à notre rencontre, prirent le navire d'assaut, avec l'armée des photographes et tourneurs de caméras. On nous acheta nos vieux effets au poids de l'or. Une douzaine des fruits cristallins emportés d'Éros pour la nourriture de Zilgor pendant le trajet, furent vendus 200 dollars la pièce à un agent de je ne sais quel roi du zirconium... À San Francisco, les policiers de la brigade officielle durent faire appel aux détectives « Pinkerton » pour frayer un chemin à notre automobile jusqu'à l'aéroport...

Mais tout cela n'a qu'un intérêt épisodique. À Chicago, nous passâmes une soirée, pour rencontrer le survivant de l'expédition américaine sur Venus : le colonel W. S. T. Nares, le pilote dont les deux compagnons avaient été dévorés par une bête énorme et qui avait à lui seul ramené la fusée *Spirit of America*.

Il nous exhiba toute sa collection de clichés, évoquant des monstres terrifiants : plésiosaures, dinothériums, atlantosaures de 40 mètres de long, que l'homme aura à combattre pour se faire place sur ce monde nouveau ; des paysages de forêts tropicales perdues dans la vapeur d'étuve qui s'élève de fleuves à la température d'un bain trop chaud ; les montagnes ennuagées auxquelles il donnait le nom de Magnetic Range, une cordillère de fer natif... Il nous montra étiquetés dans des tubes, des échantillons de terrains pétrolifères, des minerais de métaux variés : tout le matériel nécessaire à monter une plantureuse succursale de la civilisation terrestre.

Comme on se sentait piteux là devant, au retour d'Éros !...

Sur le transatlantique *Île-de-France*, qui nous ramenait en Europe, nous fûmes de nouveau très entourés. Profitant de notre peu de goût, à Aurore et à moi, pour cette publicité outrancière, notre neveu ajoutait aux exigences de son métier le soin de recevoir à notre place une partie de ces indiscrets, et je vis avec plaisir qu'il ne détestait pas la conversation des aimables passagères avides d'autographes. Il rédigea même plusieurs dédicaces en

vers ! D'où je conclus que nous n'avions plus d'inquiétudes à garder sur son compte : le souvenir d'Ida ne le harcelait pas outre mesure.

Sur l'*Île-de-France* où la plupart des gens parlaient français, nous pûmes nous rendre compte, mieux encore que sur le « liner américain, de l'impression énorme créée dans le monde par la découverte de Vénus. Depuis dix semaines que les deux fusées en étaient revenues, la fièvre d'enthousiasme et d'impatience suscitée par cette nouvelle ne faisait que grandir.

Elle était loin, l'inquiétude hargneuse qui, lors de notre départ, chargeait de menace l'atmosphère internationale ! Au lieu de s'en prendre au pays voisin, avec la tentation sourde de lui ravir par la force sa place au soleil, on se tournait vers ce monde nouveau, ce « double » de la Terre, qui offrait ses territoires illimités et ses verges richesses.

C'est le vieil instinct migrateur qui vient de se réveiller. À une époque où la terre entière était répartie, lotie en même temps que réduite en dimensions par les transports rapides, cet instinct ne trouvait plus à s'exercer, se transformait en mauvaise humeur, en stérile bougeotte. Le seul dérivatif possible était un nouveau monde à conquérir.

La découverte de Vénus a rouvert toutes les possibilités. Les perspectives de la colonisation planétaire sont venues détourner les rivalités belliqueuses qui s'affrontaient, s'affolaient, dans la cage de la terre devenue trop étroite. L'immense inquiétude est soulagée, déviée, canalisée. « La colonisation planétaire paiera mieux que la guerre », tout le monde l'a compris ; c'est la formule à la mode. Il ne s'agit plus d'armer ni de mettre au point la fusée-torpille ; tous les peuples ne songent plus qu'à construire des astronefs qui soient prêts à prendre le départ lors de la prochaine conjonction de Vénus, dans 18 mois. Une conférence internationale va se réunir à La Haye, afin de répartir équitablement les zones d'influence sur Vénus. Chaque pays tient à prendre possession effective de sa zone : tant de degrés carrés, entre tels et tels méridiens et parallèles. On a partout annulé les lois anti-astronautiques. Les gouvernements pauvres négocient des emprunts, gagés sur le rendement de leur future colonie. À côté des nations comme les États-Unis, la France, l'Italie, qui ont déjà fait leurs preuves, les autres se hâtent de rattraper le temps perdu. Pas une qui n'ait sur chantier une ou plusieurs fusées. On prévoit dès maintenant une centaine au moins de départs pour Vé-

nus... Sans compter les raids d'exploration qui auront lieu dans trois mois à destination de Mars.

Et cette activité a rendu aux affaires un essor nouveau. Sous cet arrosage d'espoirs, la confiance s'est redressée. On nous rit au nez lorsque nous parlons de « la crise », qui pour nous date d'hier, mais que les Terriens (nous avons gardé l'habitude entre nous de dire : les Terriens) voient reculée dans un passé préhistorique. C'est la fièvre féconde des époques prospères. Autour de l'astronautique, les entreprises nouvelles foisonnent. On annonce pour le 14 juillet l'inauguration officielle du service quotidien Paris-New-York en 23 minutes par fusée transatlantique. Des sociétés se fondent pour organiser des transports réguliers de la Terre à Vénus. D'autres, plus nombreuses, s'apprêtent à « rationaliser » la mise en coupe du nouveau monde : la S. I. C. A..., Société Internationale de Colonisation Astrale ; la E. V. E. A. P..., Exploitation de Vénus et Autres Planètes, etc...

En vérité les craintes de M^{me} Simodzuki se réalisent. L'astronautique est tombée dans le domaine public et démocratique ; ce ne sont pas seulement les résultats de la pensée qui seront transportées sur Vénus, mais notre civilisation telle quelle, avec

ses erreurs et toutes les passions humaines, bonnes et mauvaises.

Nous étions impatients de savoir comment elle avait réagi à l'abandon forcé de son rêve initial.

Dès le premier soir de notre arrivée à Paris, nous dînions chez elle en petit comité, avec l'ingénieur Northwell et miss Lat, au Majestic.

Les idées de la comtesse ont beaucoup évolué. Depuis qu'elle a vu l'impossibilité d'agir en secret, elle n'a pas eu besoin d'apprendre que son rêve d'un conservatoire planétaire de la pensée scientifique a été réalisé sur Éros par les Lacertiens et avec quels résultats peu brillants, pour renoncer à cette utopie... Le danger de la guerre imminente, d'ailleurs, qui justifiait sa conception, n'a-t-il pas disparu ?

Elle a compris que l'astronautique et la colonisation planétaire sont, comme le reste, emportées par le mouvement fatal de la civilisation industrielle, qui brasse toute l'activité humaine sans distinction. Impossible de limiter le progrès, de le localiser.

M^{me} Simodzuki se contente de truster en un Holding les entreprises astronautiques, dans les pays où elles ne sont pas monopole d'État, et elle ra-

chète les sociétés d'émigration interplanétaire, afin de contrôler dans la mesure du possible la qualité des départs. Le seul point noir, c'est l'U.R.S.S., avec ses usines du Dniéprostroï, où seraient en fabrication des fusées géantes capables d'emporter 150 passagers.

— Nous n'en sommes pas encore à ces chiffres-là, dit la comtesse à Aurore ; mais quand même nous avons fait des progrès depuis deux ans. Northwell vous montrera demain les plans de l'*Ad Astra X*. C'est un équipage de dix personnes que vous aurez sous vos ordres, si vous vous décidez à prendre le commandement du raid sur Mars, dans trois mois... Non, chut ! ne me répondez pas aujourd'hui ; vous débarquez à peine ; il faut que vous vous concertiez d'abord avec votre mari...

Notre seconde soirée fut pour les Frémiet. Mon excellente tante s'était surpassée, en matière culinaire. Elle prétendait nous suralimenter, comme si nous n'étions sortis de la fusée que depuis une heure.

— Vous avez besoin de vous refaire, après ces douze jours passés sans manger... Mes pauvres enfants ! Est-il possible ! Oscar nous a déjà raconté...

Une fois de plus, il fallut reparler du séjour sur Éros. Mais, d'accord préalable avec notre « neveu », qui préférait ménager les sentiments de sa mère, le chapitre Ida fut considérablement expurgé. La Russe devenait, dans le récit d'Aurore, une simple passagère clandestine, et sa propagande chez les ouaouas n'avait pas eu de complice involontaire. Je dois dire que ma femme se tira fort bien de cette mise au point spéciale. Je ne lui connaissais pas ce talent de mensonge. Mais Oscar avait dû, en confidence, laisser plus ou moins deviner la vérité à son père. Celui-ci souriait d'un air entendu, sa barbe blanche serrée dans son poing, et glissait à son fils des regards amusés. Après le dîner, comme on passait au salon pour le café, il me prit entre deux portes.

— Il a fait des bêtises, hein, le petit ?... C'est égal, nous te devons une fière chandelle de nous l'avoir ramené ! Et, somme toute, à présent que cette femme est restée là-haut pour de bon, je ne regrette pas pour lui cette aventure. Ça le formera. Il n'a plus l'air d'y songer par trop. Il m'a déjà parlé ce matin d'une jeune aviatrice roumaine dont il a fait la connaissance sur le bateau et qu'il vient de rencontrer à Paris...

Oscar se joindra-t-il à nous ? C'est possible ; mais pour le moment il ne paraît pas très emballé : « il sort d'en prendre », comme il dit, et il songe surtout à soigner sa publicité de nouvel as du journalisme.

Mais notre résolution, à ma femme et à moi, est prise : nous repartons dans trois mois sur l'*Ad Astra X*. J'ai perdu quelques illusions et n'attribue plus aussi naïvement à la science une valeur exclusive ; et le succès qui accueille l'exposition de mes esquisses, études et pochades de Khalifur, m'a rendu confiance dans mon talent artistique. J'ai recouvré l'équilibre moral depuis que je sais mieux faire la part des choses et que je limite mon sort à briller modestement, comme peintre interplanétaire, dans l'ombre de ma chère et glorieuse Aurore...

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la
bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en octobre 2016.

— Élaboration :

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Varlet, Théo, *Aurore Lescure Pilote d'Astro-nef*, Paris, L'Amitié par le Livre, C Barbaroux, 1943. D'autres éditions pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.